





coll
ms
2 vols

14536

C. S. Rowinshield.

Naples - March. 1906

DUKE
UNIVERSITY
LIBRARY

Treasure Room



HISTOIRE

DE MARGUERITE

DE VALOIS,

REINE

DE NAVARRE,

SOEUR DE FRANCOIS I.

TOME I.

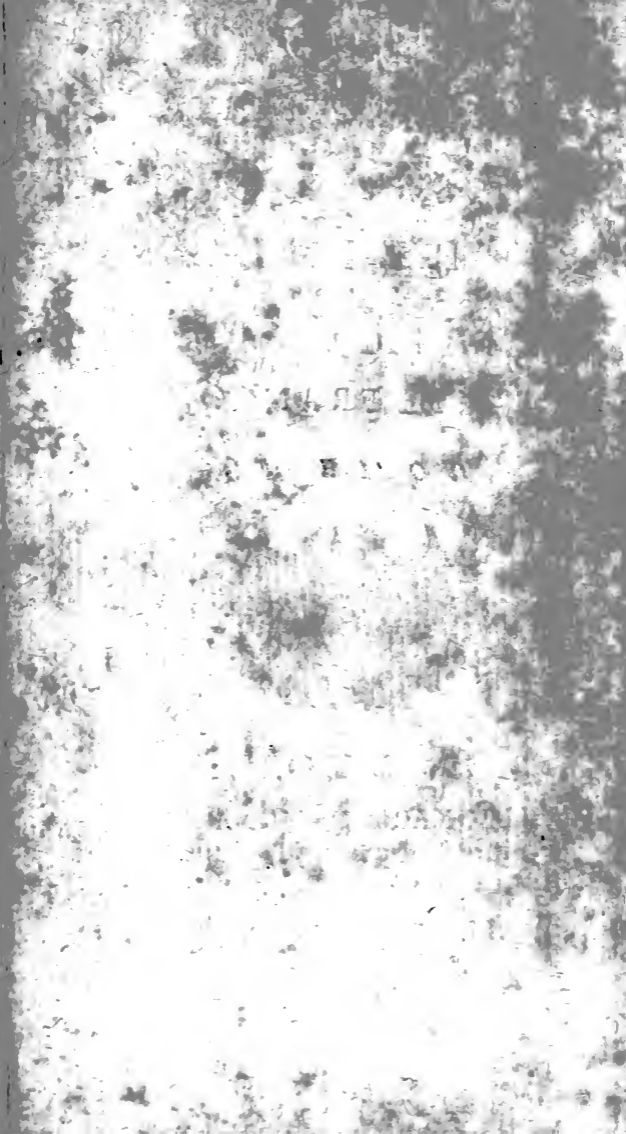


A LYON,

Chez LEONARD PLAIGNARD, rue
Merciere au Grand Hercule.

M. D C. XCVII.

Avec Privilege du Roy.



C.373H
V. II.



LA REINE DE NAVARRRE

SECONDE PARTIE.



OUTE la Cour se pre-
paroit pour le superbe
Bal que le Roi devoit
donner, & l'on ne pen-
soit qu'à la parure qu'on devoit
avoir, ou qu'à faire faire d'agrea-
bles habits de masques. La Rei-
ne dont l'humeur se contraignoit
pour plaire au Roi, étoit magni-
fiquement habillée, & quand

II. Partie.

A

elle parut dans la sale du Bal , elle ébloüit tous les yeux qui la regarderent. On ne sera pas fâché de voir ici une peinture de sa personne , de son esprit , & de ses inclinations.

La Reine de Navarre avoit la taille haute & fine , elle marchoit mieux que personne du monde, & ses actions les plus negligées avoient des graces qui obligeoient à l'aimer. Sa beauté étoit éblouïssante ; ses yeux étoient si beaux , qu'il étoit souvent difficile d'en pouvoir supporter les feux éclatans ou la langueur charmante. Sa bouche étoit une merveille , soit pour la forme ou pour la couleur, & l'arrangement de ses belles dents donnoit un agrément infini à cette divine bouche. Il en sortoit des oracles qui ne se faisoient jamais entendre sans plaisir. Elle

avoit un aimable son de voix, touchant, harmonieux; & qui émuvoit toujourn toutes les inclinations tendres qu'on avoit dans le cœur.

On ne peut avoir plus d'esprit que la Reine en avoit, mais de cet esprit grand & sublime, qui rendra son nom auguste & venerable aux siècles à venir. Sa vertu étoit aussi pure que l'Astre qui nous éclaire; son ame étoit élevée au dessus de toutes les autres ames. Toute la noblesse & toute la generosité étoient renfermées en elle seule. Elle étoit religieusement pieuse: mais sa pieté, quoi que d'un merveilleux exemple, étoit plus pour elle que pour les autres. Elle ne contraignoit severement personne, n'ayant point de scrupule qui gênât: elle laissoit à chacun sa liberté, sans trouver à redire à la conduite des

autres. Elle croyoit toujours le bien, & excusoit le mal, prompte à secourir les malheureux. Elle étoit naturellement fort gaye, peu sujette aux passions, sachant aimer ses amis, se piquant d'en avoir, familiere avec tout le monde, bonne au delà de ce qu'on en peut dire, seure, fidelle : ayant pour le Roi son frere cette ardente & prodigieuse tendresse, qu'on peut asseurer avoir fait tout le charme & toute l'application de sa vie.

Cette Princesse telle que je viens de la représenter, étoit en un de ses plus beaux jours à la feste du Roi son frere. Plusieurs grandes Beutez y brillèrent : mais toutes cederent aux charmes qu'elle étala. La Princesse d'Aragon étoit habillée à la Françoisé. Elle parut plus qu'humaine, & la Reine seule pouvoit

avoir de l'avantage sur une Beauté si charmante. Alphonfine étoit en masque, & de la troupe de la Princesse Renée.

Le Roi parut plein de majesté. Tous les Princes de son auguste Sang se distinguoient autant par les agrémens de leur personne que par le rang que leur donnoit leur naissance. Les Seigneurs parurent à l'envi avec éclat; & parmi un grand nombre d'Etrangers, le Duc de Lorraine, Hercule d'Est, le Comte de Guise, Galéas de Saint Severin, & le Prince de Melphe, se firent remarquer avec tous les avantages qu'ils pouvoient desirer.

Il y avoit quelque tems que le bal étoit commencé quand la jeune Duchesse d'Estouteville & la Comtesse de Sancerre, qui n'avoient pu être plustôt habillées à cause de la galanterie de

leur parure , percerent avec peine une foule prodigieuse pour penetrer jusqu'à la porte du bal.

La confusion étoit si grande , que les Gardes ne reconnoissoient personne. Neanmoins on prononça si souvent les noms de la Duchesse & de la Comtesse , qu'elles avancerent pour entrer ; & on leur faisoit faire place quand deux Masques vêtus de grandes especes de cappes fort superbes & fort singulieres, & qui representoient presque des Arme-niens , les prierent de les faire passer avec elles. La Duchesse jugea qu'ils ne vouloient pas se faire connoître au Garde à qui on se nommoit pour passer , & se tournant vers Madame de Sancerre : Prenons ces Masques en notre protection, lui dit-elle ; & donnant la main au plus avan-

cé , il la conduisit , & l'autre prenant celle de la Comtesse , l'aida aussi à passer ; Mais comme la presse étoit excessive , & qu'il levoit un peu les bras , Madame de Sancerre se trouva la main sur son cœur , & fut étrangement surprise d'y sentir un battement extraordinaire. Elle ne put cacher son étonnement. Ah , Masque , lui dit-elle que vostre cœur a d'étranges mouvemens ! Il ne lui répondit rien , & elle entendit qu'il soupira profondément. Il lui ferra la main sans lui répondre , & quand ils furent dans la sale du bal , & qu'il l'eut mise à sa place , il l'arrêta comme elle s'alloit asseoir. Ah , Madame , lui dit-il , que vois-je ? Eh que voyez-vous , lui dit-elle ? Mais se remettant après avoir esté quelques momens sans lui rien dire , il lui fit une pro-

fonde reverence . & se perdit dans la foule.

Tous les Masques n'étoient pas encore entrez , parce que le bal estoit regulier , & ils étoient répandus dans un fort grand appartement. Le Roi voulut voir danser la Princesse de Salerne , qui dansoit admirablement bien la Sarabande Espagnole. La Roche du Maine la sçavoit parfaitement. Le Roi souhaita de la leur voir danser ensemble. L'habit d'Alphonfine estoit avantageux à cette danse ; elle étoit habillée en Bohemienne. Comme elle étoit grande, & que sa taille étoit parfaitement belle , elle ravit tous les yeux, & elle enleva presque tous les cœurs. La Roche du Maine pensa lui-même l'adorer, & se fixer pour toute sa vie. Cette divine danse exprimoit & émouvoit toutes les passions. Al-

phonfine la dançoit avec des expressions vives & animées ; & quiconque l'eût vuë , eût désiré moins de severité en la rigoureuse Inquisition qui depuis a defendu la Sarabande en Espagne.

La Princesse d'Aragon étoit assise fort loin de la Reine, à cause de toutes les Princesses du sang qui les separoient. Ce Masque qui avoit donné la main à Madame de Sancerre , vint parler Espagnol à Donna Maria. Elle lui repondit d'abord sans trop d'attention. Eh quoi lui dit-il ? La langue de vôtre pays ne vous fait-elle nul plaisir à entendre. Croyez-vous que je sois le Duc de Nagera qui suis ressuscité ; & si un autre plus amoureux que lui paroïssoit , se trouveroit-il entierement oublié ?

L'avanture de la Princesse d'Aragon avoit fait tant de bruit ,

qu'elle ne s'étonna pas qu'on l'entretint du Duc de Nagera. Mais elle fut un peu surprise qu'on lui parlât d'un autre Amant. Je ne me croirois pas trop assée ici, lui répondit-elle, si vous pouviez être le Duc de Nagera ; & si quelqu'autre m'étoit assez cher pour occuper mon souvenir, sa presence ne me seroit pas désagréable ; & si je souhaitois quelqu'un auprès de moi, je voudrois qu'il fût de quatre doigts moins grand que vous ne l'êtes, afin que je me pusse flater quelques momens d'une chose qui me feroit tant de plaisirs. Vous voudriez donc, lui repliqua le Masque, que j'eusse de grands yeux noirs pleins de feu, que je fusse en habit de fille, & tel que parut un homme fort amoureux dans une galerie du Palais de Madrid, Ah ! dit la Princesse d'Aragon,

après avoir un peu pensé, je vous reconnois, vous êtes mon vaillant Libérateur, vous êtes le Vainqueur à qui je dois ma liberté. En effet, c'étoit le merveilleux inconnu, qui dans la Forest l'avoit remise entre les mains de Lautrec. mais, Seigneur, poursuivit-elle, que venez-vous faire en ces lieux? Quel que soit vôtre dessein, je puis ne vous être ni suspecte ni inutile. Employez-moi, je vous prie. Helas? lui dit-il, que pouvez-vous faire, & moi que dois-je souhaiter que la mort? N'importe, lui répondit-elle; vivez. Il vous est arrivé des événemens si étranges, que j'en espere enfin de favorables. Un de mes amis, lui repliqua-t-il, vous parlera: je vous verrai. Il vouloit poursuivre quand Madame de Caumont ne voulant plus parler au Comte de Guise, in-

terrompit la Princesse d'Aragon, & le Masque se retira incontinent. Celui qui étoit entré avec lui s'étoit mis au pied de la Reine, qui ce soir-là étoit fort mélancolique, & seulement par une certaine humeur qu'il n'est pas possible de surmonter. Il lui parla d'abord en quatre ou cinq sortes de langues qu'elle entendoit toutes parfaitement. Et comme il lui parut avoir de l'esprit, elle l'écouta volontiers. Il lui dit qu'il étoit Marchand Armenien, & qu'il avoit voyagé dans une grande partie du monde. La Reine lui demanda s'il avoit acheté bien des raretez. Il lui répondit que les choses précieuses faisoient tout son trafic; que sur tout il avoit deux portraits d'un Prince & d'une Princesse qui étoient l'ornement de l'Univers. C'est une sœur du So-

phi, continua-il, dont je veux parler. Un Prince de Mingrelie l'aima dès qu'il fut capable d'aimer. Après mille travaux qu'il souffrit & mille marques d'amour qu'il lui donna, au moment qu'il alloit être heureux, un monstre effroyable lui enleva la Princesse, il ne cherche plus qu'à mourir. N'entrez vous pas dans les intérêts de ce malheureux, Madame, poursuivit-il? Oüy, sans doute, reprit la Princesse. Je veux vous montrer leur portrait, continua-t-il, afin de voir par là si vôtre cœur est capable d'être touché; & tirant de sa poche une boëte magnifique, il l'ouvrit, & la Reine s'y reconnut. Elle étoit encore dans la surprise où cette veuë l'avoit mise quand elle tomba dans une plus grande. L'Arminien aiant ouvert une seconde boëte où elle reconnut le

portrait du Connétable, elle devint fort rouge, & ce beau coloris ne servit qu'à l'embellir. Quoi que le feint Marchand lui montrât ces portraits avec beaucoup d'adresse, elle craignit qu'on ne vît celui du Duc de Bourbon. Elle le couvroit de la main. Que pensez-vous, lui dit l'Armenien, de ce pauvre Prince ? L'a-t-on condamné à des peines éternelles, & son innocence & sa fidélité ne peuvent-elles point espérer quelque changement favorable ? Le trouble de la Reine étoit si grand, qu'elle n'avoit pas la force de répondre. Il ne lui étoit pas possible de dissiper la pensée de l'enchantement où elle étoit. Elle trouvoit une si grande hardiesse dans celui qui lui parloit, qu'elle ne pouvoit comprendre qu'un homme eût l'audace de l'entretenir

de la sorte. Je m'intéresse pour le Prince de Mingrelie, Madame, poursuivit le Masque sans s'étonner, & jouissant à plaisir de l'émotion où il la voyoit. Je sçais que l'état où il est, est épouvantable ? Ne voudroit-on rien faire pour lui. La Reine dans un trouble toujours égal, embarrassée pour la première fois de sa vie, lui répondit enfin: Finissez votre allegorie, Masque, & allez avec quelqu'autre prendre une conversation plus divertissante. Elle avoit toujours la main sur le portrait pour le cacher, & le Masque faisant semblant d'avoir du dépit contre elle, la quitta brusquement, & lui laissa le portrait du Connetable. Ce fut alors que la Reine demeura confuse & si étonnée qu'elle ne sçavoit quel parti prendre. Elle ne put faire autre chose que de mettre ce

portrait bien secrettement dans sa poche ; elle chercha des yeux l'Armenien , mais elle ne le vit plus. Que ne pensa-t-elle point ? Elle crut d'abord que Madame la Regente l'avoit livrée au desagrément de cette aventure : mais cette pensée ne lui dura pas longtemps. Cher Prince , disoit-elle en elle-même , quel Demon favorable vient de me parler de vous , & rapelle une tendresse que j'ai pris si inutilement le soin d'étouffer. Elle ne put s'empêcher de s'abandonner à ce premier mouvement sensible : mais ensuite retombant dans une profonde réverie sur ce qui venoit de lui arriver , elle ne pouvoit s'imaginer qui étoit le temeraire qui avoit osé lui parler de la sorte. Elle tournoit sa pensée de tous côtez sans y pouvoir rien connoître , sçachant bien qu'au-

cun homme au monde n'étoit à portée de s'entretenir avec elle sur un tel sujet. Le Roi qui s'étoit masqué un moment pour se divertir, vint se rasseoir auprès d'elle, & lui contant quelque galanterie qu'il venoit de faire, il l'arracha à l'idée qui l'occupoit si terriblement. La Princesse Renée s'approcha d'elle aussi. La Reine lui dit en deux mots ce qui venoit de se passer. La Princesse en fut surprise, chercha l'Armenien & ne le trouva point; mais elle s'amusa comme les autres personnes à vouloir deviner un grand Masque de belle taille, & dont l'habit étoit magnifique. Il parloit à toutes les Dames. Il leur disoit à chacune quelques particularitez de leurs affaires qui les embarassoient étrangement : & il excitoit une si grande curiosité, que le Roi lui-même

en eut, à qui il prit aussi la liberté de dire des choses qui l'étonnerent beaucoup. On le fit danser pour connoître sa danse : mais cela fut inutile, soit qu'il la contrefit, ou qu'elle fût comme celle de bien d'autres. Quand il eut dansé avec la jeune d'Orval, il vint prendre la Reine ; ce qui fit juger de sa condition. Elle lui donna la main ; & comme il la menoit lentement à la place où il devoit commencer, il la regarda fixement, & se penchant vers elle : Est-ce la Reine de Navarre, lui dit-il, que je mene danser ? Qui m'eut dit il y a six mois que vous seriez un jour la Reine de Navarre ? Il s'arrêta un moment comme pour attendre sa réponse : mais la Reine avoit trop de trouble ; & tant de choses surprenantes lui étoient arrivées ce soir là, qu'elle ne sçavoit si tout

ce qu'elle entendoit n'étoit pas une illusion de ses sens ; & le Masque remarquant son état , Ah ! Madame , luy dit-il , en recommençant à marcher , je n'ay plus la force de vous faire des reproches ; & se trouvant où il falloit être , il dansa , & dansa d'une maniere fort galante. Le Bal étant fini & le Roi s'allant lever de son Siege, le Masque courut se jeter à ses pieds à visage découvert. Tout le monde le reconnut pour Pomperan. Et bien qu'il fût le Favori du Duc de Bourbon, le Roi qui l'avoit particulièrement connu à Madrid , l'aimoit fort tendrement , & lui avoit donné la permission de revenir en France toutes les fois qu'il le voudroit. C'étoit un homme de grand mérite. Le Roi l'embrassa , & tout le monde se réjouit de son arri-

vée. La Reine le receut en rougissant, & Madame la Regente qui se trouva près de lui, l'honora d'un accueil auquel il ne s'attendoit pas.

Le Roi se retira & tout le monde en fit de même ; il étoit si tard qu'on ne songeoit qu'à s'aller reposer. Les Officiers qu'on avoit donnez aux Princesses Espagnoles les reconduisoient. Le Prince de Melphe avoit remené la Reine chez elle ; & la Princesse d'Aragon apperçut Alphonfine conduite par un Masque vêtu comme celui qui lui avoit parlé. Quand elles furent dans leur chambre, elle les vit entrer dans un cabinet, & un moment après elle entendit un grand cry, & Alphonfine qui l'appelloit. Elle courut dans le cabinet, & au premier pas qu'elle y fit elle se sentit embrasser les

genoux par ce Masque qu'elle reconnut pour son cher du Guast. Jamais surprise ni joye ne furent pareilles à la sienne, & n'étant pas maîtresse des mouvemens qui l'entraînerent, elle passa ses beaux bras au tour de son col, & lui témoigna mieux par cette action que par ses paroles la tendresse dont elle étoit capable pour lui. Rien ne fut égal aux transports des ces deux Amans. Alphonse y mesla ceux de sa joye. Ils se vouloient dire cent choses, & ils ne se disoient rien. Penetrez de leur propre amour ils se le firent mieux connoître par ce desordre que par tout ce qu'ils auroient pu se dire; & ils alloient entrer en matiere sur leurs aventures quand ils entendirent crier dehors, comme c'étoit la coûtume lors qu'on vouloit fermer les portes du Château de S. Germain. Si

bien que tout ce que du Guast pût dire à la hâte, ce fut que le lendemain la Princesse auroit de ses nouvelles.

Elle demeura quelque temps occupée du plaisir qu'elle venoit de recevoir. Mais comme on n'est pas assez heureux pour le goûter long-temps, le sien fut troublé par la crainte qu'elle eut que l'Empereur ne trouvât mauvais que le Marquis fût en France, s'il y étoit sans son aveu. Elle ne sçavoit même pourquoi il y étoit, & elle attendoit le jour suivant avec une inquietude qui la tint éveillée une partie de la nuit.

D'autres beaux yeux encore furent ouverts cette nuit-là, & la Reine de Navarre étoit trop occupée pour avoir un sommeil tranquille. Que ne pensa-t-elle pas ? Quel trouble la vuë & les

paroles de Pomperan n'avoient-elles pas jetté dans son ame! Elle s'imagina que ce fidelle ami du Duc de Bourbon lui avoit peut-être fait parler par l'Armenien, quoi qu'elle ne comprît pas qu'il eût dû confier à un autre cette indiscrete commission. Le portrait du Prince qui étoit demeuré entre ses mains l'etonna encore, & elle admiroit en elle-même qu'il y fût, elle qui avoit été toute sa vie si retenuë & si reservée à refuser à sa tendresse les plaisirs les plus innocens, & les secours les plus propres à lui donner quelque sorte de satisfaction. Ces pensées la tinrent presque toujours éveillée, & si elle eut quelque repos, ce ne fut que pour des momens. Elle se réveilloit en sursaut, & la premiere idée qui se presentoit à elle étoit celle du Connétable.

Plusieurs amans veillerent cette nuit, charmez de leur amour ou tourmentez par leurs peines. Dragut fut celuy qui s'agita le plus par le souvenir de la perte de la personne qu'il aimoit. Il se leva dès que le jour parut, & allant chez son cher Lautrec, il le trouva qui s'alloit promener. C'étoit sur la fin de l'esté. On s'étonnera peut-estre qu'il y eût des Bals en cette saison : mais alors on en donnoit dans tous les temps, & l'hyver n'avoit sur cela nul privilege pour un divertissement qui semble à present lui être consacré.

L'air étoit doux & charmant, & cette matinée preparoit un beau jour. Dragut n'eut pas de peine à suivre Lautrec, & luy remarquant sur le visage une tristesse dont il y avoit si long-tems qu'il desiroit d'apprendre la cause

se

se : vous alliez resver , mon cher Lautrec, luy dit-il , & ce ne peut être qu'au sujet de vos infortunes. Les partageray-je touûours sans les connoître ? soulagez-vous en me les apprenant. J'ay toute la disposition qu'il faut avoir pour en être vivement touché. Je veux vous satisfaire, reprit Lautrec , aussi bien je sens par les nouvelles agitations qui me tourmentent , que je ne me suis pas à moy-même ; & tournant leurs pas du côté de la Seine, ils trouverent un endroit qui les déroboit à la veüe des passans. Il étoit au bord de la riviere , entre quelques saules, & tel qu'il le falloit pour ne pas craindre d'être interrompu. Ils s'assirent sur l'herbe; & Lautrec commença son discours de cette sorte.



H I S T O I R E
de Lautrec.

JE ne vous parlerai point de la maison dont je suis ; vous la connoissez. Je ne vous dirai pas aussi toutes les occasions où je me suis trouvé à la guerre, & les différens emplois que j'ai eus. Je ne veux uniquement vous entretenir que des affaires de mon cœur, & d'un fatal amour qui a fait tous les malheurs de ma vie.

J'ai esté si jeune dans les Armées, que je puis dire que je connoissois fort peu la Cour au mariage de Louis XII. Mais comme le Connétable de Bourbon alla aussi fort jeune à la guerre, il eut pour moi beaucoup d'amitié, & il vit avec

plaisir le parfait attachement que j'avois pour sa personne.

Après le mariage du Prince de France avec Madame, le Duc de Bourbon eut le choix d'aller commander en Guyenne, ou de marcher en Italie. Il choisit le premier de ces emplois, & me laissa l'autre. Je passe sur mon malheur, vous le sçavez. Ce Commandement me réussit mal. Je revins en France, & il n'y avoit que quatre jours que Louïs XII, avoit épousé la Princesse d'Angleterre, lors que j'arrivai. Je le vis au moment même, & ce ne fut que le soir comme il s'alloit mettre au lit. Ce bon Roi me fit autant de caresses que si ses armes avoient esté heureuses entre mes mains ; & comblé de ses faveurs je passai chez le Prince qui est le Roi d'âpresent.

Il n'avoit que ses Favoris à son

petit coucher, le Duc de Bourbon, Montmorency, Brion, Monchenu, & Bonivet. Le Prince me fit la grace de courir au devant de moi les bras ouverts, & de m'embrasser avec une affection bien capable de me contenter. Il voulut que ceux qui étoient auprès de lui me fissent un accueil semblable au sien, & je reconnus avec satisfaction que le Duc de Bourbon étoit toujours plein de tendresse pour moi.

Après que la joye de me voir fut modérée, on me parla de tout ce qui s'étoit passé à la Cour au mariage du Roi. On me peignit mille Beautez nouvelles que je ne connoissois pas, & qui étoient ou à la Reine ou aux Princesses. Le Prince voulut deviner de qui je serois amoureux, & il y eut sur ce sujet une agreable

contestation entre luy & ses Favoris. S'il veut aimer une personne d'une conquête difficile, disoit Montmorency, il faut qu'il s'adresse à la fille du Bâtard de Savoye: ou plûtoft, reprit le Prince, à la jeune Duchesse d'Estouteville. Non, non, poursuivit Monchenu, l'air ébloüissant & les manieres gayer de Descars le prendront assûrément. S'il a du goût pour les belles blondes, reprit Brion, qu'il ne regarde que Pluvant; La jeune d'Orval avec son air si tendre pourroit bien encore l'enflammer. Il est des écueils plus redoutables, interrompit Bonivet, en se donnant l'air d'un homme important; & les Mortels peuvent quelquefois élever leurs pensées jusqu'aux Déeses. Ah! dit le Prince en riant, les Ixions sont souvent punis; & pour une Venus favorable on trouve

tous les jours des Pallas insensibles.

Le Prince me défendit de voir la Reine hors de sa presence, il me dit qu'il me presenteroit à elle, voulant absolument connoître & penetrer la premiere émotion de mon cœur. Il me commanda d'aller le lendemain diner avec le Connétable, qu'on appelloit alors le Comte de Montpensier, mais que je ne vous nommerai que par le nom qu'il porte maintenant.

Dés le matin le Duc de Bourbon me vint prendre, & me mena chez lui. Nous dinâmes en particulier. Quelque amitié qu'il eût pour moy, il me fit un secret de sa passion pour la Princesse de Valois qui est la Reine de Navarre. J'avois pris un habit magnifique, & dès que l'heure qui luy étoit marquée fut arrivée, nous allâmes ensemble chez la Reine. Nous

trouvames à la porte de l'anti-chambre le Prince luy-même qui nous l'ouvrit. Mais ô Dieu! quelle surprise! quel aspect pour mes yeux! quel agreable & quel étonnant spectacle! Je vis un cercle de vingt jeunes personnes plus brillantes & plus belles que le plus beau jour. Elles m'environnerent toutes d'un air gay, & le rond se ferma autour du Prince & de moi. Je demurai au milieu, & je considérai tout éblouï tant de merveilles. Elles me disoient par l'ordre du Prince cent choses flateuses pour m'embarasser; je repondois comme je pouvois, & je pris enfin un air aussi gay que celui qu'elles avoient, leur disant que je leur presentois mon cœur un cœur insensible, jusques-là qu'elles tiraissent tous leurs traits, & que le plus assuré ne me manquât pas.

Elles rioient, & me parloient toutes à la fois; & le Prince me les faisant toutes considerer en particulier, j'avouë que la beauté de Madame de Sancerre, qui étoit fille alors, me toucha, & je lui dis quelque chose de plus précis qu'aux autres. La maniere vive & penetrante de Cominge me fit plaisir, & les graces de Saint Severin me pleurent: mais puis qu'il faut tout vous dire, pendant que tant de jeunes Beutez en vouloient à mon cœur, je surpris par la fatalité de son étoile celui d'une tres-aimable Personne. Elle me le donna dès ce premier moment malgré elle; & il auroit dû faire le bonheur de tout autre que de moi. Elle avoit mille qualitez charmantes. Vous jugerez de son caractere par ce que je vous dirai dans la suite.

Comme j'étois dans l'agreable

embarras de m'offrir à toutes ces belles personnes. & que nous menions un bruit trop grand pour le lieu de respect où nous étions, tout d'un coup la porte de la chambre de la Reine s'ouvrit; & je la vis paroître elle-même au milieu de Madame & de la Princesse de Valois. Elles venoient vers nous d'un air gai. Madame étoit une personne d'un agrément infini, la Reine étoit une beauté accomplie, mais rien n'a jamais égalé la Princesse de Valois. Vous l'avez vû, c'est assez vous dire, mon ame n'étoit pas assez forte pour luy résister. A cét abord je demeuray ébloui, & je leur parus ensuite un homme éperdu. Tout le monde le remarqua; je rougis, je pâlis, je m'embarrassay; le Prince me dit que c'étoit là la dernière épreuve où il vouloit me mettre. Ma confusió me tint lieu.

d'esprit. La jeune Anne de Boulen qui étoit derriere la Reine, dit au Duc de Suffole en considerant mon agitatiõ: C'est en cet état que je desirerois voir un hõme que je voudrois qui m'aimât: car je suis trompée s'il n'a de grãdes dispositiõs à l'amour. La Reine quil'entendit fit un éclat de rire, en répondant qu'elle étoit de son avis. A cette faillie de Boulen tout le monde se tourna vers elle, & le Prince qui l'aimoit alors passant de son côté, la pria de m'épargner & de ne songer point à se faire aimer de moi. Car continua-t-il obligemment, Laütrec est de mes amis. Ne nous broüillez pas ensemble, laissez à vos beaux yeux tout l'épire qu'ils ont sur moi; ne le portez pas sur un cœur qui ne vous aimeroit pas si tendremēt. Ah! Seigneur, lui dit-elle tout bas, vous sçavez bien

que vous n'avez rien à craindre,

Je n'entendis pas ces paroles, mais je les ai depuis sçuës par le Prince, car vous croyez bien que Madame ne les entendit pas aussi, & qu'elles se disoient en secret.

La Reine & les Princesses me dirent mille choses galantes, & Madame Renée qui parut encore, pouvoit par son esprit m'embarasser autant que je l'étois déjà par la surprise de mes yeux qui n'avoient que trop vû ce qu'ils m'ont fait aimer plus que ma vie.

Je sortis de chez la Reine le plus amoureux de tous les hommes, & le moins rempli d'esperance. Je ne me flatai point, & l'élevation de mes pensées ne m'empêcha pas de voir la folie qui les accompagnoit. Mais est-ce en amour que l'on se resiste, & n'aime-t-on pas à lui ceder, quelque extravagance qu'il y ait dans

les desseins que l'on se propose ?

Plusieurs jours se passerent en fêtes, & la Duchesse de Beaujeu qui voyoit que j'étois le plus cher ami du Duc de Bourbon me choisit pour lui faire offre de sa fille s'il la vouloit pour sa femme avec tous ses biens. Je fus transporté de joye d'aller presenter une si grande fortune à ce Prince : mais je fus tres-surpris de la froideur avec laquelle il receut une telle proposition. Il me demanda du tems pour y répondre ; je lui dis que je l'avois fait pour lui & que j'avois assuré la Duchesse de la joye avec laquelle il recevroit un si grand avantage ; mais il me dit en m'embrassant, de ne le point presser, & me quitta. Je demeurai confus. Je l'aimois si veritablement que je m'enfonçai dans tous les raisonnements imaginables pour penetrer le sujet de son

indifférence sur une fortune que je croyois qu'il devoit recevoir avec plaisir. Je m'imaginois bien que c'étoit l'amour qui caufoit ce que je voyois , mais j'avouë ma stupidité: je promenai trop longtemps ma pensée partout, & je l'arrêtai enfin sur la Princesse de Valois avec une certitude que ma jalousie confirma.

J'étois le soir chez la Reine où je ne fus que trop éclairci. Le Prince occupé de son amour, ne se méfioit pas de ma curiosité intéressée. Je l'observai , & je ne connus que trop qu'il aimoit la Princesse de Valois , mais ce qui pensa me faire perdre la raison, c'est que je crus voir quelque chose de fort tendre dans les yeux de cette Princesse quand elle regardoit le Duc de Bourbon. Je crus même la voir se troubler d'une façon convainquante pour mes

soupçons , & je me perdois dans les égaremens de mes remarques quand je la vis sortir avec la Princesse Renée qui se trouvoit mal. Je la suivois des yeux, & je n'eusse plus rien vû au milieu de cent personnes avec lesquelles j'étois , si l'inquiet Duc de Bourbon qui souffroit comme moy, ne me fût venu prier de le suivre. Je l'accompagnai sans sçavoir où nous allions. Nous ne nous parlions ni l'un ni l'autre, & je ne revins à moi que quãd je m'aperçûs que nous étions à la porte du cabinet de la Princesse Renée. Nous y entrames, & j'étois si plein de la Princesse de Valois, que je ne remarquai qu'elle. Madame de Sancerre y étoit, qui voyant les deux Princeses & le Prince en particulier, m'aborda : mais elle avoit beau me parler, je ne l'entendois pas : & je luy parus tel en-

fin, qu'elle devina l'état malheureux de mon ame. Je ne luy répondois point, ou je le faisois mal. Elle se mit à rire de ma distraction, & me fit bien voir qu'elle me penetrait. Ma douleur en fut infinie, elle en eut pitié & me parla avec une bonté à laquelle je ne m'étois pas attendu par les premières manières dont elle m'avoit attaqué. Je tâchois de me remettre & de revenir à moi, lorsque j'aperçûs le Prince qui se jettoit aux genoux de la Princesse de Valois; je pensai tomber de l'autre côté, je tressaillis, & il ne s'en fallut guere que je ne fisse un cry quand je vis qu'il lui baisoit la main.

Que l'on souffre dans ces moments terribles, mon cher Dragut! Je ne vous le puis exprimer. Je fus soulagé d'une partie de ma peine quand le Prince se tournant

vers moi me pria d'aller porter sa réponse à la Duchesse de Beaujeu, & de luy dire de sa part qu'il épouserait sa fille. Figurez-vous la joye que j'eus d'une si agréable commission. Vous comprenez bien tout ce qu'elle me faisoit voir. Je passe ce que je devois penser sur cela.

Le Prince épousa la Princesse de Bourbon : mais toute ma folie augmenta quand le soir de ses nocces je remarquai de la tristesse dans les beaux yeux de la Princesse de Valois, & que je crus m'apercevoir de quelque intelligence entre ses regards & ceux du Duc de Bourbon.

Quelques jours après on fit son mariage avec le Duc d'Alençon, & j'eus du regret de la voir à un homme si indigne d'elle. Ce fut en cette occasion que le Comtétable me choisit pour l'infor-

tuné confident de ses amours. Je reçûs son secret & je cachai le mien. Je ne le hais point, il étoit aussi malheureux que moi, & pour achever de m'acabler, la Duchesse d'Alençon me fit l'honneur de me distinguer entre tous les hommes de la Cour en me donnant son amitié & me la témoignant par les confiances les plus particulières.

Que cette glorieuse préférence m'auroit été chère si j'eusse été en état d'en goûter toute la douceur, & que mon ame eût pu être dans une assiette raisonnable ! Mais j'étois perdu d'amour, & rien que de l'amour ne me pouvoit satisfaire. Un jour que la Princesse étoit mécontente de la temerité de Bonivet qui l'aimoit & qui avoit l'audace de le lui dire, elle s'en plaignoit avec aigreur à Madame de Sancerre, & disoit

qu'elle ne comprenoit pas qu'on eût la hardiesse d'aimer en un endroit si inégal, & que pour elle, elle haïroit toujours ceux qui s'oublieroient ainsi. Ah ! je suis perdu , m'écria-je en quittant le dos de sa chaise que je tenois, & je sortis brusquement de sa Chambre sans sçavoir ni ce que je disois, ni ce que je faisois. La Princesse demeura toute étonnée de mon imprudente faillie, Madame de Sancerre se mit à rire, & lui avoüa qu'il y avoit long-tems qu'elle connoissoit ma maladie. Elle lui remit alors mille choses devant les yeux qui les ouvrirent à la Princesse. Elle me blama & me plaignit , à ce que j'ai sçû depuis par Madame de Sancerre.

Je fus si honteux de m'être ainsi échapé , que je ne pûs me refoudre de long-tems à paroître

devant elle , & ensuite je ne l'o-
fois regarder. Elle m'en sçût bon
gré & agit avec moi , comme si
elle n'avoit pas remarqué mon
audace.

Le Roi mourut; & François I.
fut élevé sur le trône. Je partis
pour aller à Milan dont j'étois
Gouverneur. Cette premiere sé-
paration me parut le plus cruel
de tous mes maux. La veille de
mon départ j'entrai vingt fois
dans la chambre de Madame d'A-
lençon , & j'en sortois toujours
sans sçavoir bien précisément
pourquoi j'y étois entré. Je vou-
lois lui dire & lui taire mon
amour. J'étois sensible à la dou-
leur de la quitter. Enfin je pris
congé d'elle dans les formes , &
comme un homme de ma sorte
le devoit faire. Elle me dit adieu
avec toutes ses bontez acoutu-
mées, & prenant un luth elle passa

dans une petite Chambre. Je l'observois; & me débarassât de quelques personnes qui me faisoient des honnêtetez, j'entrai brusquement où étoit la Princesse. J'étois si hors de moi, qu'elle crut qu'il venoit de m'arriver quelque chose de fâcheux; & m'arrêtant devant elle avec quelque égarement sur le visage: Je pars, Madame, lui dis-je, & je lui repetai deux ou trois fois ces paroles sans y en ajouter d'autres. Je le sçai bien, me dit-elle, avec quelque envie de rire, & je croyois vous avoir dit adieu. Ah! lui dis-je en colere, car je sçavois ce qu'elle pensoit; vous me voyez partir avec plaisir, & je vous laisse tout mon amour. Je jettai lors mes yeux sur les siens leurs divins regards m'adoucirēt & m'humilierent. Pardõnez-moi, Madame, repris-je, je ne vous offenserai plus; je pars, je fis une

profonde reverence & je me retirai.

Après avoir fait tous mes adieux, je passai chez la Reine où il y avoit une musique que je n'étois pas en humeur d'entendre, je sortis de son appartement & j'allai sur une terrasse qui donnoit dans un jardin où je voulois tâcher de me remettre des agitations où j'étois. Mes pas me conduisirent à une grotte où j'aperçûs deux femmes que je voulus éviter: mais ayant entendu par deux fois mon nom, la curiosité me prit, je ne sçai comment; je m'approchai & je vis par une fenêtré la jeune Dorval & Descars assises toutes deux chacune dans une niche, & appuyées sur le bord d'un bassin de marbre noir, qui recevoit ses eaux par le flâbeau d'un petit Amour de même matiere. Descars n'étoit pas si vive qu'on avoit ac-

coûtumé de la voir, elle avoit une langueur touchante sur le visage, & paroïssoit profondément appliquée. D'une main qu'elle haussait un peu elle tenoit le bras de cet Amour, & il sembloit qu'elle vouloit lui marquer le lieu où il tireroit. Elle avoit l'autre sur le marbre de la Fontaine ayant le bout des doigts dans l'eau. Dorval avoit la tête absolument appuyée contre ce petit Dieu si inhumain, & par conséquent penchée vers la fontaine. Des larmes couloient lentement de ses beaux yeux, sans effort & d'une manière si tendre qu'elles l'embellissoient. On eût dit que c'étoit des perles ou plutôt des étincelles de feu qui se méloient à ces eaux. Elle me parut terrible en cet état de douleur si conforme au mien, je pensai pleurer avec elle. Dorval est blonde comme vous le

ſçavez, Descars eſt brune; l'action & les manieres de ces belles perſonnes euſſent fait un aimable tableau. Je les contemplois l'une & l'autre avec pitié. Elles garderent quelque tems le ſilence, quand Descars le rompit avec un ſoupir. Lautrec eſt aimable, dit-elle, mais qu'il eſt cruel de l'aimer ſans en être aimée ! Elle ſe tût, & ne dit que ce peu de paroles. Je fus épouvanté de les entendre; & ſurpris, & preſque affligé de voir que je faiſois le malheur d'une ſi belle perſonne, je me preparois à m'en aller ſans ſonger à Dorval, lorsqu'elle prit la parole: Que je ſens bien mon malheur, diſoit-elle: J'aimerai toute ma vie ce que j'aime, mais il ne le ſçaura jamais. Encore, poursuiroit-elle, s'il n'y avoit qu'à ſouffrir ainſi: mais l'amour pour me tourmenter m'accable de toutes ſes peines. On ai-

me ailleurs, je suis sans esperance, & voilà le dernier des suplices pour un cœur comme le mien.

Elle cessa de parler, & Descars changeant de posture, me fit craindre qu'elle ne me pût voir. Je m'en allai si occupé de ce que je venois d'entendre, que j'avouë que je m'oubliai moi-même pour quelque tems.

Mais vous allez voir la bizarrerie où je me trouvai. Je crus que Descars m'aimoit, & je fus sans pitié pour elle comme la Princesse l'étoit pour moi. C'est une des plus belles personnes du monde, je ne sentis nulle émotion pour ses maux, & ceux de Dorval dont je ne croyois pas être l'objet me touchèrent infiniment. Cette conformité que je trouvois entre elle & moi, me rendoit ses interêts chers, & le soir quand je fus chez la Reine, à peine répondis - je
comme

comme je le devois à toutes les honnêtetez que Descars me fit sur mon départ , & m'aprochant de Dorval le plûtoft qu'il me fut possible , après quelques discours ordinaires , il me fut aisé de la mettre sur le chapitre de l'amour.

Et poursuivant quelques propos inutiles à mon recit : Fleurange aime Madame de Laval, lui dis-je , il n'en est point aimé ; mais du moins n'aime-t-elle pas ailleurs ; & selon moi , c'est ôter la moitié de ses maux à l'amour. Dorval rougit , & baissant les yeux , Je crois, dit-elle , en éfet qu'on est moins malheureux quand on aime , de s'adresser à une personne qui n'a pas le cœur touché pour un autre. Elle n'en dit pas davantage. Ah ! lui dis-je , rien n'est plus insupportable que d'aimer ce qu'on voit qui est à un autre. Quelle horreur ! Quel

supplice ! que je plaindrois une personne qui auroit à souffrir ce que je dis ! Je la regardai fixement ; elle rougit encore , & détourna la tête : Je conçois ce malheur pour un si grand malheur, repris-je, que je donnerois toute ma pitié à une personne qui en seroit atteinte , & je voudrois être assez de ses amis pour entrer dans sa disgrâce , & l'adoucir par le partage que j'en ferois. Dorval en cet endroit me jetta un regard à la dérobée , mais un regard tout de feu qui cherchoit à pénétrer dans la vérité de ce que je disois ; elle ouvrit la bouche , & la referma. Parlez , continuai-je , connoissez-vous quelqu'un qui eût une telle confiance à me faire ? Moi , non , repliqua-t-elle , selon mon conseil , ceux qui ont de si desagréables secrets , ne les découvriront jamais. On doit être

assez honteux de son mal , sans l'aller dire. Mais ne contez-vous pour rien le plaisir de soulager la peine , repliquai-je ? Non, dit-elle ; il y faut encore ajoûter celle d'un silence éternel. Ah ! Madame , lui dis-je , vous parlez bien en personne qui ignore ces maux-là : mais enfin si jamais vous aviez à aimer , promettez-moi de me le dire. Je ne m'engage pas beaucoup , reprit-elle avec esprit : Car je suis assurée que mon cœur n'est pas en état de prendre jamais d'autres sentimens que ceux qu'il a. Elle soupira malgré elle ; en disant ces mots. J'en compris tout le sens : Mais , lui repartis-je avec malice , quels sentimens avez-vous ? Que voulez vous sçavoir , me répondit-elle ? Vous partez ; & se reprenant promptement : Allez , Seigneur, A vôtre retour , nous verrons

si nous nous ressouviendrons de cette conversation. Elle me quitta , quelque chose que je fisse pour la retenir , & s'aprocha de la Princesse Renée.

Je vous ai promis de ne vous point parler de guerre, mon cher Dragut ; je revins au bout de quelques mois. Madame d'Alençon me reçût comme ne se souvenant pas de mes fautes. Le Connétable me consola , en m'apprenant que son amour n'étoit pas heureux : mais le mien sembla prendre de nouvelles forces dans les beaux yeux de ma Princesse. Je ne donnai rien au public de mes extravagances ; la Princesse les connoissoit aussi bien que Madame de Sancerre. Du reste je me conduisis avec une si grande discretion, que le Duc de Bourbon même ne se douta jamais que je fusse son rival.

Quelque temps après que je fus arrivé , je remis Dorval sur nôtre dernier entretien. Elle me dit d'un air froid, qu'elle n'avoit rien à me dire ; qu'elle étoit au même état que lorsque j'étois parti ; qu'elle n'avoit point changé. Comme je me ressouvenois de la maniere dont je l'avois veüe à la grotte , elle me faisoit grande pitié , & je lui disois toujours en riant , qu'elle auroit un jour quelque chose à me dire.

Je ne pouvois m'empêcher de donner de temps en temps des témoignages d'amour à la Duchesse d'Alençon. Elle m'en faisoit gronder par Madame de Sancerre.

Les yeux de Descars étoient si beaux , qu'elle ne les tournoit jamais sur moi que je ne m'imaginasse qu'elle avoit tout l'amour dont elle avoit parlé à Dorval ,

& je croïois qu'elle en vouloit allumer dans mon cœur un pareil. Persuadé qu'elle m'aimoit, je desirois être en état de l'aimer aussi. Mais hélas ! mes chaînes étoient trop belles & trop fortes pour les rompre & pour pouvoir prendre les siennes.

Je voulois aussi deviner qui Dorval aimoit, afin de le porter à rendre le reciproque à cette charmante fille. Je les abordai une fois toutes deux comme elles lisoient un papier. Dorval le lâcha, & Descars le mettant contre son estomach, me dit ?

*Je n'aime point un insensible :
Je connois cependant qu'il ne sauroit
m'aimer.*

*Eteins ses feux, Amour, s'il est
possible,
Et des feux que je sens, viens encor
l'enflammer.*

Elle souûrit après ces paroles,

d'une maniere, que Venus même n'auroit pas eu tant d'agrément. Elle me parut avoir un air passionné qui me fit quelque impression. Je connus que c'étoit des vers qu'elle lisoit. Ceux-là parurent m'intéresser, je voulus prendre ce papier ; mais le retenant : Il faut mériter ces choses, Lautrec , me dit-elle ; qui n'en connoit point le prix ne les mérite pas. Elle me quitta avec une espece de dédain. J'en voulus demander la signification à Dorval que je remarquai tres-interdite. Aimera-t-on toujours sans être aimé , m'écriai je ? que veulent dire ces vers ? Aimera-t-on toujours sans être aimé , reprit-elle en s'en allant , elle rejoignit sa compagne. L'action de ces deux filles me surprit , j'en demurai confus ; & les voulant presser de s'expliquer d'autre sorte , je ne

m'attirai qu'un enjoûment vif, avec des railleries brillâtes de la part de Descars, & quelques souûris contraints de la belle Dorval.

Je demeurois peu à la Cour, & je retournai encore en Italie. A mon retour je trouvai une grande inimitié formée entre le Connétable & la mere du Roi. je me souviens qu'un jour il me fit les plus sensibles caresses que l'on puisse faire, & voulut attirer de moi de nouvelles promesses d'une amitié éternelle. Ce grand & malheureux Prince nous quitta bien-tôt après, & s'engagea avec l'Empereur. Madame d'Alençon me fit l'honneur de me laisser voir toute sa douleur dans une pareille occasion. Elle aimoit le Connétable ! mais comme je sçavois qu'il ne tiroit nul avantage de son bonheur, & que je connoissois bien le caractere de cette Prin-

cesse, je n'étois point jaloux des bontez qu'elle avoit pour lui, & j'étois content de celles qu'elle me témoignoit.

Je fus obligé de me défendre à Marseille contre lui. Il m'écrivit une lettre qui me perça le cœur: mais il faut suivre mon devoir, & sacrifier mon amitié. Je passe mille circonstances qui me meneroient trop loin. Le Roi perdit la bataille de Pavie, & fut pris prisonnier. Je défendis la Guyenne, & dès que je le pûs, je me rendis auprès de la Regente, sous prétexte de la servir, mais en effet pour voir Madame d'Alençon. Elle étoit veuve, & je trouvai le Roi de Navarre auprès d'elle, amoureux & soutenu dans sa passion par le crédit de Madame la Regente.

Je le regardai avec peine, j'osai parler de ses prétentions à la Princesse, qui me protesta qu'elle les

de saprouvoit entierement.

Tous les grands Seigneurs du Royaume étoient auprès de la Mere du Roi. Caumôt étoit mon ami particulier. Je vis une fois Dorval qui luy parloit avec une colere étrange sur une fenêtré où ils étoient tous deux appuyez. Je les avois vûs fort souvent ensemble ; & rappelant mille choses , je ne doutai point que ce ne fût lui que cette belle fille aimoit. Dans cette pensée dès le soir même je lui en dis mille biens , où il répondoit en homme qui connoissoit & qui aimoit son mérite : mais ce n'étoit pas avec cette ardeur dont un amant a accoûtumé de parler , & je me persuadois écore qu'il ne l'aimoit pas , & que c'étoit lui qui faisoit son malheur. Je le vis si reservé , que je n'osai lui en dire davantage.

Dans ce temps - là Madame

d'Alençon partit pour se rendre à Madrid auprès du Roi son frere qui étoit dangereusement malade. J'eus le bonheur de recevoir une partie des larmes de cette Princesse, qu'elle répandoit devant moi sans contrainte; elle me pria même d'être toujours de ses amis. Je fus l'accompagner aussi loin que je le pûs. Caumont lui rendit le même devoir, & en revenant je fus étonné de lui remarquer une douleur pleine de chagrin.

Dorval ne suivoit pas la Princesse, elle étoit à Mad^e Renée. Descars & quelques unes de ses cōpagnes, alloient seulement avec elle.

Je fis voir à Caumont que je m'apercevois de l'état où il étoit, & je le pressai tant qu'il ne pût se défaire de ma curiosité. Il la satisfit. Descars est partie, me dit-il. L'aimez-vous, lui dis-je? Ouy, reprit-il. Ah? la pau-

vre Dorval , m'écrai-je , que deviendra-t-elle? Elle est à plaindre , continua - t - il ; & vous ne l'aimez pas , poursuivis-je. Non, reprit - il. Voilà donc son malheur, repliquai-je, je suis éclairci. Descars est charmante , mais je plains la pauvre Dorval.

Dorval n'a que faire de moi, me dit-il, tout étonné. Elle aime ma Maîtresse , elle est fâchée de son absence ; voilà son malheur : mais moi je me separe de ce que j'aime. En êtes - vous aimé , lui dis-je ? Depuis son enfance , reprit-il , je possède son cœur : mais quel cœur , mon cher Lautrec ! qu'il est tendre ! qu'il est fidele ! jamais de caprice à essuyer , ni de soupçons mal fondez. Elle a toujours une conduite également obligeante , & incapable de me donner aucun ombrage : sans coqueterie , rebutant tous mes ri-

vaux, me les sacrifiant tous; égale, tendre dans ses manieres, veritable; que vous dirai-je? parfaite enfin. Où suis-je, m'écriai-je? où suis-je? Descars vous aime depuis long-temps, & vous m'en assurez: Et qu'elle n'a jamais aimé que moi, reprit Caumont. Cependant, son absence à part qui me tte, j'ai un autre déplaisir. J'ai aperçu un Escuyer du Comte de Guise qui lui parloit comme elle parloit, il lui a donné une lettre, elle a haussé les épaules, en me regardant: mais elle l'a pris, je ne l'ai pû voir; car elle est partie au même moment, & le Comte de Guise l'aime. Ah! Caumont, lui dis-je, ne craignez rien. Puisque Descars est comme vous le dites, cette lettre ne la touchera point; & ne vous nuira pas. Lors je le priai de me conter son aventure, elle me char-

ma : mais je vous avouë que j'étois tout étonné quand je me refouvenois de ce que j'avois entendu dire à cette aimable fille dās la grotte. Je ne le pouvois accorder avec ce que Caumont venoit de m'apprendre. Helas ! je fouhaitai presque d'en être aimé, tant j'ai trouvé le sort de Caumont heureux.

Dés que nous fumes de retour, nous allames consoler Dorval. Elle rougit en nous voyant, & je compris que je la contraignois, ne voulant pas parler à mon ami devant moi. Je me retirai, & je les laissai.

La Regente ne paroissoit occupée que de la negociation pour la liberté du Roi. Elle étoit charmée qu'un des principaux articles fût le mariage de ce Prince avec la Reine de Portugal, puisque c'étoit ôter une épouse au

Connétable. Elle auroit été ravie que Madamed'Alençon eût épousé l'Empereur, elle se flatoit encore de ramener le Duc de Bourbon. Son amour qu'elle avoit conservé lui faisoit trouver tout facile pour ses desseins.

Il y avoit long-temps que Dorval étoit une de ses favorites. C'étoit à elle seule qu'elle confioit les secrets de son cœur, & aux heures qu'elle avoit libres elle ne faisoit que s'entretenir avec elle.

Elles sortoient un jour toutes deux d'un cabinet de verdure, lorsque j'y entrai. J'apperçus un papier à terre, je le ramassai, je vis qu'il y avoit des vers écrits, Ils me parurent partir d'un esprit prévenu. Les voici.

En vain de la raison on écoute la voix.

L'amour plus puissant mille fois

*Nous pousse malgré nous au penchant
qu'il nous donne.*

*Le cœur aveuglément se range sous ses
loix.*

*Malgré tous nos efforts il s'émeut, il s'é-
tonne ;*

*Il se laisse enchaîner avec des nœux si
doux ,*

*Qu'il semble que le Ciel les fit exprés pour
nous.*

*Heureux en subissant le sort qui nous en-
traîne ,*

Si le plaisir un jour en surpassoit le peine !

Je confiderai long-temps la pensée & le style de ces vers. Je ne sçavois si la Regente les avoit faits pour le Connétable, ou s'ils n'étoient point de Dorsval au sujet de son amour malheureux.

Je m'attachai fort à la Princesse Renée pendant l'absence de Madame d'Alençon; je sçavois la forte amitié qu'elles avoient l'une pour l'autre, & elle eut la bonté de recevoir agréablement les soins que je lui rendis.

Je ſçavois auffi bien que Caumont le tems que devoit durer le paſſeport que la Princeſſe avoit reçû de l'Empereur, & lui & moi nous nous rendimes ſur la frontiere au tems à peu près qu'il devoit expirer. Nous fumes fi heureux que nous la trouvames le ſoir que Clermont Lodeve l'avoit été recevoir ſur les terres de Navarre Elle me fit un accueil plein de charmes ; & pour pouſſer ſa bonté juſqu'aubout, elle ne me fit pas un ſecret de la certitude de ſon mariage avec le Connétable. Je fus frappé de cette confiance, J'appuyai ma tête contre la muraille, & il me fut impoſſible de pouvoir jamais lui parler.

Eh quoi, me dit-elle, Lautrec, vous n'êtes plus de mes amis ? Je vous ouvre mon cœur, ne puis-je compter ſur vous ? & ſi j'en ai quelque jour beſoin, vous trou-

verai-je fans zele pour mon service ? Ah , Madame , lui dis - je enfin , que me dites - vous ? A quelle épreuve réduisez vous... je n'osai dire mon amour ; je baiffai les yeux , & je repris : A quelle épreuve mettez-vous ma vertu. La Princesse connut bien que je n'étois pas gueri de ma folie. Elle me parla avec une bonté extraordinaire , me pria de surmōter une passion si vaine ; & qui ne pouvoit enfin que me nuire. Elle me fit souvenir de l'amitié que le Connétable avoit pour moi , & de celle que je devois avoir pour lui. Que vous dirai-je , mon cher Dragut ? Elle me rangea presque à mon devoir , & enfin elle m'assura qu'après le Connétable j'étois l'homme du monde qu'elle estimoit le plus.

Je la reconduisis jusqu'à Bayonne , où Madame la Regente s'étoit

renduë pour être plus en commodité de faire l'échange du Roi.

Je ne vous dirai point la joye que Caumont eut de revoir Descars. Il lui avoüa qu'il m'avoit parlé de leur amour, & il la fit consentir que je fusse le dépositaire de leurs innocens secrets. Un si tendre commerce eut une fin heureuse. Le Roi en eut connoissance, & ce mariage fut une des premieres choses qu'il fit après son retour. Caumont se vit content avec sa vertueuse femme, & il lui semble que rien au monde ne peut égaler sa felicité.

Je fus obligé de donner quelques ordres en Guyenne, où le Roi me laissa. Figurez-vous ma surprise & ma douleur; quand quelque temps après j'appris que la Duchesse d'Alençon venoit d'épouser le Roi de Navarre. Je

ſçavois qu'elle ne pouvoit être à moi ; je ſçavois qu'elle ſe deſtinoit par ſon choix & par ſes inclinations , au Connêtable. Cependant cette nouvelle me frappa comme ſi elle m'eût ôté tout d'un coup toutes mes eſperances. Qu'on eſt foible , mon cher Dragut ! je murmurai avec autant d'audace que ſi j'euffe été le malheureux Duc de Bourbon. Je le plains même pour donner encore une aigreur à mon infortune , & je tombai enfin dans cette prodigieuſe mélancolie , dans laquelle vous m'avez veu abîmé.

Le Roi me manda il y a peu de temps , comme vous le ſçavez. Je me ſuis rendu en diligence à ſes ordres. Vous avez bien voulu être le compagnon de mon voyage. Je vous preſentai au Roi ; il vous fit un accueil qui vous ſatisfit, & vous avez pû reconnoître

qu'il n'est ni sans amitié ni sans confiance pour moi. J'ai demeuré quelques jours chez Caumont, *incognito* par l'ordre du Roi, & vous vous souvenez bien que ce ne fut que le jour de la fête que le Roi donna à la Reine sa sœur, qu'il me presenta à ellè, & qu'il consentit que tout le monde me vît.

La Reine rougit à ma veuë, & me parut embarrassée à soutenir mes premiers regards. Elle me parla peu, je n'étois pas aussi trop en état de demeurer en sa présence, ni de lier conversation avec elle.

Depuis ce tems-là je ne l'ai veuë qu'en public. Dorval m'a paru encore plus languissante que de coûtume, & je n'ai jamais osé demander à Madame de Caumont l'explication de l'entretien de la grotte.

Hier après dîné je rentrai dans mon appartement pour faire quelques dépêches, & les ayant finies, je repassai dans celui de Madame de Caumont, N'y trouvant personne, je crus qu'elle n'y étoit pas & qu'elle s'étoit allé parer pour le bal chez quelqu'une de ses amies. Je n'avois garde de penser qu'elle eût fait dire qu'elle vouloit être seule. Je sortois déjà d'un grand cabinet qui conduisoit dans un autre, quand j'entendis la voix de mon ami qui parloit avec sa femme. J'allois entrer où ils étoient, lorsque mon nom qu'ils prononcèrent m'arrêta. Il semble que je suis destiné à ne pouvoir m'entendre nommer sans apprendre quelque chose d'extraordinaire, & qui doit extrêmement m'intéresser. Nous l'avons mille fois plaint ensemble, disoit

Caumont. Si Lautrec sçavoit les malheurs qu'il cause , il en seroit touché. J'ai fait tout ce que j'ai pû, reprit sa femme , pour lui ôter ce fatal attachement. Elle me disoit un jour dans la grotte de Fontainebleau , la veille que Lautrec partit pour l'Italie, qu'elle l'aima le jour que le Roi voulut sçavoir à qui il donneroit son cœur. La pauvre fille a souffert des peines incroyables depuis ce temps à aimer & à vouloir s'empêcher d'aimer. Elle conuut bientôt la passion que Lautrec ressentit pour la Reine de Navarre , qui fut un redoublement cruel à ses maux. Elle fut dés lors sans esperance. Vingt fois elle a pensé succomber , & lui dire qu'elle l'aimoit. Elle s'est pourtant garantie de ce malheur ; Une fille qui a du courage ne suit point une telle chute. J'étois outragée

pour elle de l'indifference de Lautrec ; & le jour qu'elle avoit fait tous ces jolis vers que vous sçavez , nous les lisions ensemble elle & moi , quand il pensa nous surprendre. Je ne pûs m'empêcher de lui dire cet endroit qui m'avoit tant plû.

*Je n'aime point un insensible :
Je connois cependant qu'il ne sçauroit m'aimer.*

*Eteins ses feux , Amour , s'il est possible ,
Et des feux que je sens , viens encor l'enflammer.*

Je m'arrêtai par prudence dans le tems que j'avois le plus d'envie de m'expliquer. Je n'ai point parlé aussi , reprit Caumont , par discrétion , Dorval me l'ayant défendu quand je connus l'état malheureux de son ame. J'ai souffert à lui obeïr , m'étant souvent flatté

flatté que j'aurois amené son Amant à répondre à ses sentimens. Elle est belle, elle l'aime avec une fidélité que rien ne peut distraire ; il n'a rien à espérer de la passion qu'il ressent pour la Reine: Pourquoi ne voulez-vous pas qu'il se rende par reconnoissance & par vanité, s'il ne le fait pas par choix & par inclination. J'ai souvent pensé, comme vous, repliqua Madame de Caumont, & je crois que si Lautrec sçavoit ton bonheur, il n'y seroit pas insensible : mais Dorval n'a pû consentir qu'il en fût instruit, & je me souviens de lui avoir entendu dire qu'un jour qu'elle se promenoit avec la Regente pendant nôtre voyage d'Espagne, elle perdit des Vers qu'elle avoit faits sur son amour, dont elle pensa mourir de douleur, craignant qu'on ne les

eût trouvez , & qu'ils ne vins-
sent à la connoissance de Lautrec.
Une ame atteinte de ce mal
craint tout. Elle s'imaginoit qu'il
ne les pouvoit voir sans deviner
que c'étoit elle qui les auroit
faits. Mais y auroit-il tant de
mal à la trahir , reprit Caumont ?
Ah ! mon cher mari , s'écria sa
femme , elle en mourroit , vous
connoissez comme moi la deli-
catesse de son cœur. Comme elle
disoit cela , elle se leva brus-
quement de dessus sa chaise , &
me vit dans un grand miroir.
Elle fit un cri , Caumont crut
qu'elle s'étoit blessée , il alla à
elle tout éperdu , & la prenant
entre ses bras , il tourna la tête ,
& m'aperçut comme elle dans ce
miroir. Il ne fut pas si affligé
que sa femme , il se mit à rire ;
& me faisant signe d'entrer , il
vit à ma rougeur que j'avois en-

tendu leur conversation. Approchez, medit-il. Je suis ravi que vous sçachiez sans qu'il y ait de nôtre faute, ce qu'il y a longtemps que je voulois que vous sçussiez. Que dites-vous, mon cher Lautrec, d'une passion également malheureuse & fidele? La beauté & les sentimens de Dorval ne vous peuvent-ils toucher? Je suis dans une grande confusion, lui dis-je. Suis-je assez infortuné pour avoir causé tant de peine à une personne cōme Dorval? Remetez-vous, me dit Madame de Caumont. Prenez des sentimens raisonnables & naturels. Il est temps que vous songiez à vous établir. Dorval est un parti avantageux, elle a refusé pour vous les plus considerables de France. Defaites-vous des chimeres, songez au repos & au bonheur de vôtre vie. Comme

elle alloit continuer , nous fumes tout surpris de voir arriver Dorval. Les deffenses de ne laisser entrer personne n'étoient jamais pour elle. Elle nous trouva tous embarassez , & ayant jetté les yeux sur moi, je ne pus en soutenir l'éclat. Je fis une profonde reverence , & je m'en allai.

J'ai songé toute cette nuit à mon aventure. Je n'ai point dormi , j'ai pensé à Dorval. J'ai admiré ce fatal effet de l'ascendant que j'ai malheureusement sur elle : mais je n'en ai pas moins senti la Reine toute-puissante dans mon cœur. Ma blessure fera toujours vive , le tems & la raison ne me peuvent jamais guerir.

Que je vous plains , s'écria Dragut , quand son ami eut cessé de parler : mais que vous m'avez fait de plaisir par le re-

cit d'une si agreable Histoire: J'y ai donné une attention qui me surprend moi-même, & il faut que je vous aime bien, & que vous m'ayiez dit des choses charmantes pour avoir oublié mes tourmens, & n'avoir été attentif qu'à vos interêts. Vous me faites pitié d'aimer la Reine. Tout s'oppose à votre espoir, elle est prevenuë pour le Connétable. Dorval est aimable, vous possédez son cœur, je suis de l'avis de Madame de Caumont. Ne vous repaissez plus de choses frivoles. Pensez à vous établir. Personne au monde ne vous convient plus qu'elle. Je voudrois la voir heureuse avec vous. Je voudrois aussi ne vous voir plus rival du Duc de Bourbon. On m'en a dit tant de choses avantageuses depuis que je suis en France, que je vous avouë que

je l'aime fans le connoître , & que je ferois ravi que vous n'eussiez nulle concurrence avec lui. Les sentimens que j'ai pour la Reine , reprit Lautrec , n'ont jamais fait tort , comme vous l'avez pû connoître , à ceux que j'ai pour le Duc de Bourbon. J'ai trop bien vû le peu de fruit qu'il a recueilli de son amour ; & les sentimens de la Reine sont si reglez , que je n'ai point eu occasion de me laisser surprendre aux jaloufies qui ne troublent que trop les autres Amans.

En difant cela , Dragut & lui se leverent. Regagnons le Château , reprit Lautrec , il est plus tard que je ne croyois. Qu'importe , repartit Dragut , rien ne fçauroit valoir d'aujourd'hui les agreables momens que j'ai goutez à vous entendre. Ces deux amis continuerent leur chemin

en s'entretenant avec une entière confiance. Ils furent surpris en arrivant, de trouver le Marquis du Guast avec le Roi, à qui Montmorency & le Prince de Melphe l'avoient présenté. Il avoit avoué au Roi, qu'un Domestique de Dom Sanche de Leve, ayant un Frere en Italie, lui avoit mandé qu'il étoit en France, & près de Saint Germain où la Cour étoit; qu'il n'avoit pû retenir son ardeur; qu'il avoit pris la resolution de venir lui-même chercher le ravisseur de la Princesse d'Aragon, le punir & la delivrer; qu'il avoit écrit à l'Empereur pour lui faire approuver son dessein, & qu'il avoit esperé de la justice du Roi, qu'il ne desapprouveroit pas la liberté qu'il avoit prise, Pompe-
ran l'ayant assuré que Sa Majesté l'aideroit, & le recevoit avec

sa bonté ordinaire. Le Roi lui avoit témoigné par une réception charmante, qu'il ne s'étoit pas trompé, & l'avoit mené lui-même chez la Princesse d'Aragon, étant bien aise de leur faire voir, par l'empressement qu'il eut à les réunir, l'estime & l'amitié qu'il avoit pour eux, & qu'il étoit disposé à favoriser de si belles affections.

L'après-dînée tout le monde se rendit chez la Reine de Navarre. Elle eut de la joye de voir le Marquis du Guast. Toutes les Dames le trouverent tel qu'il étoit, c'est à dire l'homme du monde le plus charmant. Il s'approcha de la Reine d'un air hardi & agreable, & lui parlant bas de peur d'être entendu des autres personnes. Le grand jour me fera-t'il aussi avantageux que la nuit, Madame, lui dit-il ? Et

l'Armenien pourra - t'il encore parler à Vôtre Majesté du Prince de Mingrelie ? Ah ! lui dit la Reine en rougissant, son histoire est finie , & l'on ne sçauroit plus y faire que de tristes reflexions. Pardonnez-moi , Madame , reprit-il. Il faut plus que des reflexions , des bontez sont necessaires. Je l'ai vû , & l'ai quitté il n'y a pas-long-tems ; & si vôtre secours lui manque , son desespoir peut causer des malheurs , à qui peut-être les plus beaux yeux du monde ne refuseroient pas des larmes. Tout ce qu'on peut imaginer de tendre , de terrible , n'approche point des mouvemens qu'il eut quand le Peloux lui vint annoncer sa dernière infortune. Je reçûs toutes ses douleurs , & mon cœur fut penetré de toutes ses peines. Ah, Madame, quel coup ! J'ai de l'horreur.

encore pour une trahison si noire. Que ne pensa-t'il point? Que ne voulut-il point faire? Il s'en prenoit à tout, & il ne revenoit de ses fureurs que quand il s'étoit oublié jusqu'à vous accuser. Son repentir paroissoit bien promptement, & l'état où il retomboit étoit pire que toutes ses fureurs. Le Marquis du Guast pouvoit parler tant qu'il eût voulu, la Reine étoit saisie; & craignant tous les yeux qui étoient attachés sur elle, elle appella la Princesse d'Aragon, & présentant la main au Marquis: Allons dans mon cabinet, Seigneur, lui dit-elle, où vous pourrez me dire avec plus de loisir ce qui concerne la belle Clarice dont je n'ai entendu parler que confusément. La Reine dit ces paroles pour le reste de la compagnie; & dès qu'elle ne vit plus

qu'Alphōse & la Princesse d'Aragon : Au nom de Dieu, Madame, lui dit-elle, faites taire le Marquis du Guast. Il me dit des choses que je ne puis entendre sans chagrin, & que je ne puis plus écouter dans la misérable condition où je suis. J'ai fait le malheur du Connêtable, je l'avouë. Eh qui n'auroit pas été trompée comme moi ? N'en parlons plus, je vous en conjure. Si vous l'eussiez vû comme moi, reprit Alphonse, vous en parleriez toujourns, & vous y songeriez incessamment, quelque austere vertu que Vôtre Majesté ait. Ah Madame ! vous l'avez rendu trop malheureux, il faut s'il vous plaît adoucir son sort. Eh que voulez-vous que je fasse, s'écria la Reine ? Je ne puis que le plaindre. Il faut le voir, repliqua le Marquis ; faire sa paix avec le Roi,

& souffrir qu'il revienne en France. Me préserve le Ciel, reprit la Reine, de le livrer encore à ses ennemis, & de m'exposer aux reproches qu'il me pourroit si justement faire! Non, qu'il vive loin de cet affreux pays; & quoique sa vûë ne me soit point odieuse, je ne balance point à desirer plutôt la mort qu'à consentir de le voir. La Reine dit cela d'un ton si ferme, qu'Alphonse ne pouvant souffrir des sentimens si durs: Ah! lui dit-il avec emportement, vous n'avez jamais aimé le Connétable, je ne sçai de quelle espece de sentimens vous êtes capable. Plût au Ciel qu'il fût aussi libre que vous. La Reine soupira; & le Marquis du Guast voyant Pomperan à la porte du cabinet qui n'osoit pas entrer, il alla le prendre par le bras, & le conduisant

près de la Reine : Venez , lui dit il, confondre une inhumaine. Faites un tableau de tout ce que nous avons vû. Dites lui bien ce qu'on a senti pour elle , & vous croirez la toucher. Non. Elle dit froidement , qu'elle aimeroit mieux mourir que de voir un moment le Connétable, Eh sçavez-vous ce qu'il souffre, Madame , lui dit Pomperan ? Pensez-vous ce que la rage & la douleur lui peuvent faire concevoir ? Je sçai tout , interrompit la Reine : mais , Pomperan , donnez-moi quelque relâche. Le Marquis du Guast ne m'a pas donné le temps de respirer depuis qu'il me parle. Eh qu'ai-je produit , lui dit il ? Plus que vous ne pensez , répondit la Reine , mais si bas qu'on ne l'entendit presque point. Son visage se couvrit de pâlleur. Ses yeux chargez de

quelques larmes se fermerent, & son beau corps demeura sans mouvement entre les bras de la Princesse d'Aragon. L'impetueux Alphonse qui étoit si irrité contre elle, fut lui-même touché d'un si triste spectacle. Pomperan, bien loin d'appeller du secours, alla fermer la porte, & crut prudemment qu'ils suffisoient tous trois pour faire revenir la Princesse. Donna Maria la delassa : Du Guast lui frappa dans la main ; & Pomperan trouvant de l'eau dans un Vase, la lui jeta sur le visage. Enfin, après un temps assez long, elle poussa quelques soupirs, & se voyant avec honte dans cet état, elle porta une main sur ses yeux, & de l'autre elle leur fit signe de sortir. Comme ils apprehendoient de l'incommoder par la contrainte qu'elle se faisoit, ils

s'en allerent ; & la Reine ne voyant plus auprès d'elle que la Princesse d'Aragon , elle donna un libre cours à des pleurs qu'elle s'étoit fait violence à retenir.

Je ne vous dis rien , dit-elle à cette Princesse, vous sçavez mes malheurs. Helas ! Madame , reprit-elle , qui les sent comme moi ? A peine V^ôtre Majesté s'en trouve-t'elle plus atteinte ? Mais quoi, ne ferez-vous rien pour le Connétable ? Et que voulez-vous que je fasse , repliqua-t'elle ? Le consoler, & le voir, poursuivit la Princesse d'Aragon. Non je ne le verrai jamais , dit la Reine, d'un air déterminé. Il n'en seroit pas mieux ; & j'en mourrois sans doute. Elles s'entretinrent encore quelque temps ; & la Reine auroit continué avec plaisir , si Donna Maria ne se fût apperçûë d'un petit frisson que la

Reine avoit. Elle la pria de se mettre au lit, & faisant appeller ses femmes, elle fit avertir aussi la Princesse Renée & Madame de Sancerre, de l'indisposition de la Reine. Elles se rendirent promptement auprès d'elle. La Reine versa dans leur sein tous ses deplaisirs; & tandis qu'elle recevoit leurs soins & les marques de leur tendresse, Dragut qui ne demouroit pas volontiers dans les plus agreables Compagnies, ayant rencontré un homme à lui dans la Cour du Château, il monta à cheval, & lui commanda de le suivre; & prenant d'un côté de la Forest qui lui parut le plus solitaire, il s'enfonça dans cet endroit, en s'entretenant avec son confident des sujets qui faisoient depuis quelque tems tous les malheurs de sa vie.

Il alla de cette sorte près de deux heures ; & se trouvant enfin dans un lieu délicieux, il descendit de cheval , & alla à pied le long de la riviere , dont les bords étoient remplis de quantité de belles maisons. Il se coucha sur l'herbe , & fut quelque temps à recueillir ses pensées en lui-même , lorsque sa rêverie fut interrompuë par l'arrivée de deux hommes qui vinrent s'asseoir à quatre pas de lui , & n'étant à couvert de leur vûë que par l'épaisseur d'un buisson. Il n'y a point d'apparence , disoit un de ces hommes, que rien change jamais le cœur de vôtre esclave, & j'avouë, Seigneur, que sa fidélité a quelque chose de bien loüable , & que je me suis étonné cent fois de ce que vous n'avez pas fait quelque effort sur vous même , pour surmonter une

passion qui ne la touchera jamais. Ah ! reprit l'autre homme, surmonter ma passion ! je ne la surmonterai jamais. La pensée m'en fait horreur. Pourrai-je vivre un moment , & n'aimer plus ce que le Ciel a fait au monde de plus beau ? Remarquez-vous, depuis que sa santé est revenuë, quelle vivacité elle a dans les yeux , & ne serois-je pas un misérable , si je me refusois plus long - temps la possession d'une beauté si accomplie ? Non , je partirai dans deux jours comme vous le sçavez ; & si pour récompense de l'azile que vous m'avez donné, vous voulez venir partager la fortune d'un Prince, il ne refuse rien à vos esperances. Ces inconnus alloient poursuivre leur entretien , quand ils en furent empêchez par l'arrivée d'un homme en qui la bonne mine &

la majesté brilloient également. Dragut le reconnut incontinent pour le merveilleux Inconnu ; & se levant brusquement de l'endroit où il étoit , il alla à lui ; & les deux hommes qui les virent n'eurent pas de plus grand soin que celui de leur quitter la place.

Quoi , Seigneur , lui dit Dragut , je vous revois donc encore , & je ne dois un si grand bien qu'au hazard ! Helas ! lui répondit l'Inconnu après l'avoir tendrement embrassé , je suis un solitaire qui fuis tout le monde , & qui voudroit me cacher à moi-même. Je suis pourtant ravi de vôtre rencontre. Dès le premier moment que je vous vis , je sentis une grande inclination pour vous. Et je vous promis que je ne quitterois pas ce pays sans vous donner de mes nouvelles, &

sans me faire connoître plus particulièrement à vous. Vous me rendez justice , Seigneur , reprit Dragut. Ce premier moment dont vous me parlez fit un si puissant effet sur mon cœur, qu'il m'attacha à vous pour le reste de ma vie. Les personnes faites comme vous ont un caractère qui attire le respect & gagne les affections, Helas , poursuivit-il, occupé de mes propres disgraces, je ne croyois pas que rien pût m'en distraire. Cependant depuis que je vous vis & que vous me parûtes malheureux, j'ai souvent pensé à vous , & mes vœux se partagent pour le soulagement de vos douleurs & des miennes. Mes douleurs sont au comble des horreurs , s'écria l'Inconnu. Le tems ni la raison n'y peuvent rien , mon parti est pris. Mais vous , brave Dragut , vos maux

font-ils sans remede ? Disposez d'un malheureux qui vous accompagnera au bout de la terre ; & pour m'interesser encore plus à ce qui vous touche , faites-moi part de vôtre fortune. Voila une petite maison que j'habite. Elle me cache à tout le monde ; mais ce n'est pas à vous que je veux faire un secret de ma retraite. Comme il achevoit ces paroles , un homme fort bien fait lui vint dire quelque chose à l'oreille , & l'Inconnu se tournant vers Dragut ! Je vous quitte à regret , lui dit il. J'avois une grande curiosité de sçavoir vos aventures : Mais on m'attend , souffrez que nous nous separions. Seigneur , lui repliqua Dragut , si vos affaires vous le permettent, je vous laisserai un homme qui sçait jusqu'aux moindres particularitez de ma vie ; il attendra en ce lieu,

jusqu'à ce que vous l'envoyiez chercher ; & quand vous le voudrez , il vous fera un recit où vous connoîtrez au moins par l'entiere verité que je veux qu'il vous dise, que je ne sçauois avoir rien de secret pour vous. L'Inconnu le remercia , l'embrassa , & accepta ses offres ? Dragut lui promit de le venir voir dès le lendemain. L'Inconnu pria le confident de Dragut de vouloir bien attendre quelque temps jusqu'à ce qu'il l'envoyât chercher ; après quoi il s'en alla , & Dragut ordonna à celui qu'il laissa de ne cacher rien de ce qui le regardoit à l'Inconnu. Il remonta à cheval , & reprit le chemin du Château.

Il n'y avoit pas long-tems qu'il étoit parti , quand on vint chercher celui qui devoit faire le recit de sa vie. L'Inconnu le

reçût avec bonté , le pria de s'asseoir , & de satisfaire sa curiosité ; ce qu'il fit de cette maniere.



H I S T O I R E
de Dragut.

AVANT que de passer au Recit des aventures de mon Maître , il est necessaire que je vous dise en deux mots , Seigneur , quelques particularitez dont vous aurez entendu parler sans doute , mais qui sont indispensables pour l'intelligence de ce que vous desirez sçavoir.

Selin Eutemi étoit Roi d'Alger. Il avoit regné avec douceur ; & comme il aimoit extrêmement ses peuples , il eut un

grand desir de les affranchir d'un tribut qu'ils payoient aux Espagnols. Dans cette pensée il resolut d'attirer à son parti un fameux Pirate qui s'étoit rendu redoutable sur toutes les Mers : C'est Horuc dont je veux parler. Ils eurent bientôt fait leur traité ; & Selin fut assez imprudent pour se fier à lui. Il le reçût dans ses Ports & dans sa Ville. A peine ce perfide y eut-il été quelques jours , qu'il en connut le fort & le foible ; il s'en rendit Maître , & se saisit de la personne de ce malheureux Roi. Selin ne connut sa faute que par son infortune. Quand il fut au pouvoir de son ennemi , il vit massacrer à ses yeux tous ses enfans , & il jugea bien que son fort seroit pareil. Il se resolut à la mort avec un courage extraordinaire , & donna ses derniers momens

momens qu'au souvenir d'une de ses femmes qu'il aimoit avec une passion démesurée.

Isouf , me dit-il sauve la divine Maani , remenes là à Trebifonde ; & si elle a un Prince dans ses flancs , éleves-le de sorte qu'il soit digne d'être Roi , ne le pouvant plus être. Prends mes tresors , & par ta fidelité merite la confiance de ton Roi dans les derniers ordres qu'il te donne.

Je ne perdis pas un moment, Seigneur. J'allois , & je venois, avec toute sorte de liberté. Les charmes de Maani n'étoient point connus de Horuc. J'eus bientôt un Vaisseau , je pris les tresors du Roi , & dès la nuit même je sauvai cette Princesse.

Horuc fit mourir dans un bain l'infortuné Roi d'Alger , & se fit couronner. Il fut bientôt Roi paisible , & il étendit ses Con-

quêtes jusqu'à Tunis. Cependant nous voguions sur les Mers, & je conduisis heureusement Maani jusqu'en Natolie. Il n'y avoit que trois ans qu'elle avoit quitté son Pere, il la reçût avec bien des larmes qui furent répandues de part & d'autre; & la Princesse ne voulant pas être reconnue dans Trebisonde qui étoit le lieu de sa naissance, elle obligea son pere à s'en éloigner, & à aller à une de ses maisons qui étoit au voisinage de la Mer. Quelque jour après qu'elle y fut elle accoucha, & donna la vie à un Prince: Mais, Seigneur, ce qui vous étonnera, c'est que ce Prince est Dragut qui fait un secret de sa naissance pour des raisons que vous apprendrez par la suite de ce discours.

Les premières années de ce jeune Prince furent toute la con-

solation de sa vertueuse Mere : Mais à peine l'eut-elle confié à mes soins que la mort nous la ravit. Dragut versa quelques larmes. Mais comme il n'avoit que neuf ans, sa douleur fut bientôt passée. Il croyoit être fils de Hali qui étoit le pere de Maani, qui prit un soin fort particulier de son éducation ; & je puis dire que dans une fort grande jeunesse il étonnoit tous ceux qui le pratiquoient, par ses qualitez admirables,

Je voyois en lui avec regret une ambition démesurée , un courage grand, inflexible contre la mauvaise fortune. Il ne pouvoit souffrir la mediocrité de celle où il se voyoit. Je remarquai en lui une impatience extraordinaire pour chercher des occasions de gloire. Il suportoit avec peine l'égalité où il se voyoit

avec quelques Seigneurs du païs. La maison de son pere devint trop petite à son ambition ; il haïssoit tous ses voisins , parce qu'il n'avoit pas quelque empire sur eux , & il méprisoit la terre qui l'avoit vû naître, puisqu'elle n'étoit pas entierement sous sa domination.

Ah , Seigneur , que ce caractere me causa de chagrin ! On vouloit qu'il ignorast sa fortune passée ; & tous ces mouvemens qu'il sentoit en lui même ne l'avertissoiét que trop de quel sang il étoit né. Je prévis qu'il nous donneroit de la peine à retenir dans les bornes que la prudence de Hali lui vouloit prescrire.

Je moderois autant qu'il m'étoit possible ses ardeses inclinations pour la grandeur. Je l'amusois par toutes les occupations convenables à son âge : mais

vous sçavez que l'ordre des destinées ne se revoque point.

Il avoit douze ans , quand un jour qu'il avoit été à la Chasse , il se trouva avec cinq ou six de ses esclaves au bord de la Mer , où il s'arrêta à voir un Vaisseau qui prenoit des rafraichissemens. Des Soldats lui demanderent s'il vouloit voir quelques rarerez. Il y consentit volontiers , & monta avec eux dans leur Navire. Le Capitaine ne l'eut pas plûtôt vû qu'il fut charmé de sa beauté; & je crois en effet qu'on n'a jamais rien vû de plus beau que l'étoit Dragut en ce tems-là. Il resolut d'abord de l'enlever , jugeant qu'il ne pourroit jamais faire un plus magnifique present au nouveau Roi d'Alger. C'étoit Cheredin , surnommé Barberouffe , frere du Corsaire Horuc. Ce cruel usurpateur du bien de mon

jeune Maître étoit mort depuis quelques jours par la valeur du Gouverneur d'Oram.

Le Capitaine donna donc ses ordres pour s'éloigner, & cependant il faisoit montrer des choses curieuses au jeune Dragut, afin d'empêcher qu'il ne prît garde au dessein qu'on formoit contre sa liberté. Ce jeune Prince dédaigna tout ce qu'il vit ; & mettant la main sur un excellent Cimeterre, il demanda ce qu'on en vouloit, & dit que son pere en payeroit volontiers la valeur. Le Capitaine rit de l'action & des paroles de cet enfant, & lui dit qu'il l'alloit mener à un grand Prince qui lui en donneroit de plus beaux. Le jeune Dragut montra un visage gay, & demanda où il étoit. Alors ses esclaves qui étoient montez avec lui dans le Navire poufferent de grands

cris, voyant qu'ils étoient en pleine Mer, Dragut leur demanda la cause de leur effroi, & demeurant tranquille : Allons, leur dit-il, voir ce Prince qui me donnera de si belles armes.

Que vous dirai-je, Seigneur? On mena ce jeune Captif dans ses propres Etats, dans sa Ville, & dans le Palais de ses Peres. Il fut présenté à Cheredin avec le même habit qu'il avoit quand il fut pris. Il étoit de drap d'or, joint au corps par une ceinture de pourpre avec une agrafe de diamans assez magnifique pour faire juger que sa condition étoit des plus réservées. Cent boucles de cheveux du plus beau blond du monde lui couvroient les épaules ; ses yeux & ses sourcils étoient noirs. Ses yeux jettoient un feu si vif, qu'on ne pouvoit les voir sans amour. Il avoit un

sourire si aimable , qu'il moderoit un peu cette fierté qui est répandue dans toute sa personne. Cheredin fut frappé d'admiration à la vûë de ce bel enfant. Le Capitaine lui commanda de mettre un genouil en terre devant le Roi : mais Dragut tournant la tête vers lui en souriant agreablement : ce n'est pas ainsi que deux amis s'abordent , lui dit-il , sans s'étonner de toute la Majesté qui entouroit Cheredin ; & tendant la main au Roi , je vous suis venu voir , lui dit-il , parce qu'on m'a dit que vous aviez de la vertu & des armées, & que vous me donneriez de l'éploi. Cheredin fut tout hors de lui à son action & à ces paroles si peu attenduës ; & le prenant entre ses bras il le baïsa cent fois, ne pouvant se lasser de le caresser.

Il recompensa bien celui qui lui avoit fait un present si considerable , & commanda, comme s'il eût scû sa naissance , qu'on l'élevast avec le Prince Azan son fils , qui avoit trois ans moins que lui. Dès ce moment ils prirent l'un pour l'autre une si merveilleuse amitié , que le temps & tant de raisons contraires ne l'ont jamais pû détruire , ni ne la détruiront jamais.

Quelques années se passerent sans aucun événement considerable. Azan & mon Maître étoient élevez ensemble. Zaïre mere de ce Prince aimoit Dragut comme si ç'eust été son propre fils. On ne parloit au Palais que de la perte d'une Princesse sœur jumelle d'Azan , que des Corsaires avoient enlevée il y avoit peu de temps à un Château où elle étoit avec sa mere lors-

que ce malheur arriva , & ceux qui l'avoient vûë disoient que c'étoit un miracle de beauté.

Le Roi d'Alger faisoit tous les jours de nouvelles conquêtes; & le jeune Dragut lui dit au retour d'une de ses glorieuses expéditions , qu'il le vouloit suivre & ne le plus quitter. Cheredin lui promit de le mener avec lui. En effet quelques jours apres le jeune Azan & lui se separerent , le Roi ne voulant pas mener son fils à cause de sa jeunesse.

Dans les premieres occasions Dragut fit des merveilles de sa personne. Il combattit auprès du Roi ; il eut une main percée en parant un coup qu'on lui portoit , & se jettant au devant de lui.

Au premier siege qu'on fit il monta le premier à la breche, & dans une course qu'il fit sur Mer

il ramena trois Galeres qu'il avoit prises. Tant d'actions remarquables le rendirent plus cher à Cheredin : aussi avoit-il pour lui une passion démesurée. Il lui donna de beaux Commandemens, & des Charges considerables. Il le détacha une fois de son Armée Navalle , & l'envoya avec un seul Vaisseau pour une affaire qui lui étoit importante, & qu'il ne vouloit confier qu'à lui. Dragut s'en acquitta avec une prudence incroyable pour son âge ; & ce fut en cette occasion que je retrouvai mon cher Maître, que mon zele & mon affection me faisoient chercher en tous lieux. Il eut beaucoup de joye de me revoir, & jamais rien n'a égalé celle que je ressentis ; ni la surprise extraordinaire où je fus de le trouver au service de son ennemi. Mais je dissimulai

mes sentimens, & ne les découvris point à Dragut, non plus que le secret de sa naissance.

Il rendit compte au Roi par un Envoyé, de ce qu'il avoit fait, & le pria de trouver bon qu'il s'absentât pour quelque temps, allant chercher tout seul quelques occasions de gloire.

Il fit tant d'actions heureuses, Seigneur, qu'il acquit cette haute reputation que le distingue si fort parmi les hommes; & avec un seul Navire il obligea cent fois la Renommée à parler avantageusement de lui. Il se croyoit heureux avec ce petit Empire flottant: il lui sembloit qu'il n'y avoit que le bout des Mers qui le pût borner. Mais, Seigneur je ne m'étendrai pas davantage sur ses travaux de la guerre, & je vais vous faire passer dans le recit de sa vie galante.

Il étoit dans le deſſein de retourner à Alger, & c'étoit ſeulement pour voir ſon cher Azan, quand le vent & les étoiles diſpoſerent autrement de ſa route. Il ſe leva tout d'un coup une horrible tempeſte, qui ſe joüa durant vingt-quatre heures de nôtre Vaiſſeau, enfin quand nous eumes le calme, nous apperçûmes que nous étions bien éloignez de l'endroit où l'orage nous avoit ſurpris, & infiniment plus éloignez des Coſtes d'Alger.

Dragut paſſa la nuit avec une agitation où il ne s'étoit jamais vû ; il rouloit dans ſon lit des inquietudes qui lui étoient toutes nouvelles. Il croyoit que ce n'étoit que des deſirs de gloire qui le mettoient en cet état, & il vit bien enſuite que c'étoit des preſſentimens d'amour.

Vous m'allez peut-être ſoup-

çonner, Seigneur, de vous raconter des imaginations & des folies. Je sçais, que ces sortes de choses ont l'air de Fables, & que dans tous les Romans on n'a jamais manqué de marquer la passion d'un Heros par un augure semblable : mais il est constant qu'il ne fut que trop vrai. Ce jeune Prince n'a jamais passé une nuit pareille ; il tint tous ses gens éveillés, il envoya voir au point du jour si on ne découvroit point quelque Vaisseau : Enfin son heure fatale ne pouvoit plus reculer. On en aperçût un qui s'avançoit vers nous, & l'ayant considéré nous découvrimes qu'il étoit Turc. Il balançoit sur ce qu'il devoit faire à cause de l'amitié qui est entre Soliman & Cheredin, quand il aperçût à une fenêtre de ce Navire une femme parfaitement bien faite,

qui s'avançant faisoit un signe avec un mouchoir qu'elle tenoit à sa main. Nous connumes qu'elle demandoit du secours, & qu'elle étoit captive. Nous n'en doutames plus quand nous vimes un jeune Turc derriere elle, qui la prenant brusquemēt par le corps la tira de la fenêtré. Dragut qui vit cette action, se sentit saisi d'un mouvement extraordinaire, & commanda sur le champ qu'on accrochât ce Vaisseau. Cela fut fait dans un instant, & après une assez vive resistance, mon Prince s'en rendit le Maître. Tout commençoit à être paisible, & Dragut étoit dans le Vaisseau Ennemi, quand il vit au milieu de la foule de ces malheureux vaincus deux femmes qui d'une démarche precipitée venoient vers lui. Il se hâta aussitôt de s'avancer vers elles, & par j'en

ſçai quel emprefſement il ſembloit aller au devant de ſa deſtinée. Il avoit impatience de la connoître & de ſçavoir ce qu'elles lui vouloient. Il ſe ſentoit dans cet état où l'on eſt quand on attend quelque changement extraordinaire. Il s'approcha donc de ces femmes, qui ſe mettant chacune à ſes côtez, lui montrerent de la main avec une action ſuppliante, une perſonne qui les ſuivoit, & dont il ne vit pas le viſage, parce qu'il étoit couvert d'une fine toile de coton. Dragut fut faiſi à cette vûë d'une émotion ſurprenante. Il attendoit tout hors de lui la fin de ce miſtere, quand cette perſonne montrant la plus belle main du monde, s'en ſervit pour lever ſon voile qu'elle jetta en arriere. O Dieu ! que devint Dragut à la vûë de tant de beau-

tez ? Il demeura éperdu , & ses sentimens ne semblerent le quitter que pour revenir en lui avec plus de violence, & pour se faire sentir plus tendrement le reste de ses jours. Cette charmante Inconnuë ne faisoit que sortir de l'enfance. Sa taille étoit haute & droite. Un petit corps assez court laissé pardevant étoit bigarré de mille couleurs différentes. Sa jupe étoit de même & fort courte. La brutalité & l'avarice des Barbares entre les mains de qui elle étoit tombée, découvroit aux yeux un objet charmant & pitoyable tout ensemble : c'étoit ses jambes qu'elle avoit nuës , & ses jolis pieds n'avoient que de simples sandales de maroquin couleur de feu. Les manches de son habillement étoient longues & étroites, & au dessous du coude elle laissoit

pendre jusqu'au bord de sa jupe une toile de coton rayée & plissée, qui finissoit en pointe. Ses cheveux assez en desordre étoient relevés sur son front, & repris sur le derrière si non chalamment, qu'ils retomboient tout ondez sur ses épaules & le long de son dos. Ils étoient d'un noir qui ne pouvoit être comparé qu'à celui de ses yeux. Tous les traits de son visage étoient beaux. Son teint étoit brun, délicat & uni, mêlé d'un aimable incarnat qui la rendoit une des plus surprenantes personnes du monde. Elle aborda mon jeune Maître d'un air noble; & le regardant avec de grands yeux languissans, elle ouvrit une bouche adorable, & dit quatre ou cinq paroles en Langue Turque. Et comme elle vit que Dragut ne répondoit point & paroissoit embarrassé, elle

s'expliqua en mauvais Italien que l'on parle presque par toutes les Côtes. Je sçais, lui dit-elle, de quelles mains je viens de sortir, mais je ne sçais en quelles mains je tombe. Il semble que tous mes ravisseurs doivent être également impitoyables. Je vois pourtant sur vôtre visage quelque chose de plus humain que dans les yeux des Barbares dont vôtre valeur vient de me délivrer. Parlez, Seigneur, je vous supplie, & dites-moi si je dois esperer un traitement assez favorable, pour croire que s'il ne faut que des tresors pour le prix de ma liberté, je pourrai me flatter d'être bientôt libre. Si Dragut fut charmé des premières paroles de cette merveilleuse personne, il fut surpris des dernières, & fâché qu'elle le crût capable de pouvoir payer sa li-

berté d'autre sorte que par la perte de la sienne. Vous êtes libre, Madame ; lui répondit-il promptement , & vous ne trouverez parmi nous rien d'ennemi. Commandez seulement en quel lieu du monde vous voulez qu'on vous mene. Nous remarquames à ces paroles un air satisfait dans les yeux de la jeune Inconnüe, & mon Maître continua de la sorte. Il faudroit en effet des trésors pour vous rendre libre, & vous en avez qui pourroient tenter ma vertu. Mais je ne veux rien, Madame. Desintereffé dans toutes mes actions, je ne veux qu'avoir la gloire de vous adorer toute ma vie. Il la regardoit fixement en parlant ainsi , & je croyois remarquer qu'elle ne trembloit point en entendant ces paroles. Un air modeste étoit tout son air , & levant les yeux

au Ciel, il sembloit qu'elle l'accusast de l'avoir reduite en un état qui seul pouvoit lui permettre de souffrir la liberté de ce discours. Dragut lui presenta la main pour la faire passer dans son Vaisseau. Elle le pria de mener tous les gens qui étoient ces deux femmes dont je vous ai parlé, & trois jeunes filles fort belles, & plus de vingt esclaves. Comme nous sortions du Navire, nous fumes obligez de tourner la tête par un cri effroyable que nous entendimes. C'étoit un jeune Turc qui tendant douloureusement ses mains vers nous, disoit à Dragut : Que sert-il, cruel, que tu me laisses mon Vaisseau & toutes mes richesses, si tu me ravis le seul bien que j'aimois ? Prends ma liberté, donne-moi des fers, & permets au moins que je suive la belle Esclave. Mon Maître ne

répondit pas à des paroles si inutiles ; & ayant mis cette divine personne dans son Vaisseau , il lui ceda sa chambre , & tandis qu'elle se reposoit, il donna tous les ordres nécessaires. Il fit demander la route qu'elle vouloit que l'on prît. On ne lui répondit rien ; & ne la pouvant voir parce qu'elle étoit au lit , il se mit dans le sien , où il ne trouva nul repos. Quand il considéroit le changement qui s'étoit fait en son ame dans le seul espace d'un jour ; que du plus fier de tous les hommes , il étoit devenu le plus soumis, d'insensible amoureux , de qui ? d'une Inconnuë , sans sçavoir si son cœur n'étoit pas déjà engagé , il sentit d'abord une passion également respectueuse & forte. Il ne voulut point la traiter en esclave. Il l'aimoit sans desirs temeraires ; & quand

elle auroit été Reine du monde , il ne se seroit pas déterminé de la servir avec plus de respect. Le lendemain cette femme qui avoit paru à la fenêtre du Vaisseau Turc, lui parla ; & après un entretien où elle put voir qu'il ne cherchoit qu'à les servir, elle lui apprit que cette adorable personne s'appelloit Aphrygia ; qu'elle étoit fille d'Osman Prince des Gerbes, & qu'elle le supplioit de faire prendre la route de cette Isle dont il y avoit tres-peu de temps qu'elle étoit partie , son pere l'ayant mise sur un Vaisseau pour l'envoyer à un grand Roi , sans qu'elle ni la Princesse sçussent davantage de ses desseins ; Que tenant la route d'Afrique, leur Galere avoit été attaquée par des Vaisseaux Turcs qui les avoient prises ; qu'elles avoient été entierement pillées, & trai-

tées avec beaucoup de rigueur parle pere de ce jeune Turc. mais que le fils étant devenu amoureux de la Princesse Aphrygia, avoit adouci leur captivité autant qu'il avoit pû; qu'il y avoit deux mois qu'elles étoient ainsi dans une douleur infinie, sans espoir de secours, souhaitant mille fois de perir pendant la derniere tempeste: qu'enfin le Ciel l'avoit envoyé heureusement; & que dans le combat qu'il avoit rendu, leur persecuteur étoit mort, qui avoit resolu de mener la Princesse à leur Empereur, leur ayant dit que la fameuse Roxelanne étoit bien moins charmante qu'Aphrygia.

Le discours de Halime, (cette femme se nommoit ainsi,) cause de la joye à mon jeune Maître, pour sçavoir Aphrygia d'une naissance qui satisfaisoit l'élevation

tion de son cœur. Il vint aussitôt me le dire ; & comme la déclaration de son amour avoit été publique , il m'avoit fait connoître en particulier tous les mouvemens qui l'agitoient. Mais quand il faisoit réflexion qu'on envoyoit cette Princesse à un grand Roi , il entroit dans une jalousie qu'il ressentit presque aussitôt que son amour.

Dans ses inquietudes il se rendit auprès de la charmante Aphrigia ? & comme elle n'ignoroit pas ce qu'Halime lui avoit dit, il s'en entretint avec elle , & il connut qu'effectivement elle ne sçavoit pas à quel Roi on l'envoyoit, ni quel étoit le dessein du Prince son pere en lui faisant faire ce voyage , parce que celui qui étoit chargé du soin de sa conduite étoit mort en la défendant.

Quoique Dragut connût sa naissance , il ne fut ni plus respectueux pour elle , ni moins amoureux. Son respect avoit d'abord paru infini , & son amour fut toujours extrême. La Princesse recevoit tout ce qu'il faisoit avec une grande retenue , & si elle avoit de la douceur pour la déférence qu'il lui témoignoit, elle oppoisoit une grande severité aux marques de passion qu'il lui donnoit.

Enfin , nous arrivames à l'Isle des Gerbes , qui est délicieuse , soit pour le climat , soit pour sa fertilité. Elle a soixante mille de tour , n'étant séparée de l'Afrique que par un petit espace sur lequel il y a un pont. C'est un pays plat , hors sur le milieu qu'il y a quelques colines. Les palmiers , les oliviers , les cedres , les grenadiers , les orangers , &

toutes sortes de fruits y sont en abondance. Il y a de grandes bourgades. Le reste du pays est semé de loges, de maisons & de cabanes : mais les châteaux du Prince sont magnifiques. Celui où nous fumes étoit infiniment agréable.

Le Prince Osman receut sa fille avec mille transports de joye. C'étoit le meilleur Prince du monde. Il donna autant de larmes au recit de ses malheurs, comme si la valeur de mon Prince ne les eust pas finis. Mais je ne vous sçaurois dire les caresses qu'il lui fit pour un si grand service, & la joye qu'il eut quand il apprit que celui à qui il le devoit étoit Dragut, cet illustre favori de Cheredin. Il commanda à la belle Aphrigia de vivre avec lui d'une manière plus obligeante qu'elle n'avoit encore fait.

La Princesse obeït sans répugnance , elle avoit déjà pour mon Maître une forte inclination ; elle n'y résistoit que par sagesse , & quand elle vit l'affection que son pere lui témoignoit , & la maniere dont il vouloit qu'elle vécût avec lui , elle crut pouvoir s'abandonner avec moins de contrainte aux sentimens qu'elle avoit déjà , & qui s'étoient formez dans son cœur malgré elle. Halime qu'elle consultoit quelquefois , étoit de son avis , & mon Prince commença à connoître que tout lui étoit favorable : il l'accoutuma insensiblement à lui parler de sa passion , elle sourioit au commencement ; ensuite laissant parler ses beaux yeux , il sembloit à Dragut qu'ils lui faisoient des réponses telles qu'il les desiroit.

Il l'aborda un jour qu'elle

étoit sous de grandes arcades où elle faisoit des tapis de joncs avec plusieurs jeunes filles ; elle quitta son ouvrage dès qu'elle l'aperçût , & s'avancant vers lui d'un air riant, ils se promenerent ensemble.

Eh quoi, divine Afrigia, lui dit-il , ne verrai-je jamais qu'un accueil plein de charmes , & ne sçaurai-je pas par quelques paroles , quel progrès mon amour & mes soins ont fait dans vôtre cœur ? Je croyois m'être expliquée , Seigneur ; lui repliqua-t-elle , & depuis que je suis auprès de mon pere , je m'imaginóis que vous entendre sans courroux étoit vous répondre avec douceur. Ah , ma Princesse , lui dit-il , en se jettant à ses genoux ces mots charmans me rendent la vie ; mon amour ne vous fatigue donc plus , le voyez - vous

dans mes yeux, dans mon cœur, dans toutes mes actions? Voulez-vous qu'il paroisse, & que je vous fasse connoître à quel excès il a porté toute son ardeur? Seigneur. reprit-elle en le relevant, j'en vois assez pour en être sati-faite. Eh, ne ferez-vous rien pour lui, repliqua-t-il. Que faut-il faire, interrompit-elle. Le recompenser, continua-t-il, en me donnant des marques qu'il ne vous déplaît pas. La belle Aphrighia demeura quelques momens sans répondre, lançant sur le passionné Dragut des regards pleins de feu. Elle avoit derrière sa tête plusieurs tresses de cheveux qui tomboient jusqu'à terre. Elle en prit une, qu'elle coupa, & la presenta à Dragut qui en lui voyant faire cette action avoit fait un grand cri; tenez, lui dit-

elle, en la lui donnant, voila une marque que vôtre passion m'a-grée. Gardez - la pour en con-server le souvenir, Dragut trans-porté d'amour & de joye, se jet-ta à ses pieds, & prenant cette précieuse tresse, il la baisa mille fois, & se la passa deux ou trois fois autour du corps où il l'atta-cha.

Vous êtes surpris, Seigneur, d'une façon de faire l'amour qui n'est pas peut-être à l'usage de France : peut-être aussi en avez-vous d'autres que nous ne pratiquons pas si-tôt que vous ; mais enfin ce fut ainsi que la belle Aphrigia récompensa celui de mon Maître, qui en fut tou-ché d'une telle maniere, qu'il fit bien voir à la Princesse que rien ne pouvoit égaler les sentimens qu'il avoit pour elle.

Ils vécurent avec un grand

bonheur durant quelques jours. Il lui dit qu'il avoit envie d'aller retrouver Cheredin, & qu'il étoit persuadé qu'il mettroit tout en usage pour l'obtenir pour lui du Prince des Gerbes. Aphrighia fut de son avis, son pere n'avoit point d'autres enfans qu'elle, il l'aimoit avec une passion infinie. Il cherissoit Dragut, & elle crut que son consentement ne seroit pas difficile à obtenir.

Quoique cette séparation fût nécessaire au bonheur de leurs amours, ils ne s'y preparoient ni l'un ni l'autre qu'avec douleur, lorsqu'un jour Aphrighia se promenant au bord solitaire d'une petite riviere qui se rendoit dans la mer, & n'ayant que la seule Halime avec elle, elle s'amu-soit à regarder un jeune homme qui pêchoit; mais jettant tout d'un coup sa ligne, il s'avança

vers Aphrigia se mettant sur son passage.

Je vous aime belle Aphrigia, lui dit-il, & mon amour me contraint à le satisfaire sans être feur de vôtre consentement. Ne vous effrayez pas, je vous conjure, ce n'est point entre les mains d'un cruel ravisseur que vous tombez, je suis Bulcar fils du Roi de Thunis, & vous serez dans les Etats de mon Pere aussi Maîtreſſe que vous l'êtes ici. Lors à un ſigne qu'il fit, la Princeſſe & Halime ſe virent entourez de quatre Soldats qui ſortirent d'une Barque cachée derriere des roſeaux, & qui ſe mirent en état de l'enlever. Ils le faiſoient déjà, & ſa reſiſtance eût été foible, lors que Dragut arriva, attiré par les cris qu'elle faiſoit. Le Prince de Thunis tenoit lui-même la Princeſſe. Ses Soldats al-

lerent droit à mon Maître le Cimetierre à la main. Dragut ne fut point étonné de leur resolution, le peril où il voyoit Aphrigia suffisoit pour l'animer & l'obliger à se défaire d'un plus grand nombre d'ennemis. Il coupa le bras au premier qui l'attaqua, perça le cœur au second, & ayant receu une legere blessure du troisieme, il la lui fit payer de sa vie. L'autre fit peu de resistance, & Dragut courant vers le Prince de Thunis, il le trouva tres-empêché à faire entrer Aphrigia dans sa Barque: Car quoi qu'il fût aidé par un Matelot, Halime & la Princeffe se tenant toutes deux, les embarrassoient extrêmement. Bulcar voyant ces hommes morts, courut à Dragut avec beaucoup de courage; & remarquant qu'il étoit tout sanglant il le crut

dangereusement blessé, & jugea par là qu'il se déferoit avec succès de celui qui faisoit obstacle à ses desseins : mais la vigueur de Dragut l'épouvanta, ils se battirent quelque tems. Enfin Bulcar se sentant blessé, & voyant accourir du monde, sauta legerement dans sa Barque, & s'éloigna avec beaucoup de vitesse jusqu'à la Mer où il regagna son Navire. Il ne fut pas possible de le suivre, parce qu'il avoit fait éloigner toutes les Barques des environs sur divers prétextes, pour rendre son entreprise plus sûre.

La nouvelle de cette aventure & de la victoire de Dragut courut bientôt dans toute l'Isle, elle rendit les peuples amoureux de sa vertu. Mais rien n'étoit comparable aux caresses que lui faisoit le bon Prince Osman. Il le

nomma cent fois son Libérateur, son Dieu tutelaire, son Fils, & le dernier de ces Titres étoit celui qui plaisoit le plus à Dragut.

Sa belle Princesse fut si sensible à ce dernier service, & elle voyant que son Pere autorisoit si fort ses sentimens, qu'elle resolut de ne les plus contraindre, & de les faire voir à mon Maître tels qu'ils étoient. Dragut, lui dit-elle, je vous dois toujours tout, & si j'en crois les desirs de mon ame, je suis ravie de vous tant devoir. Jusqu'ici je n'ai fait qu'écouter vôtre amour. Je voulus le satisfaire par la tresse de cheveux que je vous donnai, maintenant je veux que vous voyiez mon cœur, & que vous ne doutiez plus de la tendresse qu'il a pour vous. Elle est extraordinaire, Seigneur; & je vous assure qu'elle sera fidelle. Heureux service, s'é-

cria Dragut , dont la recompense est si belle , & qui m'attire un si favorable aveu de la bouche de ma Princesse ! Je ne puis ni ne veux me dédire de ce que j'ai dit , reprit-elle. Vivez sans scrupule là-dessus. Songeons à profiter de l'amitié que mon Pere a pour vous , & vivons à l'avenir dans une parfaite intelligence. Vous croyez bien, Seigneur, que mon Prince ne l'en dédit pas. Il fut si vif & si tendre pour ces marques d'affection de la belle Aphrigia , qu'il fut tout le jour à s'exprimer de mille manieres plus ardentes les unes que les autres , pour lui bien témoigner la grandeur de sa félicité.

D'autre part le Prince des Gerbes continuoit à le combler de faveurs. Il l'aimoit si cherement, que sa fille & Dragut laissoient à leur amour tout l'espoir qu'il

devoit si justement prendre, lors qu'il fut tout à coup renversé par la chose du monde à laquelle il s'attendoit le moins. Car, Seigneur, les bontez d'Osman ne diminuerent point : au contraire elles augmentèrent par une confiance qui l'accabla de desespoir, puisqu'il lui avoüa que la belle Aphrigia n'étoit point sa fille, & qu'elle étoit celle que Cheredin avoit perduë il y avoit sept ou huit ans. Il lui conta qu'un des Pirates qui l'avoit prise au bord de la Mer, la lui avoit venduë avec sa gouvernante; que l'ayant vûë si belle, & n'ayant point d'enfant, il l'avoit fait passer pour sa fille, & lui avoit donné le nom d'Aphrigia, qui veut dire, une chose qu'on met à l'abri; que sa gouvernante lui avoit découvert qu'elle étoit fille du Roi d'Alger: mais qu'il avoit pensé jusqu'alors

qu'il lui feroit un sort auffi bon en la laiffant heritiere de son Etat, que celui qu'elle pourroit avoir avec son pere, où tout au plus elle ne feroit que la recompense de quelque Bacha: Qu'il l'avoit donc fait élever comme un enfant que le Ciel lui avoit envoyé, mais que depuis quelque temps le remord l'avoit pris; qu'il avoit jugé devoir faire une fi precieuse restitution: que pour cet effet il la renvoyoit à Cheredin avec fa gouvernante; que lors qu'elle fut prise il avoit chargé un ami fidele qu'il avoit, du fecret de fa reconnoiffance, priant instammét le Roi d'Alger de la lui vouloir renvoyer avec tel époux qu'il lui plairoit, & qu'il agreast qu'elle regnast dans fa petite Ifle, dont il lui faisoit present après sa mort. Il ajoûta à ce furprenant recit, qu'il étoit

encore dans le même dessein, & qu'il le choisiroit pour lui remettre ce dépôt entre les mains, afin qu'il le rendist de sa part au Roi d'Alger, lui protestant qu'il souhaitoit qu'il fust cet heureux époux, & qu'il en alloit écrire à Cheredin; après quoi il l'embrassa en pleurant de tendresse, & le priant de se préparer à partir bientôt, mais qu'il vouloit instruire avant cela la Princesse de son sort; & du même pas il alla chez elle. Ma fille, lui dit-il, il faut encore nous separer Je vous confie à Dragut. Il vous conduira mieux que personne; & vous allez retrouver ce Roi auquel je vous envoyois. Aphrighia rougit, & se jettant au col de ce bon Pere: Pourquoi me chassez-vous, Seigneur, lui dit-elle? Gardez vôtre Aphrighia auprès de vous. Elle pleuroit, il ne lui

fut pas possible de continuer de parler. Ah ! ma chere fille , lui dit-il , une necessité d'honneur absoluë me force. Vous n'êtes point ma fille , continua - t'il en versant quelques larmes. Non Madame ! Mais permettez - moi toujours de vous nommer d'un nom qui m'est si cher. Vous êtes la fille de Cheredin Roi d'Alger. Ah ! Seigneur , s'écria-t'elle , je ne la veux point être. Vous êtes mon Pere , je n'en ai point d'autre que vous. Toute ma tendresse vous est acquise , je ne la sçau-rois diviser. Osman laissa passer ce premier mouvement qu'il meritoit si bien , & peu à peu aidé de Dragut il l'amena où il vou-loit , & elle fut capable d'écou-ter la raison.

Mais. Seigneur, je ne sçau-rois vous dire tout ce que pensa mon Maître. Il étoit fâché qu'Aphri-

gia ne fust plus fille d'Osman. Il étoit bien aise qu'elle le fust de Cheredin. Il ne doutoit pas que si Osman eust été son Pere, il nela lui eust donnée pour femme. Il se flatoit aussi que Cheredin l'accorderoit à son amour, aux services qu'il avoit rendus à cette belle Princeffe, à l'amitié de son cher Azan, & sur tout à la tendre affection que le Roi avoit toujourns eüe pour lui.

Dans ces flateuses pensées il me vint trouver tout rempli de leurs charmes. Isouf, me disoit-il, après m'avoir conté tout ce que je viens de vous dire, conçois-tu mon bonheur ? Cheredin ne me refusera pas sa fille, & je serai l'homme du monde le plus heureux. Mais, Seigneur; que je fus épouvanté de tout ce qu'il me disoit ! J'admirois Aphrigia : mais quand je pensois qu'elle étoit fille

de Cheredin, je fremissois à la vûë d'un tel mariage. Je crus que je n'avois plus de temps à perdre, & que c'étoit l'heure où je devois apprendre à Dragut le secret de sa naissance infortunée. Ah, Seigneur, lui dis-je, que m'apprenez-vous? Je ne puis plus me taire sans crime: Vôte sort est encore plus étrange que celui d'Aphrigia. Vous n'êtes point le fils de Hali, & vous avez eu pour Pere le malheureux Selin Roi d'Alger. Vous unirez-vous, continuai-je, avec le sang detestable de ceux qui ont répandu tout le vôtre. Le Prince me regarda avec surprise depuis la tête jusqu'aux pieds. Il sembloit que pour la premiere fois il doutoit de ce que je lui disois, Je m'en apperçûs, & courant à une cassette, je l'ouvris, & lui fis voir dans ce petit espace une quantité prodigieuse

gieuse de pierreries qui avoient été au Roi son Pere; & tirant une lettre de mon sein, je la lui presentai. Elle étoit de la Reine sa mere, qui la lui avoit écrite quelque temps avant sa mort, & qui m'avoit chargé de la lui remettre quand je le jugerois à propos. Elle l'instruisoit par elle de sa naissance, & de ses malheurs.

Le Prince demeura comme terrassé à de si étonnantes nouvelles. Il tint quelque tems la tête basse; & la levant ensuite, il l'attacha sur mon visage d'un air mécontent. Cruel Isouf, me dit-il, quel temps choisissez-vous pour m'apprendre des choses si surprenantes? N'estimez-vous plus Aphrigia depuis qu'elle est fille de Cheredin, & vous paroît-elle moins merveilleuse? Aphrigia est sans doute toujours aimable, Seigneur, repris-je, mais elle

fort d'un sang ennemi, d'un sang qui vous doit faire horreur, & qui ne peut jamais s'unir avec le vôtre. Mais Isouf, repliqua-t'il, c'est l'inhumain Horuc qui fit mourir Selin; estes-vous assez injuste pour ne le pas separer de Cheredin dont j'ai reçu mille bienfaits, & dont l'amitié & les faveurs semblent reparer par instinct les outrages que m'a fait son frere? Ah Cheredin! Azan! Aphrigia, s'écria-t'il, vous balancez dans mon cœur toutes les injures qu'on m'a faites. Vous verrez donc regner cet usurpateur, interrompis-je, & il sera tranquille sur votre trône? Il n'y a plus de trône pour moi à Alger, reprit-il froidement, je ne le reprendrai pas par des crimes. Cheredin est mon bienfaiteur, il est Pere d'Azan & d'Aphrigia: tous ces noms me sont sacrez. Et

puis parlons avec raison. Que ferai-je seul, dépouillé, & sans secours que celui de ma vertu & de mon épée ? Ne nous repaissons point de chimeres, Isouf. Si j'ai à attendre quelque fortune, c'est des bontez de Cheredin. S'il me donne sa fille, comme je l'espere, cette Isle me fournira des sujets assez belliqueux pour me faire dans l'Afrique un destin plus grand que celui de mes Peres. Ainsi n'en parlons plus, Isouf. Cachez toujours le secret de ma naissance, je ne le découvrirai qu'à la seule Aphrigia. Elle sera pour moi avant qu'elle puisse connoître les interests de son Pere ; & elle verra bien que les interests de son Pere ne trouveront rien de contraire dans mon cœur.

Je connus bien, Seigneur, que je n'avois point de replique à faire ; & effectivement je trouvois

de la raison dans ce qu'il me disoit. Il courut chez la Princesse des Gerbes à qu'il communiqua tout ce que je venois de lui dire. Vous jugez bien que sa surprise fut extrême, & qu'ils admirerent cent fois ce prodigieux événement de leurs aventures ; cette conformité du déguisement de leur naissance, & cette parfaite simpathie qui leur faisoit surmonter à l'un & à l'autre tous les obstacles qui devoient si vraisemblablement les separer.

Le Prince des Gerbes se prépara pendant quelques jours à voir éloigner sa chere fille. Il l'embrassa mille fois, baigna son visage de pleurs, & s'en sépara enfin avec des regrets si tendres, que j'en fus moi-même touché. Il donna à la Princesse la lettre qu'il écrivoit à Cheredin. Nous nous embarquames, le chemin

étant trop difficile par terre , & nous fîmes nôtre voyage heureusement jusqu'aux côtes d'Alger. Nous les avions découvertes avec joye , & nous esperions d'arriver bien-tôt , quand le vent devint furieux. Il se forma un orage terrible. Nous apperçumes néanmoins cinq vaisseaux près de nous , & nous reconnûmes qu'ils étoient au Roi d'Alger. Nous distinguames le sien , & jugeames qu'il y étoit en personne. Nous en fumes bientôt plus persuadés , le voyant distinctement sur le tillac. Il nous avoit reconnu aussi , & s'avançoit vers nous. Le Prince fut chercher la belle Afrigia , & la tenant par la main il lui montra son Pere ; & quand il fut assez près , croyant se faire entendre : Voici vôtre fille , Seigneur , lui crioit-il ; cette divine Princesse qui vous fut
fut

fut ravie il y a quelques années. Mais ces paroles se perdoient en l'air. La tempête s'augmentoît. Le jeune Azan qui étoit auprès de son pere, n'eut pas plutôt connu Dragut, dont tout le monde repetoit le nom, qu'il se précipita pour ainsi dire, dans une barque pour le joindre plutôt. Mon Maître remarquant son action, & se tournant vers la Princesse : C'est vôtre frere, lui dit-il, qui s'avance vers nous. Je vais le recevoir, belle Aphrigia, & je reviens vous reprendre. Il descendit aussi-tôt, se mit dans une Barque, & s'élança un moment après dans celle du Prince Azan. Ces deux amis se tendirent les bras, & dans le temps qu'ils s'embrassoient avec une véritable tendresse, un coup de vent épouvantable vint separer tous ces Vaisseaux, & emporta si loin

& avec tant d'impetuosité la petite Barque , que si les Princes ne se fussent pas promptement couchez dans le fond, ils seroient tombez dans la Mer.

La tempeste dura le reste du jour , & toute la nuit. Quoi que l'air commençast à s'obscurcir quand le Prince quitta Aphrighia , elle ne laissa pas de voir l'effet de l'orage : car que ne voyent pas les yeux d'une Amante ? Elle vit donc une vague porter jusqu'au Ciel ce petit Vaisseau qui contenoit ce qu'elle avoit au monde de plus cher ; & sans être émuë de son propre peril , elle fit un grand cri en tendant les bras vers la Barque qu'elle voyoit éloigner avec tant de legereté. Nous nous éloignames aussi , Seigneur. Les Vaisseaux de Cheredin prirent aussi des routes differentes. Nous avons scû

qu'il en perdit deux , & qu'il se sauva avec les autres. Pour nous, nous ne sçavions que devenir. L'art du Pilote étoit inutile , & nous n'avions d'espoir qu'au Ciel.

La Princesse qui avoit déjà essuyé un pareil peril dans sa vie, vit celui-ci avec moins de fermeté. Elle pleura toujours , & fit mille vœux en secret, où Dragut avoit la meilleure part. A la pointe du jour , & sur la fin de l'orage , nôtre Vaisseau tout fracassé & brisé , alla s'ouvrir assez près d'un Port dont nous tirames toute sorte d'assistance. Nous ne perdimes que peu de gens ; nous sauvames ce que la Princesse avoit de plus précieux, comme les habits , & quelques joyaux qui servoient à sa reconnoissance, quoi que ces choses ne fussent guere necessaires , n'étant pas

possible de l'avoir vûë à l'âge où elle fut enlevée, sans la reconnoître aisément.

Tandis que les soins charitables de ceux qui nous secouroient s'exerçoient encore, la Princesse étoit à demi couchée sur un ballot, au bord de la Mer, & la tête apuyée sur Halime, lors qu'elle vit passer bien des gens à cheval, & dans un chariot un homme de bonne mine qui s'arresta, s'informant si ce naufrage avoit été bien funeste. Mais appercevant Aphrigia, il descendit brusquement à terre. Vous me la rendez, Dieu puissant, s'écria-t-il ! C'est l'adorable Aphrigia : Aphrigiataourna languissamment la tête, bien étonnée de s'entendre nommer dans une terre qu'elle ne connoissoit pas : mais ayant rappelé des idées encore fraîches, elle reconnut cet hom-

me qui étoit près d'elle , pour Bulcar Prince de Thunis; & c'étoit à Thunis qu'elle étoit malheureusement abordée.

Souffrez, Seigneur, que je passe ici sur la joye de ce Prince de voir la Princesse des Gerbes , & sur la douleur de cette infortunée de retrouver Bulcar & de se voir en son pouvoir. Elle en ressentit bientôt toute la rigueur ; car l'ayant fait mettre dans son chariot avec sa Gouvernante & Halime , il s'y mit aussi & la conduisit à une espece de forteresse , au bas de laquelle étoit une maison de campagne délicieuse, à nôtre captivité près. Il ne retint auprès de la Princesse que ses femmes, & il envoya les hommes en divers endroits , afin qu'on n'eût aucune nouvelle de son sort. Je demeurai près d'elle par adresse, & par mes prieres auprès

de Bulcar , feignant d'être le mari de Halime. Car dès que je vis mon Prince ainsi éloigné d'Aphrighia , elle me devint aussi chere qu'il m'étoit cher, & je lui voüai une entiere fidelité , sçachant bien que je ne pouvois mieux prouver à mon Maître celle que j'avois pour lui. Nous demeurames un an entier dans cette agreable prison sans sçavoir rien de ce qui se passoit ailleurs, quelque effort que nous fissions pour en apprendre quelque chose ; & Bulcar y donnoit de continuels témoignages de son amour , que la Princesse rejettoit avec un dédain & une constance extraordinaire. Quand il la menaçoit de quelque violence, elle y répondoit par une menace encore plus effrayante pour lui ; l'assurant touûjours froidement , que s'il en venoit à la force, elle

se tuëroit de ses propres mains. Ces paroles l'arrêtoient, & nous vivions ainsi de jour à autre. J'ai trop long-tems abandonné nôtre petite Barque, Seigneur, je vais la suivre, & vous dire qu'elle s'arrêta à un banc de sable qui touchoit presque à la terre. Ainsi il fut aisé au Prince de s'y sauver. J'avois oublié de vous dire que la Princesse Aphrigia avoit donné un esclave à Dragut qui avoit beaucoup d'esprit, & qui sçavoit presque toutes les Langues. Cet homme étoit descendu dans la Barque avec son Maître, tellement qu'il fut son compagnon dans son peril, & lors qu'il se sauva. Dès qu'ils furent à terre ils apprirent qu'ils étoient dans une des Isles de l'Archipel.

Les Princes n'eurent le tems de se reconnoître & de parler, que quand ils eurent pris un peu

de repos , & Azan fut merveilleusement étonné d'apprendre que la Princesse sa sœur étoit retrouvée par le moyen de Dragut, mais tres-fâché de sa perte par la cruauté des vents. Ils résolurent de se remettre en Mer pour la chercher , & pour en donner la nouvelle au Roi d'Alger. Mais une fièvre soudaine qui prit à Azan interrompit leurs projets.

Il pressoit continuellement Dragut de le quitter , d'aller trouver son Pere, & de chercher sa sœur. Dragut au desespoir de la maladie de son ami , lui résista , ne le voulut pas abandonner , & jugea à propos d'envoyer le fidele Mahmet à Cheredin , pour l'avertir qu'il lui menoit la Princesse sa fille dans le temps que l'orage étoit survenu ; pour s'informer s'il en avoit des nouvelles , & pour lui dire le lieu

où ils étoient , & lui demander des Galeres pour aller faire la recherche de sa fille.

Mahmet partit , & cinq ou six jours après le Prince Azan reprit sa santé. Il resolut avec Dragut d'attendre le retour de son esclave , & s'occupoit tous les jours à aller à la Chasse. Une fois qu'ils y étoient, Azan se mit sous un arbre dans un agreable valon ; & s'y endormit. Dragut continua sa Chasse ; & quand il revint au même endroit où il l'avoit laissé , il ne le trouva plus. Il l'appella ; & comme il ne lui répondit point , il jugea qu'il s'étoit retiré dans la maison qu'ils habitoient. Mais il se trompoit. Azan ne parut plus de tout le soir , & il en fut dans une inquietude étrange , craignant qu'il ne lui fust survenu quelque accident fâcheux. Il le chercha lui-

même dans toute l'Isle, & revint attendre dans sa maison de ses nouvelles & de celles de Cheredin.

Au bout de trois semaines il vit arriver quatre Galeres que le Roi d'Alger leur envoyoit. Ceux qui les commandoient le trouverent dans l'abbatement de la perte de son ami. Il leur dit nettement qu'il ne partiroit pas qu'il n'en sçust quelque nouvelle, & il vivoit dans une langueur mortelle, car Cheredin lui mandoit qu'il n'avoit rien appris d'Aphrigia, & lui paroïssoit avoir une grande joye de ce qu'il l'avoit retrouvée, esperant que le Ciel la lui conserveroit, quelque part qu'elle fust. Enfin Dragut mourroit de chagrin, quand se promenant tristement auprès de la Mer, il vit de loin un homme à cheval qui venoit vers lui à toute

bride. Quelle surprise ! quelle joye quand il reconnut son cher Azan , qui se jettant promptement à terre , se mit à rire dès qu'il le vit , & l'embrassa ensuite tendrement. Il conta à Dragut son aventure qui n'a rien de commun , Seigneur , avec celles de mon Maître, Toute sa petite flotte fut ravie de revoir son jeune Prince. Il caressa les Capitaines ; & après avoir parlé bas à Dragut , il se separa de lui , ne prenant qu'une Galere , & lui donnant les trois autres , lui recommanda sa sœur & son pere.

Ces deux amis se separerent ainsi. Dragut chercha vainement sa belle Princesse. Pendant ce temps il fit mille combats qui ont rendu son nom celebre. Il rejoignit deux ou trois fois sur Mer le Roi d'Alger , deplorant ensemble la perte de sa fille. Il

fit de si belles choses, que l'Empereur des Turcs le redouta. Dragut s'étoit rendu si formidable que tout trembloit sous son nom. Il envoya un Ambassadeur à Soliman lui offrir son bras & son cœur. L'Empereur lui fit un honneur où jusques-là aucun particulier n'avoit osé prétendre. Dragut l'alla voir ensuite, & ce Prince prit pour lui la plus sensible amitié. Il retrouva son cher Azan dans Constantinople, & le ramena avec lui.

Mais, Seigneur, durant que cette année si pleine de gloire s'écouloit avec tant de renommée pour Dragut, la Princesse Aphrighia languissoit dans sa solitude, sans sçavoir ce qui se passoit dans le reste du monde. Vous voyez biẽ que le Prince de Thunis n'avoit garde de l'entretenir des merveilles de Dragut qu'il

ſçavoit bien être ſon rival. Je me promenois un ſoir au clair de la Lune dans le jardin, quand j'entendis deux hommes qui parloient, & que l'un diſoit à l'autre qu'il n'avoit jamais vû une ſi belle perſonne, & continuoit ſon diſcours ſur la facilité que des hommes courageux auroient à ſurprendre cette maiſon. Lors ſans en vouloir entendre davantage je ſortis de derriere une paliſſade, & me montrant à eux, je vis un homme d'une mine haute & majeſtueuſe qui porta d'abord la main ſur ſon Cimeterre. Ah ne craignez rien, lui diſ-je, hardi Inconnu, écoutez-moi : & lors je lui contai nôtre longue captivité, lui diſant qu'Aphrigia, que je nommai d'un autre nom, étoit ma fille. Quoi, me dit-il, cette belle perſonne que Bulcar aime, & que je viens de voir près d'une

fontaine avec deux autres femmes, est vôtre fille ? Je l'en assure encore, & il m'avertit de me tenir la nuit prochaine dans ce jardin avec ma famille ; qu'il me delivreroit, & me rendroit ma liberté.

Quoi que je ne crusse pas connoître celui qui me faisoit de telles propositions, il ne m'importoit, tout m'étoit meilleur que Bulcar. J'allai transporté de joye le dire à la Princesse, qui en eut aussi une semblable : & le jour suivant nous parut d'une grande longueur. Les femmes d'Aphrigia se rendirent avec elle dans le jardin, & sur le milieu de la nuit, le brave Inconnu força la maison. Ses Soldats la pillerent, & il nous emmena dans sa Galere. Il se chargea lui-même d'Aphrigia, & malgré le tumulte & le desordre, il lui fit voir qu'il étoit tou-

ché de ses charmes. La Princesse fut épouvantée de l'effet qu'ils produisoient encore, & fut occupée de ces pensées le reste de la nuit, qu'elle passa seule avec ses femmes.

Quand le jour fut venu, elle commença à prendre du repos : mais il fut absolument troublé par de grands cris ; & nous nous vîmes environnez d'une grande flotte qui pouffoit jusqu'au Ciel le nom de Cheredin. C'étoit lui en effet, Seigneur, qui avoit délivré sa fille sans le croire. Vous sçavez qu'il a toujours été un peu Pirate. Il s'étoit séparé de sa flotte pour aller autour du Serrail du Prince de Thunis, où il sçavoit que Muley Afem son pere avoit ses tresors. Il s'étoit introduit lui-même dās le jardin pour reconnoître la place. Il avoit vû au clair de la Lune Aphrigia, qui

lui avoit paru charmanté. Il avoit resolu de lui enlever cette beauté & ses richesses, & il avoit executé tous ses desseins de la maniere que je vous ai dit.

Aphrighia étant ainsi éveillée en sursaut, j'entrai tout hors de moi dans sa chambre. C'est vôtre Pere, m'écriai-je qui vous a delivrée, c'est vôtre Pere. Venez Madame, venez vous montrer à lui, & lui donnant la main, elle courut sur le Tillac où le Roi d'Alger étoit. Elle se jetta précipitamment à ses genoux, & les lui ferrant tendrement en haussant la tête, & lui faisant voir un visage divin tout baigné de pleurs que l'affection & la joye faisoit répandre. Quoi vous êtes l'illustre Cheredin, lui disoit-elle ? Ah ! Seigneur, dissipez ma timidité. Je n'ose vous presenter vôtre fille. Elle ne pût achever, ses

fanglots lui couperent la parole. N'en doutez pas, Seigneur, m'écriai-je. C'est la fille de l'invincible Roi d'Alger, que le vaillant Dragut vous menoit, & qu'il reçût des mains du Prince des Gerbes pour la remettre entre les vôtres. Il sembloit que la reconnoissance de la Princesse ne pouvoit avoir un plus ample theatre. Aussi Chreredin étoit en spectacle à toute une superbe flotte, qui paroissoit attentive à un si rare événement. La jeune Aphrigia toujours prosternée aux pieds de son pere, lui presenta la lettre du Prince des Gerbes; il la prit avec beaucoup d'agitation, & il lût tout haut ces paroles.

AU ROI D'ALGER.

IE vous rends vostre fille, Seigneur, après l'avoir gardée huit années. J'ai tâché par l'éducation que je lui ai donnée de la rendre digne d'être un jour avouée par son invincible pere. Vostre vaillant Dragut l'a delivrée deux fois de la captivité, il a bien mérité cette Princesse, Seigneur, & si elle étoit à moi, elle seroit déjà la recompense de sa vertu. J'ose vous supplier qu'elle soit le prix des services de cet homme illustre. Je lui donne pour sa dot mon Etat, & je prie le Roi d'Alger de trouver bon qu'Aphrigia soit toujours la fille d'Osman.

Ceux qui entendirent la lecture de cette Lettre, poussèrent mille cris d'admiration & d'applaudissement; & les noms de

Cheredin , d'Aphrigia , & de Dragut passerent de bouche en bouche. Le Roi faisant ceder les mouvemens d'un frivole amour à des mouvemens plus forts & plus legitimes , la nature triompha absolument de ce superbe cœur. Il releva la belle Aphrigia , & la prenant entre ses bras, il l'y retint long-tems , & pour la premiere fois de sa vie ses yeux furent moüillez de larmes. Tous les assistans étoient attentifs , & paroissoient s'interessér tendrement à une aventure si surprenante.

La gouvernante de la Princesse parut , qui fut reconnuë de Cheredin & de tous ceux qui l'avoient veuë. Elle montra les mêmes habits, & quelques ornemens qu'Aphrigia avoit le jour qu'õ l'avoit enlevée. Cheredin lui fit un accueil plein des transports de sa

joye. Il s'étonnoit même de n'avoir pas reconnu au premier abord son admirable fille. Il fut agréablement occupé à lui faire cent caresses; & comme il avoit des desseins aux environs de l'Isle des Gerbes, il avoit resolu de voir Osman en passant. Il avoit même choisi cette Isle pour le rendez-vous qu'il avoit donné à Dragut, qui l'y devoit venir joindre. Le recouvrement de sa fille ne pouvoit d'oc jamais venir plus à propos. Il fut bien aise en la menant à l'époux qu'il lui destinoit, de la faire voir à celui qui lui avoit tenu lieu durant si long-tems de veritable pere. Mais la Princesse voyant sa resolution, se jetta à ses pieds, & le conjura de lui donner quelques momens pour aller voir la Reine sa mere, & lui rendre des respects dont elle seroit au desespoir de se dis-

penfer. Le Roi d'Alger entra dans les fentimens d'Aphrighia, & consentit à l'attendre. Il ne lui donna que deux jours pour faire son petit voyage, Alger n'étant que peu éloignée du lieu où il étoit.

La Princesse entra dans un Navire avec des personnes de confideration pour la conduire. Elle partit pleine des esperances de son bonheur : mais à peine étoit - elle hors de la portée des regards de son pere, que le vent s'agita, & l'écarta un peu de sa route.

Il sembloit que le Ciel & la Terre laissoient absolument à la Mer la disposition de sa destinée, & qu'elle dût être toute sa vie soumise aux caprices de cet élément. En effet le bâtiment sur lequel elle étoit, laissa Alger à gauche; & se trouvant en pleine

Meril fut attaqué par sept Galeres, auxquelles il ne fit point de résistance. On tira quelques volées de Canon; & le Roi qui l'entendit crut qu'on saluoit la Princesse sa fille à Alger. Ainsi ce malheureux pere étoit bien éloigné de croire qu'on l'enlevoit ainsi presque entre ses bras. C'étoit Doria qui fit cette belle prise. La Princesse dit à ses gens qu'on cachast sa naissance. Il commanda qu'on prît la route de France.

Mahmet l'esclave de Dragut, qui s'étoit trouvé auprès de Cheredin quand il retrouva sa fille, avoit suivi cette Princesse dans son petit voyage, étant ravi de la revoir, après en avoir été si long-temps séparé; & comme on ne prenoit pas garde à lui, il se jetta dans la Mer, & nageant vigoureusement jusqu'à une lan-

gue de terre , il gagna ensuite Alger ; & se remettant promptement en Mer il aborda la flotte du Roi , & lui apprit le dernier malheur de sa fille, lui disant que c'étoit Doria qui l'emmenoit du côté de France.

Cheredin à cette nouvelle abandonna la poursuite de toutes ses entreprises , pour courir après Doria , esperant de le joindre : mais de si justes desirs furent vains. Il ne le trouva point. Il rencontra Dragut qui venoit le trouver , à qui il conta sa triste aventure. Jamais douleur ne fut égale à celle de ce malheureux Amant. Il dit des choses capables de toucher les cœurs les plus durs. Il voulut aller après Doria, & abandonner tous les projets du Roi d'Alger. Mais Cheredin lui commanda de les poursuivre, & lui dit qu'il chercheroit lui-

même le ravisseur de sa fille. Ils se separerent donc , Seigneur , malgré le desespoir de Dragut. Il prit la route de l'isle des Gerbes, & il y aborda. Je passe sous silence les caresses qui se firent entre lui & Osman : mais je vous dirai qu'il prit Tripoli ; que Soliman lui envoya une flotte ; qu'il vainquit le Roi de Carvan & le Prince de Tajora , qu'il fit enfin cent & cent actions dignes d'une memoire éternelle ; après quoi il vit le Roi d'Alger qui venoit le joindre pour se réjouir de ses victoires, mais triste pour n'avoir point retrouvé la Princesse sa fille.

Dragut se separa de lui pour la chercher à son tour. Il trouva Doria , le combatit , & le vainquit : mais il ne trouva point l'aimable cause de tant de gloire. Il apprit de Doria qu'il avoit
laidé

laissé les femmes qu'il prit près d'Alger sur les Côtes d'Italie. Dragut ne retint qu'une seule Galere, & visita toute l'Italie. Il se ressouvint ensuite que Mahmet avoit entendu qu'on prenoit la route de France, il tourna de ce côté. Il trouva à Marseille le Seigneur de Lautrec. Il se lia d'une forte amitié avec ce grand homme. Le Roi de France & celui d'Alger étant en intelligence, il se fit connoître à lui. Mon Maître lui conta son histoire, & Lautrec donna des ordres par tous les Ports pour sçavoir des nouvelles d'Aphrighia. Ils furent quelque tems ensemble en Guyenne. Une certaine conformité en leurs humeurs les lia uniquement, & Dragut ayant veü que son ami avoit receu des ordres du Roi de France pour se rendre auprès de lui, a bien voulu l'accompa-

gner , & voir cet illustre Monarque. Il lui a fait une reception plus obligeante encore qu'il ne la pouvoit esperer. Le Roi le comble de faveurs , la Reine de Navarre lui témoigne une grande estime : il seroit heureux ici s'il pouvoit l'être en n'y voyant pas la divine Aphrigia. Le Roi l'a fait chercher , & lui témoigne en toute rencontre prendre un interest particulier pour tout ce qui le regarde.

Isouf ayant cessé de parler, l'Inconnule remercia d'une maniere si obligeante , qu'il pût bien voir le plaisir qu'il avoit pris au recit qu'il venoit de lui faire. Il lui parla des plus beaux evenemens de la vie de Dragut , & le pria fort de l'assurer qu'il reconnoissoit , comme il le devoit , cette marque de confiance , ayant bien voulu lui découvrir le secret de

sa naissance, qu'il avoit jugé à plusieurs marques devoir être aussi illustre. Et après s'être entretenu encore quelque temps avec Ifouf, il le congédia, & le laissa aller rendre compte à son Maître des honnestetez de l'Inconnu.

Dragut étoit cependant arrivé assez tard au Chateau, & justement dans le tems que Madame mere du Roi étoit revenuë de la promenade. Il n'y avoit nul divertissement ce soir là. Tout se ressentoit de l'incommodité de la Reine. Un air triste étoit répandu sur les visages, tous les Seigneurs étoient par peloton dans la cour du Chateau. Dragut ayant abordé Lautrec, ils furent ensemble à la porte de l'appartement de la Reine aprendre de ses nouvelles. On leur dit qu'elle avoit encore un peu de fièvre.

Vous êtes trop émû de son mal, lui dit Dragut, je m'intéresse pour Dorval. Defaites-vous de cette sensibilité. Je ne perdrai jamais les sentimens que j'ai pour la Reine, reprit Lautrec. Mais comme ils ne sont qu'une pure fantaisie où mon étoile me pousse, je ne laisserai pas peut-être de penser sérieusement à ce que Madame de Caumont m'a proposé encore aujourd'hui, & je sens trop qu'il est temps de satisfaire ma famille qui me persecute depuis si long-temps au sujet d'un mariage. Je n'avois pû m'y résoudre jusqu'ici. J'avois pensé que pour rendre ce lien agreable il étoit nécessaire de s'aimer. Mais je vois bien que je serai comme les autres qui ne font ces assortimens que par politique, & où l'on ne trouve tout au plus que de la société. Et au plus

comme vous faites, repliqua Dragut, Dorval vous est encore meilleure qu'une autre. Je le trouve comme vous, poursuivit Lautrec ; & s'il faut me refoudre, je me refoudrai pour elle , continua-t'il avec un soupir. En achevant ces mots ils entrèrent chez la Duchesse d'Angoulesme.

Lautrec aborda Dorval qui étoit à un bout de la chambre avec la belle saint Severin & Fronfac qui en étoit fort amoureux. Dragut s'approcha de Helli qui voyoit joïer Madamela Regente , & il l'entretint quelque tems. Le Roi vint ensuite , qui s'approchant de cette aimable fille, lui dit à demi bas, que rien ne pouvoit la satisfaire & être digne de sa beauté que les Rois ou les vainqueurs des Rois. Il regarda obligeamment Dragut en disant cela ; & Dragut s'humiliait

avec respect , témoigna par son action qu'il recevoit comme il le devoit les loüanges du Roi. Le vainqueur du Prince de Thunis, lui dit-il, du Roi de Tripoli , & de celui de Carvan , peut bien donner quelque moment à une si belle personne ; & une telle preference , continua - t'il en riant , est bien capable aussi de contenter sa vanité. Je vous assure, Sire, lui répondit-elle , que je pensois tout à l'heure à ce que me dit Vôtre Majesté. Dragut a eu quelque distinction pour moi ; & depuis qu'il est dans vôtre Cour , sa complaisance m'a assez flattée pour m'en laisser prendre de l'orgueil. Je lui ai vû suspendre sa mélancolie auprès de moi , & vouloir bien satisfaire ma curiosité sur le sujet de ses voyages , & de tant de differens pais qu'il a vûs. J'avouë qu'il a

un ami que j'aime , & que le Prince Azan , par tout ce qu'il m'en a dit , est tout à fait de ma connoissance. Il est vrai , reprit le Roi , que son caractere est agreable, & que ce que nous sçavons de ses aventures ne l'est pas moins. Mais prenez garde de l'aimer trop , poursuivit le Roi , & de donner de la jalousie à ceux qui prennent trop d'interest à vôtre personne. Dragut qui sçavoit avec toute la France, que le Roi aimoit Helli , se recula par respect; & cette belle fille regardant le Roi avec des yeux tout enflammez. Ah Seigneur, lui dit-elle , quad il y auroit autant d'Azans qu'il y a d'hommes au monde , les compteroit-on pour quelque chose où vous paroîtriez; Et ce qu'ils auroient de plus agreable ne se dissiperoit-il pas dès qu'on seroit charmé par vô-

tre presence ? Ce que vous me dites est trop flatteur , reprit le Roi. Il est sincere , Sire , reprit-elle. Je sens tout ce que je dis ; & je serois malheureuse , si apres tout ce que je fais , vous doutiez de mes sentimens. Le Roi qui sentoit beaucoup d'amour pour cette fille , fut long-temps à l'entretenir. Après quoi , remarquant le Marquis du Guast qui parloit à Dragut , & qui sembloit en regardant Helli paroître frappé de quelque grande ressemblance , il soupira ; & les appelant tous deux , il parla à l'oreille du Marquis , & lui demanda s'il ne trouvoit pas qu'il y avoit beaucoup de rapport de l'une à l'autre. Alphonse dit qu'il en avoit été épouvanté : mais que ce qui le surprenoit encore davantage , étoit que Dragut lui disoit que Helli ressembloit aussi

parfaitement à la fameuse Roxelane : Qu'il admiroit en cela les jeux de la nature qui produisoit en des climats si differens des beautez si semblables.

Le Roi fit paroître de la joye de ce qu'on disoit à l'avantage de sa Maîtresse. Elle en rougit, autant de plaisir que de modestie; & le Roi prenant la parole: Cette Roxelane est belle, dit-il, puisqu'elle ressemble à la charmante Helli; & sa destinée qu'elle scût faire elle-même nous marque bien le pouvoir de ses charmes. Mais encore dites, moi, si elle est si surprenante que l'on dit? Sire, reprit Dragut, sa beauté est incomparable. Je n'ai vû que celle de la Reine de Navarre qui pourroit avoir quelque avantage sur la sienne. Et il n'y a que la Princesse d'Aragon & une fille du Roi d'Alger qui puisse l'éga-

ler. Dragut rougit en disant ces paroles. J'ai couru presque tout le monde, continua-t'il; & parmi le nombre de beautez que j'ai veuës, aucune n'approche de celle que je viens de vous dire. Quelle sorte de beauté a-t'elle, reprit le Roi, & quel est son caractere? Elle a tous les traits beaux, poursuivit Dragut: mais elle a un feu dans les yeux dont il n'est pas possible de soutenir l'éclat, ils sont d'une grandeur & d'une forme singuliere. Elle a l'air noble & majestueux. Elle affecte tous les dehors d'une grande modestie & d'une humilité profonde; & sous les apparences d'une vertu austere, elle s'est servi des principes de la Religion pour montrer à ce point de gloire où nous la voyons; c'est à son esprit qui manie comme il lui plait les foibleesses du Grand

Seigneur, qu'elle doit le partage de son lit & de son Trône, où jusques à present pas une de ses pareilles n'avoit osé aspirer.

On voyoit bien que ce que disoit Dragut plaisoit infiniment à Helli. Elle se disoit à elle-même qu'elle seroit heureuse si François I. pouvoit suivre un pareil exemple que celui que Soliman venoit de lui donner.

Le Roi connut sa pensée, & quoi qu'amoureux il ne pût souffrir que Helli pût se flater un moment sur une chose qui seroit si préjudiciable à sa gloire. Un Empereur des Turcs, dit-il, qui ne vit que dans un Serrail, parmi les plus belles femmes de Grece, d'Asie, d'Europe, abandonne son cœur dans une vie molle, & peut s'oublier dans des foibleffes qui ne seroient pas pardonnables à ceux qui vivent dans des coût-

mes plus polies & qui sont toujours éclairés de toute leur raison. Mais, continua-t'il, pour adoucir ce qu'il y avoit de trop dur en ce qu'il venoit de dire, un Roi pour être revêtu de ce caractère ne doit pas pour cela être exempt d'aimer. Je veux donc qu'il aime le plus digne objet, qu'il l'aime avec tendresse & fidélité; & que ne faisant jamais rien contre sa gloire, il fasse tout pour satisfaire sa Maîtresse.

C'est ainsi que François I. s'expliquoit en Amant & en Roi, tandis que la Reine sa sœur étoit sur la fin de sa fièvre. La Princesse Renée étoit auprès d'elle, avec la fille du grand Bâtard de Savoye, Madame de Sancerre, Madame de Caumont, & les deux Espagnolles. Tout étoit calme dans sa chambre. Les rideaux de son lit étoient relevés, & elle

avoit fait ouvrir une grande porte qui donnoit sur une terrasse. On s'entretenoit de plusieurs choses. Madame Renée faisoit la guerre à Vilars de son insensibilité ; à quoi elle répondit d'une maniere ingenuë & propre à l'en persuader. Mais Alphonsine branloit la tête. Il est bien rare , lui dit-elle , qu'une aussi belle personne que vous , & pour qui tant d'honnêtes gens ont brûlé , se soit toujours conservée indifferente. Je crois qu'elle ne l'a point été à la passion d'un Prince que nous avons connu , & qui n'est plus , repliqua la Princesse Renée ; Et c'est ce qui me faisoit dire il y a deux jours à Alphonsine , reprit la Reine avec quelque langueur , qu'étant naturellement tres-fiere , & ayant plaint la mort de celui dont nous parlons , je ne croyois pas possi-

ble qu'elle répondist à l'amour d'aucun autre Amant. Je ne sçache personne qui m'aime, Madame, repliqua Vilars: mais j'ose répondre à Vôte Majesté, quel l'humeur dont je suis, toute passion m'importuneroit, soit en moi ou dans un autre. Elle eût continué à vouloir persuader l'état libre de son ame, si on n'eust entendu un grand bruit qui se faisoit dehors. La Princesse d'Aragon & Madame de Sancerre coururent sur la terrasse. Elles entendirent plusieurs fois : Le Maréchal de Montmorency est mort. Elles en furent toutes éfrayées; & Madame de Sancerre s'avançant dans la Chambre : Helas ! dit - elle , on dit que Montmorency est mort. En même tems tant de voix repeterent ces paroles, que la Reine même les entendit de son lit.

Elle se leva toute émuë sur son seant. La Princesse Renée & Madame de Caumont coururent sur la terrasse. Alphonfine demeura toute étonnée à sa place ; mais la fille du grand Bâtard poussa d'abord un cri douloureux, ensuite elle demeura immobile. Elle pâlit, & sa veuë devint toute égarée. Un tremblement la prit, elle appuya ses deux mains sur une petite table ; & ses genoux lui manquant, elle tomba évanouie. O Dieu ! s'écria la Reine qu'on vienne, qu'on la secoure. On obéit promptement, on quitta la terrasse, & la Princesse Renée elle-même n'épargna pas ses soins pour la faire revenir. Mais on eut beau faire, son évanouissement fut si long, que l'on crut que son ame s'étoit séparée de son corps pour s'aller joindre à

celle de Montmorency. Je vous le disois bien, disoit Alphonfine à la Reine, j'avois connu qu'elle l'aimoit. J'avouë qu'elle a bien sçû déguiser ses sentimens, répondoit la Reine. J'ai remarqué, poursuivoit Alphonfine, que ces personnes fieres pouffent toujours les choses plus loin que les autres. La Reine sourit un peu : mais étant véritablement inquiète pour sa parente, elle la secouroit autant qu'elle le pouvoit par tous les remedes qu'on lui faisoit. A la fin on vit sortir quelques larmes sous ses paupieres; & la Princesse Renée connoissant qu'elle revenoit, éloigna tous ceux qui pourroient apprendre plus qu'il n'étoit nécessaire ces sentimens de Vilars, Ah ! je te suivrai, s'écria-t-elle foiblement. La mort affreuse ne sçauroit separer ce qui a été si

bien uni pendant la vie. Elle se tourna sur le côté à ces paroles, & revenant entièrement à elle, elle pleura amèrement. Cependant on avoit envoyé sçavoir comment le malheur qu'on avoit publié étoit arrivé; & bien des personnes étoient rentrées en foule chez la Reine, en criant que le Maréchal Montmorency n'étoit point mort, & qu'il étoit avec le Roi.

La Reine, & tout ce qui étoit avec elle, poussa de grands cris à cette nouvelle; & la desolée, Vilars se levant à demi. en levant au Ciel des yeux d'où couloit une abondance de larmes: Il n'est pas mort, reprit-elle! Ah bon Dieu! seroit-il bien possible! Plusieurs personnes luy confirmèrent cette nouvelle, & la Reine ayant voulu sçavoir pourquoi on avoit dit une telle

chose, on lui aprit que le Maréchal de Montmorency avoit trouvé quelques Soldats qui se battoient, & que les ayant voulu separer avec severité, un plus insolent que les autres lui avoit présenté la pointe de son épée; que furieux il s'étoit lancé sur ce miserable, & avoit été légèrement blessé; qu'un petit Page qu'il avoit s'étoit écrié qu'il étoit mort, & que plusieurs voix avoient repeté inconsiderément la même chose; & que c'étoit ce qui avoit donné lieu à l'effroi que tout le monde avoit eu. La Reine fut ravie d'un événement si heureux, & qui changeoit en joye la douleur que l'on avoit eüe. Elle congedia tout le monde, & ne demeurant auprès d'elle que les mêmes personnes qui y étoient avant cette funeste méprise, elle souïrit en regar-

dant Vilars ; & la princesse de Salerne la regardant aussi , mais en riant : Eh bien , belle insensible , lui dit-elle ! ce ne sont pas là les effets que produisent les cœurs libres. Tout le monde rit , & il étoit juste de s'égayer un peu après avoir eu tant de chagrins. Vilars baissa la teste & les yeux , & fit voir la contenance d'une personne qui est dans la dernière confusion.

Remettez-vous , lui dit la Reine : puisque vous aviez une ame faite pour aimer , vous ne pouviez faire un plus digne choix , & je suis assurée que le Roi unira avec plaisir deux personnes de tant de mérite. Mais vous êtes bien cachée , lui disoit la Comtesse de Sancerre ! Mais c'est passer sa vie en contrainte , reprit Dona Maria. Ne comptez-vous pour rien les plaisirs du

mistère, poursuivoit Madame de Caumont ? Je comprends que le secret de sa passion a eu mille charmes pour elle, continua la Princesse Renée: & qu'elle étoit ravie de tromper tout le monde, interrompit - Alphonfine. Au nom de Dieu, leur dit Vilars, donnez - moi quartier. J'avouë ma foiblesse! mais qu'on ne m'en parle plus. Vous n'en serez pas quitte à si bon marché si j'en suis cruë, reprit Alphonfine, & vous devez aux Princeses, & à toutes nous autres le recit d'une aventure à quoi elles s'attendoient si peu. Ah ! vous ne vous en pouvez dedire, poursuivit la Princesse Renée. Achèyez de nous montrer tous vos sentimens, & ceux du Maréchal de Montmorency. Mais cela incommo-deroit la Reine, repliqua Vilars, étant bien - aise de prendre un

pretexte pour n'en pas venir au recit qu'on lui demandoit. Non, reprit la Reine, parlez je le veux bien, & vous me ferez plaisir. Et bien, dit Vilars, ayant pris sa resolution, je vais vous obéir, puisque V^ôtre Majesté me l'ordonne.





HISTOIRE

*de Montmorency , & de
Magdelaine de Savoye.*

JE suis née ambitieuse , Madame, & dès mon enfance je sentoie si vivement les effets de cette passion , que je ne croyois pas que mon ame pût jamais s'assujettir à nul autre. Je trouvois en moi toute la noblesse d'une Maison dont mon Pere avoit l'honneur d'être sorti , mais que je regardois comme un malheur effroyable , puisque le défaut de sa naissance lui ôtoit les titres éclatans que je croyois être dûs à son sang , & que sa vertu meritoit si bien.

Vous pouvez-vous souvenir , Madame , que quand Madame la Duchesse d'Angoulême voulut attirer mon Pere dans cette Cour , bien que je fusse fort jeune , plusieurs personnes considerables s'attacherent à moi , voulant assurément briguer par là la faveur de cette Princesse. Le Marêchal de Montmorency m'offrit ses services , & je crus m'apercevoir que la seule inclination le faisoit agir. Je vivois sans trop m'embarasser de tant de Prétendans , parce que je sçavois bien que mon Pere avoit une si prodigieuse tendresse pour moi , qu'il ne suivroit jamais que le choix que je ferois , connoissant bien qu'il ne seroit que tres-élevé.

Le Vicomte de Turenne fut un des premiers qui fit paroître ses prétensions. La Duchesse

d'Angoulesme en parla à mon Pere : il lui répondit en riant qu'il ne me pouvoit precipiter si-tôt dans un malheur. Eh quoi ! mon frere , lui répondit-elle , appelez - vous un malheur un semblable établissement ? Non , Madame , reprit-il d'un air plus serieux. J'appelle ainsi le mariage ; ma fille est jeune , je l'aime , laissons - la jouir le plus long-tems que nous pourrons de la liberté.

Mais puisqu'il faut parler d'une foiblesse que j'ai si long tems cachée , Madame , & qui vient de se montrer si imprudemment aux yeux de Vôte Mâjesté , je vous avouërai que les marques de l'affection de Montmorency me touchoient. Je voyois avec plaisir que j'avois soumis un cœur aussi grand & aussi fier que le sien ; que cet ambitieux parta-
geoit

geoit ses soins entre le Roi & moi ; & que cet habile Favori, quoi qu'il semblât se donner tout à son Maître , n'en étoit pourtant pas moins dévoué à sa Maîtresse. J'avois une humeur naturellement ennemie de toute dépendance. Je m'opposai autant que je le pus aux sentimens que je connoissois que j'avois. Et quand mon orgueil ne me servoit pas à ma fantaisie , je me résolus de cacher des mouvemens dont je me faisois honte à moi-même , & qui devenoient plus tendres à mesure que je prétendois les surmonter.

Le Maréchal ne connut point son bonheur. Je vivois avec lui comme avec les autres , quand la Roche du Maine sembla s'attacher plus sérieusement à moi qu'il n'avoit fait jusques là avec personne , ma vanité fut flattée

d'une conquête qui ne faisoit pas d'ordinaire une longue gloire à son vainqueur, par la legereté dont on l'accusoit. Enfin au bout de deux mois je trouvai qu'il m'aimoit encore, & je crus qu'il m'aimeroit toujours. Son humeur est si agreable, qu'il ne manque guere de la communiquer à ceux qui sont en société avec lui. J'étois toujours gaye quand je le voyois, & Montmorency crut devoit prendre une jalousie bien fondée.

Les rebuts seront donc pour nous, me disoit-il un jour, & les airs pleins de charmes ne sont que pour la Roche du Maine ? Vous serez trompée comme les autres, continuoit-il. Avec tant d'esprit & tant de lumiere, peut-on faire un tel choix ? Mon amour & ma fidelité meritoient bien quelque preference,

Mais a-t'on des raisons à dire, reprenoit-il ? & quand le cœur est pris, est-il capable d'écouter rien que son penchant ? MONTMORENCY paroissoit avoir de la douleur en me parlant ainsi, j'en étois atteinte. Vôtre aveuglement est plus vrai que celui que vous croyez que j'aye, lui repliquai-je. La Roche du Maine me divertit : & je vous assure qu'il n'y a que cela. Et c'est tout, s'écria-t'il, que de divertir. Il vaut encore mieux plaire, lui dis-je en le quittant, & ayant toujours peur qu'il ne reconnût les sentimens que j'avois pour lui.

Ce fut en ce tems-là que le Comte de Vaudemont vint à la Cour, & que je le vis la première fois. Il étoit parfaitement bien fait, comme vous sçavez Madame. J'arrivai dans la sale de

la Comedie où il étoit déjà. J'étois extraordinairement parée. Châtillon me menoit , avec qui j'avois lié amitié , parce que je sçavois qu'il aimoit une sœur de Montmorency.

Dés que le Comte de Vaudemont me vit, je remarquai qu'il demanda avec beaucoup d'empressement qui j'étois; qu'il obligea Chaligny son frere de me le presenter, & que pendant toute la piece qu'on joüa il n'ôta pas ses yeux de dessus moi.

J'apportai peut-être plus d'attention que je ne devois à faire ces remarques. Montmorency nous observoit tous deux , & Vaudemont m'ayant donné la main pour me conduire chez madame d'Angoulesme , la Roche du Maine m'en fit la guerre, & railla Vaudemont sur la difficulté de l'entreprise dans la

quelle il se jettoit. Vous ne la connoissez pas, lui disoit-il, ses yeux qui sont si beaux & si piquants, vous attirèrent dans une perte infaillible. Elle a un monstre au lieu de cœur qui est inhumain. Il a une cruauté qui déchire les ames, & il ne se repait que de soupirs & de larmes. Le Prince rioit, & répondit galamment qu'il vouloit prendre la chaîne commune, ne songeant pas à s'exempter d'un mal general. Dès ce moment-là il parut véritablement amoureux, & peu de tems après ayant obtenu l'aveu du Duc de Lorraine son frere, il me fit demander en mariage au Comte de Vilars mon pere, & à Madame d'Angoulesme. L'un & l'autre furent ravis d'un tel honneur : mais je vous avouë que d'abord mon ambition fut bien satisfaite de me voir

élevée à un rang si conforme à mes inclinations. Je sentis pourtant dans mon cœur quelques murmures qui s'éleverent en faveur de Montmorency : mais je les fis bien-tôt taire, ébloüie par la fortune qui se presentoit. Je crus lui faire un sacrifice de l'amour. Je me trompois pourtant, Madame. L'amour se rebella, & me fit sentir qu'il peut quelque fois remplir tout un cœur, quelque fier qu'il soit. J'en jettai des larmes de dépit : mais ce fut dans mon lit, renfermée entre mes rideaux.

Mon état que je croyois quelquefois si charmant, me faisoit sentir des peines insupportables ; & j'avois beau me flatter, je ne pouvois être heureuse tant que ma tendresse souffroit.

On différa mon mariage pour des raisons inutiles à dire, & les

pretentions de Vaudemont écartèrent tous les rivaux. Il eut lui seul la liberté de me servir, & Montmorency pénétré d'une préférence dont il n'avoit pas lieu de se plaindre par le rang de son rival, me dit un jour chez la Princesse Renée, qu'il ne se tenoit pas encore pour perdu, & que tant qu'il verroit mon mariage en éloignement, il n'abandonneroit pas ses espérances. La Roche du Maine qui l'avoit écouté sans qu'il s'en fust aperçu : Et moi, me dit-il, je conserve une petite planche pour me garantir du naufrage, & peut-être qu'elle me conduira un jour au port désiré. Il dit cela d'un air si agréable, que quoi que je fusse touchée de la douleur de Montmorency, je me mis à rire, & fus bien-aisé qu'il m'eust ôté par sa présence une

occasion délicate où peut-être je n'aurois pas été bien maîtresse de moi.

Je m'acoutumois insensiblement au rang où je devois monter, & je m'en faisois une habitude qui ne me le rendoit plus si précieux. Je ne sçai si ce n'étoit point un effet de ce que je sentoisi pour Montmorency : car sa passion n'y faisoit rien. L'amour des autres ne décide point de nos sentimens : c'est dans le fond de nôtre cœur que nous en trouvons la source ; & l'amour de Vaudemont étoit aussi grand que celui de Montmorenci. Je ne puis jamais oublier que la veille qu'il me quitta pour suivre le Roi en Italie, il étoit dans une desolation qui n'a peut-être jamais eu rien de comparable. Je me separe de vous, me disoit-il, Madame, si près des belles

esperances que l'on m'a données, & si malheureux pour en voir encore l'effet retardé. Me voyez-vous partir avec quelque regret ? Seigneur, lui dis-je, je serois ingrate si je ne sentoie pas vostre éloignement avec un fort grand déplaisir. Ah ! me dit-il, qu'il s'en faut bien que vostre douleur soit pareille à la mienne ! Il ne seroit pas juste aussi, reprenoit-il. J'aime sans comparaison plus que nul autre n'a jamais aimé.

Mais, Madame, je sens un certain pressentiment qui me rend inconsolable : Je crains de ne vous revoir jamais ; & quelque effort que je me fasse, je sens que mon ame se brise en vous disant ce funeste adieu. Helas ! si je ne vous allois plus revoir ! Mon pere entra comme il me parloit ainsi. Je l'aimois chèrement, je me jettai à son

coſ dès que je le vis. Je pleurois parce qu'il m'alloit quitter le lendemain. Mon pere répondit à mes careſſes & à mes larmes en homme attendri, & je mourrois de douleur, quand le Comte de Vaudemont m'arracha d'entre les bras de mon pere, & me retint demi-morte dans les ſiens. Ce ſpectacle étoit touchant ; & le Comte de Tande mon frere arrivant, & croyant que la preſence de Vaudemont avoit part à l'état pitoyable où j'étois, il le pria de me laiſſer, & de prendre le dernier congé de moi. Il l'emmena, & je ſuivis mon pere dans ſon appartement, il étoit fort tard quand j'en ſortis, & je fus épouvantée de trouver dans ma chambre le Maréchal de Montmoreney qui m'attendoit. L'état où il me trouva donna du redoublement à ſon amour,

Ses yeux s'emplirent de larmes en voyant les miennes ; & croissant les bras dès qu'il me vit , & se reculant un pas : Ne blâmez pas ma hardiesse , me dit-il , de m'être introduit chez vous à l'heure qu'il est. Je viens vous dire adieu , Madame , je viens vous porter un cœur tout plein de vôtre amour , que je vais exposer au milieu des combats. Il fera percé de mille coups , pour le punir de n'avoir pas sçû vous plaire. Ah ! lui dis-je , déjà attendrie par mon pere , & l'étant encore par la presence d'un Amant qui m'étoit si cher : Vivez , je ne veux point vôtre mort. Eh puis-je vivre , me répondit-il , tristement ? Vous m'avez toujours haï. Je ne vous ai jamais haï , repris-je , en essuyant les pleurs que j'avois continuellement versé. Mais voulez-vous

souffrir que je vous aime, reprit-il ? Sortez au nom de Dieu, interrompis-je. Que diroit-on, si l'on vous sçavoit ici ? Non, repliqua Montmorency, qui me voyant sans fierté pour la première fois de sa vie étoit devenu plus hardi, je ne vous quitterai point, Madame, je ne bougerai jamais de vos pieds que vous ne me permettiez de vous adorer toute ma vie : c'est le moyen que je vive, & que je sois invincible. Parlez donc, Madame, parlez. Helas ! lui dis-je, vivez donc ; mais allez vous-en. Comme j'achevois ces paroles, & que je voulois forcer Montmorency à se lever & à sortir de ma chambre, le Comte de Vaudemont y entra que son amour ramenoit encore auprès de moi : J'étois toute baignée de larmes, Montmorency étoit à mes ge-

noux. O Dieu ! s'écria ce malheureux Prince. Que vois-je ? En croiray-je mes yeux ? Je suis perdu, oui je suis perdu. Adieu Madame. Il sortit à ces mots comme un furieux, & je demeurai si étonnée, que je n'eus pas la force de le retenir ni de le rappeler. Que croira ce Prince, dis-je à Montmorency ? ou plutôt que ne croit-il point déjà ? Mais continuai-je en soupirant, je ne sçavois point prévoir que mon innocence pût être soupçonnée. Vous sçavez si j'avois consenti à ce qui lui paroît si criminel ; & si vous vous souvenez, Seigneur, de ce que je vous ai toujours paru, peut-être m'estimeriez-vous plus que ce Prince ne m'estime. J'en dis trop, adieu, retirez-vous. Je me jetterai dans mon cabinet, & j'en fermai la porte, ne pouvant con-

fentir à regarder plus long-tems un homme à qui je croyois parler trop obligeamment.

Montmorency avoit trop d'amour pour ne pas entendre ce que je lui disois. Il crut y voir de la tendresse, il en fut touché sensiblement. Il en fut charmé; & trouvant que son audace avoit réussi, il en eut encore une autre: car voyant sur la table de ma chambre une écharpe magnifique où il sçavoit que j'avois travaillé moi-même; il la prit, & sortit se croyant riche d'un larcin qui lui étoit si précieux.

Vous sçavez, Madame le triste succès de la Bataille de Pavie. Tout le monde me plaignit & me crut tres-malheureuse par la mort du Comte de Vaudemont: mais vous ne sçavez pas ce qui le porta dans ce dernier desespoir. Il partit, comme vous le

pouvez juger , avec uné douleur
cruelle pour avoir trouvé Mont-
morency si familierement avec
moi. Il fut melancolique toute la
campagne , & le jour de cette fu-
neſte Bataille il penſa tomber de
cheval quand il vit cette écharpe
dont je vous ai parlé, qu'il recon-
nut , & dont Montmorency s'é-
toit paré. Ah , veuë fatale, s'é-
cria t'il ! Helas ! il n'y a plus rien
de certain dans le monde , puis-
que celle que j'ai crû ſi parfaite
a trompé la fidelité de mon a-
mour. Venez heureux Montmo-
rency , continua t'il tout hors
de lui : Portons ſeulement ma-
fureur ſur les Ennemis , faisons
couler des ruiſſeaux de ſang ;
obligeons après ma mort la Re-
nommée d'aller encore porter
mon nom juſqu'aux oreilles de
l'ingrate. Vous ſçavez ce qu'il
fit , Madame. Le Dieu Mars

lui-même auroit eu moins de valeur. Il commandoit les Bandes Noires. Cet invincible corps, sous un chef si redoutable & si desespéré, vainquit tout, & ne succomba à la fin que pour faire une memorable sepulture à cet Illustre Prince.

Je perdis mon pere à cette funeste journée. Le Marêchal de Montmorency fut fait prisonnier, & j'eus une douleur si grande & si excessive, que la Cour peu charitable crut qu'elle n'étoit que pour la perte que j'avois faite de Vaudemont. Je donnai quelques soupirs à sa mort, il est vrai, & j'en donne encore à sa memoire. Mais on se trompa de croire que sa mort faisoit ma sensible affliction. On pensoit qu'ayant perdu un tel Amant qui vouloit devenir mon mari, j'aurois toute ma vie une

fierté extraordinaire pour tout le reste des hommes. J'en affectai les dehors , Madame : mais je n'en eus point pour le Maréchal de Montmorency. Je lui avois trop long - tems résisté pour lui résister encore. Je lui fis voir à son retour sans plus de contrainte l'état de mon ame. Il se crut heureux par les sentimens que je lui découvrois, Je le priai de cacher son bonheur , & d'attendre que je fisse naître dans ma famille les dispositions que je voulois qu'on eust pour lui. Il m'obéit. Nous avons vescu jusqu'ici dans une intelligence parfaite , dont les charmes nous ont fait tous les jours de nouveaux plaisirs ; & sans l'accident qui vient d'arriver , on ignoreroit encore un secret qui nous étoit si cher.

Pardonnez-moi , Madame , dis

Alphonfine quand Vilars eut cessé de parler. Ce secret n'étoit pas si caché que vous le croyez. Je suis persuadée que vous en goutez la douceur bien tendrement, Montmorency & vous : Mais je le penetrerai au premier coup d'œil que j'arrêterai sur l'un & sur l'autre. Et la Reine peut vous dire que je lui découvris ce que je pensois. Il est vrai, reprit cette Princesse. Alphonfine me dit ce qu'elle croyoit, & j'étois tellement, comme le reste du monde, prevenuë de vôtre douleur sur la mort du Comte de Vaudemont, & de vôtre insensibilité pour tout le reste des hommes, que je lui dis qu'elle se trompoit absolument.

Le Roi entra comme la Reine parloit ainsi. Il venoit sçavoir de ses nouvelles. Il étoit suivi du Roi de Navarre & du Marê-

chal de Montmorency. Quelques precautions qu'on eust eues, la nouvelle de la douleur de Vilars, & de l'accident qu'elle avoit eu s'étoit portée par tout. Le Roi en, ayant été surpris comme les autres, en avoit parlé à son Favori, & en avoit enfin tiré l'aveu de sa passion. Quand il entra dans sa chambre, Vilars toute confuse, se voulut glisser derriere les autres Dames : mais le Roi allant tout droit à elle, & l'arrétant par le bras : Je viens de gronder Montmorency, lui dit-il, de ce qu'il m'a fait si long-tems un secret de son bonheur. S'il eût été moins discret, j'aurois en fidelle ami abregé ses peines. Vilars ne fit qu'une profonde reverence au Roi, qui s'approchant de la Reine parla de cette aventure, & dit que dans huit jours il convioit toutes

les Dames aux noces de Montmorency & de Vilars.

Elle étoit passée sur la terrasse, où son Amant la suivit. Il s'étoit jetté à ses pieds; & lui baissant la main avec des transports infinis : Il ne me suffisoit pas d'être le plus heureux de tous les hommes, Madame, lui disoit-il, vous avez voulu que toute la terre apprît la gloire où vous m'avez élevé par la seule fortune qui peut contenter mes desirs. O favorable mort, s'écrioit-il, qui me procure une vie si pleine de charmes ! Helas ! lui dit-elle, j'ai tant de joye de vous revoir, que je ne songe qu'à cette félicité. Dans un autre tems j'aurois eu une douleur mortelle qu'on eust pû seulement penetrer l'intelligence qui étoit entre nous. Me voila accoûtumée à l'éclat que je viens de

faire moi-même si imprudemment. Mais quoi, pour un malheur si grand pouvoit-on avoir de la prévoyance ? Grace au Ciel vous voila ; & puisqu'on sçait nôtre bonheur, ne le contraignons plus. En cet endroit Alphonse leur vint annoncer que le jour de leur mariage venoit d'être marqué par le Roi, & tout le monde fut s'en réjoûir avec eux.

Le Roi donna le bon soir à sa chere sœur, & quand on sortit de sa chambre elle appella la Princesse d'Aragon, & lui remettant entre les mains le portrait du Connêtable, elle la pria de le rendre au Marquis du Guast. Elle passa mal la nuit. L'image vive qu'Alphonse lui avoit faite de la douleur & de l'amour de ce pauvre Prince agitoient son cœur d'une maniere

cruelle , & son courage & sa vertu fuffisoient à peine pour en calmer les mouvemens.

Le lendemain elle se trouva si affoiblie, qu'elle ne put quitter le lit. Son mal étoit un nuage qui envelopoit toute la Cour. Elle se rendit toute entiere l'après-dînée dans son appartement. Madame Mere du Roi fut un moment dans sa chambre. Le Roi n'en bougea avec peu de personnes. La Princesse Renée étoit repassée dans l'antichambre, où l'on avoit porté un grand portrait du Roi , dont on admiroit le dessein & le travail. Pour moi , disoit la Princesse , je suis toujours dans l'admiration de la peinture , quand je songe qu'elle imite si bien la nature , & que dans l'absence elle nous redonne, pour ainsi dire , ce que nous n'avons plus , & qu'elle offre à

nos yeux la ressemblance de ce que nous aimons. Rien au monde ne touche tant les sens que cette vive expression dont nos yeux sont frapés, & qui satisfait si parfaitement nôtre cœur. Il est vrai, reprit la Roche du Maine, que cette illusion ne laisse pas de plaire à qui ne peut avoir mieux. Ah ! c'est tout, répliqua le Prince Hercule. Quel plaisir ne tire-t'on pas de la vue d'un portrait de la personne que l'on aime, & de voir que quelques couleurs qui ne semblent être mises qu'au hazard, produisent une figure toute semblable à celle que l'on adore ? Je vous assure, reprit la Princesse, qu'il m'est arrivé plusieurs fois de m'oublier entièrement en voyant les portraits de mes amies ; & quand la Reine étoit en Espagne, j'étois prête quelquefois à

parler aux siens. Je faisois comme vous , Madame , reprit madame de Sancerre , & je suis tellement de vôtre goût pour la peinture , que j'ai les portraits des personnes que j'aime & que j'honore , non seulement dans toutes mes maisons , mais dans tous mes apartemens & dans toutes mes chambres, ne pouvant trop multiplier ce qui touche mon cœur , & qui plaît toujours à mes yeux. Pendant qu'on parloit ainsi , Alphonse ne disoit mot. Elle regardoit attentivement la jeune Pluvant qui étoit d'une beauté ravissante , mais d'une sottise qui peut-être n'avoit pas sa pareille. Elle paroissoit en toutes ses manieres peu animée. Tandis qu'on parloit, elle ouvroit de grands yeux ; & ayant bien peiné son attention, elle s'approcha de la Roche
du

du Maine , & le tirant doucement par sa manche : Je vous prie , lui dit-elle , d'avoir mon portrait en grand dans vôtre chambre. Je l'ai dans ma poche, lui répondit-il , comme vous le sçavez. Oh ! ce n'est pas assez , reprit - elle. N'entendez - vous pas que l'on dit qu'il le faut avoir par tout quand on aime , & je vous prie , mettez - le en grand dans vôtre chambre. mais , lui repliqua-t'il en souriant un peu , je n'oserois l'avoir dans ma chambre. Que diroient tous les jeunes gens qui y sont perpétuellement ? On me croiroit plus heureux que je ne le suis , si on voyoit vôtre portrait. Eh bien, dit-elle , faites-le faire qu'il ne me ressemble pas , afin qu'on ne me reconnoisse point. La Roche du maine fut si épouvanté d'entendre ainsi parler cette pauvre

filles , & son étonnement étoit si bien peint sur son visage , qu'il la regardoit tout étonné , comme s'il eust perdu l'esprit lui-même. Mais Alphonfine qui avoit entendu tout ce que Pluvant avoit dit , fit un si prodigieux éclat de rire à ces dernières paroles , que la Roche du Maine revenant par-là à lui-même , le seconda d'une telle force , que l'on crut qu'ils alloient expirer tous deux. La pauvre Pluvant fut d'abord un peu deconcertée : mais se remettant assez promptement , elle crut qu'ils rioient d'admiration , & que ce qu'elle avoit dit valoit mieux que tout ce que les autres avoient pensé.

Tout le monde étoit après Alphonfine & la Roche du Maine , pour sçavoir ce qu'ils avoient. Mais ils ne pouvoient parler ni l'un ni l'autre. La Roche du

Maine n'avoit garde d'aller dire une si grande innocence , qui d'ailleurs pouvoit faire tort à la vertu de Pluvant. Il faisoit donc signe à la Princesse de Salerne de n'en rien dire : mais on étoit autour d'elle à la tourmenter pour sçavoir ce qui l'obligeoit à un tel épanchement de bonne humeur. Enfin on la vint chercher de la part de la Reine qui vouloit sçavoir aussi-bien que le Roi la cause de ces éclats de rire. La Princesse Renée la mena comme elle pût ; elle rendit si plaisamment à la Reine ce qu'elle avoit entendu ; que le Roi & elle s'en divertirent extrêmement. On appella la Roche du Maine. Il dit les choses si vives & si pleines d'esprit sur le plaisir d'aimer une belle stupide , à qui sans qu'elle le sçache on fait faire plus de chemin que

l'on ne croit , qu'il suspendit pour quelque tems le mal & les chagrins de la Reine ; & Alphōsine lui faisoit des questions si curieuses , qu'on ne pouvoit les entendre sans beaucoup de plaisirs. Mais la Princesse Renée le gronda , & lui dit qu'il tourneroit l'esprit à cette pauvre fille, & qu'elle ne vouloit plus qu'il lui parlât. Ah : Madame , s'écria la Princesse de Salerne, quel mal y a-t'il à tout cela ? Que ne donneroit-on pas pour entendre tous les jours des choses si ingenuës ? N'en avez-vous pas vous-même tiré du plaisir ? J'en tombe d'accord , reprit la Princesse ; mais les suites en peuvent aller trop loin. Je suis assurée que la Roche du Maine lui a persuadé que c'est la plus belle chose du monde que d'aimer ; & vous voyez bien par ce qu'elle

lui a dit , qu'il est en vraye galanterie avec elle. Mais je le prie tres-serieusement de n'abuser ni de sa credulité ni de son innocence. Rions simplement de ses paroles , & qu'il s'en tienne-là , s'il lui plaît. Elle voulut même ravoir le portrait de Pluvant qu'il avoit dans sa poche , & le donna aux Gouvernantes de ses filles , à qui elle fit une reprimande fort severe de ne pas mieux prendre garde à leurs actions.

Il ne faut pas trop s'assurer sur la mine, disoit le Roi, ni même sur les premiers discours que tient une jeune fille. Nous en avons veu beaucoup qui se sont raffinées avec le tems ; & je me souviens toujours que quand le feu Roi se maria avec la Princesse d'Angleterre , on eut en France tres-mauvaise opinion de l'esprit

d'Anne de Boulan. C'étoit pour lors une grande creature, dont l'air n'étoit point animé ; ce qui fit qu'on lui donna un nom tres-desagreable. Je m'aperçûs plutôt qu'un autre, qu'elle s'étoit reconciliée avec la bonne grace en tres-peu de temps ; & desirant m'ôter du cœur les ardens mouvemens que j'avois pris pour la Reine, je cherchois à m'amuser ailleurs. La personne de Boulan me plut ; je lui parlai souvent, & je reconnus qu'elle avoit infiniment d'esprit. Son air ingenu & naturel avoit été expliqué à son desavantage. Je lui trouvai du feu & de la délicatesse, & bien - tôt la Cour s'apperçût comme moi de ce qu'elle valoit. Vous pouvez ajouter Sire, reprit Madame de Sancerre, qu'elle ne fut pas insensible pour vôtre Majesté ; & si ce que l'on a

tant dit de la rencontre de la galerie est vrai, vous n'eutes pas peu d'affaires ce soir là. Bon, dit le Roi en riant, vous sçavez que l'on augmente toûjours les choses. S'il plaisoit à Vôtre majesté de nous raconter cette aventure, continua Madame de Sancerre, je serois ravie en mon particulier de sçavoir au vrai comme elle se passa. Je le veux bien, dit le Roi, & vous verrez qu'il y a bien moins de circonstances que l'on n'en conte. Je voulois m'ôter, comme je vous l'ai dit les fantaisies que j'avois pour la Reine. Je courois par tout où je trouvois la beauté. Je parlois à la jeune Boulan, je rendis des soins à la fille du Roi de Naples, que le Comte de Laval avoit épousée. Elle me répondit plus promptement que Boulan. Soit qu'effectivement elle eust

du panchant pour moi, on qu'elle ne fist que suivre en cela une inclination galante, je ne tardai pas long tems à avoir un commerce lié avec elle.

Boulan n'alla pas si vîte, & sans me rebuter, elle ne me donnoit que de l'esperance. Mais ce qui est vrai, c'est qu'elle avoit alors une affaire réglée avec quelqu'un. Je ne sçai si c'étoit un Anglois ou un François : mais j'ai toujours soupçonné que c'étoit avec le Duc de Vandosme, & qu'il empêchoit mes projets d'avancer avec elle, parce qu'elle ne sçavoit comment rompre avec lui. La Cour étoit en ce tems là à Paris. J'avois envie de voir en particulier la fille du Roi de Naples, Il étoit impossible que ce fust chez elle, à cause de tous ceux qui l'observoient. Elle ne vouloit se confier à per-

sonne. Enfin nous résolûmes qu'elle se rendroit à huit heures précises dans une galerie peu fréquentée, & qui n'étoit jamais éclairée, où il y avoit de grandes embrasures de fenêtres fort épaisses. C'étoit l'Hiver ; & à cette heure-là on n'y voit point du tout. Le jour destiné à nôtre rendez-vous, j'étois chez la Reine avec toute la Cour : la fille du Roi de Naples y étoit aussi. Je voyois briller dans ses yeux la même impatience qu'elle pouvoit remarquer dans les miens. Enfin elle me fit un petit signe, & sortit avec une Dame de ses amies qui la laissa chez une autre personne, d'où elle se rendit seule à la galerie.

Je brûlois d'envie d'être déjà en conversation avec elle ; & quand je crus qu'elle se seroit renduë au lieu que nous avions

choisi pour nous voir , je sortis , & me derobai de ceux qui auroient pû me suivre. J'entrai doucement dans la galerie , & fus droit à la fenêtre que je croyois qu'on m'avoit marquée. J'y trouvai effectivement une femme. J'étois si transporté , que je ne pûs parler ; mais elle n'en fit pas de même. Je reconnus à sa voix , que c'étoit Boulen. Je me fis connoître aussi ; elle ne m'en parut point trop fâchée. Elle fut vive & brillante, nôtre entretien fut charmant , & jamais je ne l'ai trouvée si aimable, Je lui fis plusieurs protestations de mon amour , où elle se plut , & je fus aussi tres-content de toutes les réponses qu'elle me fit. Je lui trouvai du feu , & des manieres fort propres à enflamer un homme qui eût été plus froid que je ne l'étois.

Je prenois tant de plaisir dans un entretien que je ne tenois que du pur hazard, que j'en avois oublié entièrement mon autre maîtresse, quand je crus l'entendre parler à l'autre bout de la galerie. Boulan & moi eumes peur d'être surpris. Je la reconduisis, & d'aussi loin que nous vimes de la lumiere je la quittai, & songeant à la fille du Roi de Naples, je pensai qu'elle m'auroit long-tems attendu, & je ne sçavois quelle excuse je lui donnerois. Je repris donc le chemin de la galerie, & je fus où je crus l'avoir entenduë. Je marchois sans me contraindre, afin qu'elle me reconnût. Comme j'approchois, je m'apperçus que quelqu'un fuyoit. Je crus d'abord que c'étoit elle, mais j'entendis remuer des jupes, & allant où c'étoit, je la trouvai

qui me parut avoir quelque embarras dans l'esprit. Elle me fit des reproches de l'avoir tant fait attendre. Je m'excusai le mieux que je pûs & je ne sçai si elle eut trop lieu de s'en contenter. Nous ne pûmes demeurer bien du tems ensemble, à cause que c'étoit l'heure à peu près où je me devois rendre auprès du Roi. Nous nous separames avec une égale envie de nous revoir.

Voilà mon aventure, & comme elle se passa, continua le Roi. On l'a tellement & tant de fois deguisée, que j'avois peine à me reconnoître moi-même pour un des Acteurs. On y a fait trouver bien des femmes qui n'y étoient pas, & auxquelles je n'ai jamais pensé: tant il est vrai que les choses ne se redisent jamais comme

elles se sont passées. Mais enfin, Madame de Sancerre, je vous ai dit la verité en tout, hors que je n'ai jamais pu bien précisément sçavoir qui avoit entretenu Madame de Laval. Vous vous doutez comme moi que ce fut l'Amant Favori d'Anne de Boulan. Nous n'avions lui & moi que changé de rôle. Il n'y auroit qu'à sçavoir si celui qu'il joua pour moi lui parut aussi agreable que je trouvai celui que je representois pour lui.

J'avois entendu conter d'une maniere bien differente, reprit Madame de Sancerre, ce que Vostre Majesté vient de me dire. Tout ce qu'on a sçu de positif, c'est que les rigueurs de la jeune Boulan ne desespererent pas Vostre Majesté. Il est vrai, reprit le Roi qu'elle a toujours eu depuis de l'amitié pour moi, &c.

je lui en ai témoigné une pareille en toute rencontre. Je crois même que je la servis à l'entreveuë que le Roi d'Angleterre & moi fimes entre Ardes & Guives. Je retrouvai cette fille extrêmement charmante, & je la loüai avec tant d'exageration que j'augmentai les feux dont le Roi Henri VIII. brûle pour elle. Il l'aime étrangement, interrompit la Reine, & je n'ai jamais veu une passion si violente, si respectueuse, & si constante. Cette fille a beaucoup d'adresse, Madame, reprit la Comtesse de Sancerre; elle se promet tout de son esprit, & des foibleſſes du Roi d'Angleterre. Je ſçai qu'elle a accoûtumé de dire dans ſes humeurs gayer, qu'elle ne mourra jamais que Reine d'Angleterre. Ce projet eſt un peu chimeri-

que , reprit Alphonfine ; il part d'un esprit hardi ; & qui ose tout se promettre de son pouvoir. On est toujours heureux de se repaître de si belles idées.

On fut encore quelque tems à parler de ses amours avec Henri VIII. & la Reine ayant eu quelques inquietudes , on craignit que la fièvre ne lui prist. Le Roi sortit de sa chambre , & emmena tout le monde avec lui.

Les Princesses Espagnoles passerent à leur appartement , conduites par le Prince de melphe & le marquis du Guast. madame Renée , à qui Pompe-
ran donnoit la main , retourna chez elle. madame de Caumont & madame de Sancerre la suivirent menées par Hercule d'Est , & par la Roche-

foucault. A peine fut-elle dans sa chambre, que la jeune Duchesse d'Etouteville y entra, pour qui elle avoit une amitié extraordinaire. C'étoit aussi une personne extrêmement aimable. Elle n'étoit pas grande, mais elle avoit la taille tres-agreable. Son visage avoit une forme ovale. Ses cheveux étoient du plus beau noir, & si bien plantez autour de son visage, qu'une petite pointe qu'ils faisoient au milieu du front lui donnoit une physionomie tres-particuliere. Elle avoit de grands yeux noirs, pleins de feu; le regard perçant, où il paroissoit pourtant autant de modestie que d'amour. Son teint étoit un peu brun, son air doux & froid, mêlé d'un sourire quelquefois dédaigneux. Son humeur la rendoit fort

retirée, aimant mieux être seule qu'en compagnie qui ne lui plust pas. Elle avoit aussi le goût tres - difficile, & les gens qui lui revenoient ne jouïssent pas d'un mediocre avantage. Elle se piquoit d'avoir peu d'amis : mais ceux qu'elle avoit, elle les aimoit chèrement. Elle avoit beaucoup d'esprit : opiniâtre en tout, mais tourefois raisonnable ; ne se rendant qu'à ce qu'elle croyoit juste. Elle avoit une élévation demesurée dans tous ses sentimens ; genereuse, liberale, entreprenante dans ses desseins, ferme dans ses résolutions, dure pour ceux qu'elle n'aimoit pas, complaisante pour ceux qu'elle aimoit, & gaye enfin avec les personnes qui lui plaisoient.

Le Comte de saint Pol ne tarda pas à la suivre chez la Prin-

cesse. C'étoit le plus aimable & le mieux fait de tous les hommes. Il étoit éperdument amoureux de la Duchesse d'Etouteville, & l'on n'auroit scû dire ce que l'on eust le mieux aimé en ce Prince, ou de son esprit, ou de son mérite, ou de sa personne. Sa qualité de Prince du sang étoit ce que l'on estimoit de moins en lui. La Princesse fut d'abord au devant de la Duchesse d'Etouteville ; & comme les jeunes personnes qui s'aiment ont toujours quelque secret à se dire, elle l'entretint fort long-tems en particulier ; après quoi on les entendit rire toutes deux, & l'on connut à ce qu'elles disoient, qu'elles parloient de l'aventure de pluvant & de la Roche du Maine. La conversation se rendit générale par là. On s'entretint aussi

de ce que le Roi leur avoit conté de Boulan La Comtesse de Sancerre dit qu'elle l'avoit vû cinq ou six fois amoureux, & toujours différemment. C'étoit suivant la condition & les états où se trouvoient les personnes qu'il a aimées, reprit Madame de Caumont. Je conviens que cela peut apporter quelque différence, répartit Madame de Sancerre : mais voyez s'il ne s'y prend pas d'une autre manière avec Helie qu'il ne faisoit avec Madame de Château-Brian. L'une a été Maîtresse déclarée, & l'autre va l'être, cependant rien ne se ressemble. C'est que l'on se quitte soi-même, repliqua le Comte de saint Pol, pour entrer tout-à-fait dans le caractère de ce que nous aimons. Delà vient qu'une personne qui sera capable d'aimer

bien des fois en sa vie , le fera toujours differemment suivant l'humeur des personnes à qui elle s'attachera. Cependant on croiroit assez devoir juger de la façon dont le Roi se prenoit à faire l'amour , reprit la Duchesse d'Etouteville. Il a un temperament tout de feu. Je le crois vif , emporté , peu soumis , & voulant en Maître ce qu'il veut. Il sçait être complaisant & doux. Madame , reprit Pomperan , & je vous assure que c'est assez de la façon dont les Maîtresses sont faites que les Amans sont faits. Le Roi , sçait souffrir , il sçait être respectueux , sa passion le porte aux derniers excès de tendresse , & quelquefois il a seû pleurer comme les autres hommes. Ah ! Pomperan , s'écria la Princesse , vous me remettez dans l'esprit une chose que j'ai

tout-à-fait envie de sçavoir. Le Roi m'a promis mille fois de me la dire. Je sçais que vous la sçavez comme lui-même, ne refusez pas de satisfaire ma curiosité ; & je vous prie ne differez pas de la contenter. C'est de l'histoire de sa prison en Espagne dont je veux parler. Je sçai confusément qu'il y a eu des circonstances galantes, & que ce n'est pas l'endroit de la vie du Roi le plus indifférent. Il est vrai madame, repliqua Pomperan, qu'il lui est arrivé des choses tout à-fait extraordinaires, divertissantes & tristes tout ensemble ; & puisque vous me l'ordonnez, & que je sçai bien que le Roi ne le trouvera pas mauvais, je suis prêt à vous obeir. Ce sera donc tout presentement, reprit la Princesse ; & ayant commandé qu'on ne

laiffast entrer qui que ce fust ,
elle s'affit ; & toutes les person-
nes qui étoient avec elle s'étant
mises commodément pour prêter
une entiere attention au recit
que Pomperan alloit faire , il le
commença ainfi après un mo-
ment de silence.





H I S T O I R E

du Roy.

A Prés la perte de la fameuse bataille de Pavie, le Roi ayant été fait prisonnier, on le conduisit en Espagne, & quelques jours après il alla à Madrid, où on le retint rigoureusement resserré : mais ensuite on lui adoucit sa prison ; on ne le garda plus que dans le Palais, & même il alloit par la Ville avec des gardes.

L'Empereur connut bien qu'il ne gagneroit rien à le retenir comme il avoit fait, & qu'il s'attireroit bientôt sur les bras toute la puissance de France. Il songea donc, malgré la furieuse

jalouſie qui le devoroit contre le Roi , à ſ'en faire pour quelque temps un ami ; & renverſant tout d'un coup tous les deſſeins qu'il avoit projettez , il reſolut d'attacher tout à fait à lui le Connétable de Bourbon , en ſe l'engageant par le cœur. Il ſçavoit qu'il étoit éperduément amoureux de la Duchefſe d'Alençon , & que c'étoit ce fatal amour qui l'avoit chaffé de France , & rendu rebelle à ſa patrie. Il n'ignoroit pas que c'étoit la ſeule ambition qui l'avoit fait conſentir à promettre d'épouſer la Reine de Portugal. Il parla donc au Duc de Bourbon , & lui dit qu'il lui vouloit faire avoir la Princeſſe qu'il aimoit ; que pour donner un pretexte à ce deſſein, il falloit marier le Roi avec la Reine de Portugal ; & pour les accoûtumer l'un à l'autre , qu'il alloit

alloit donner au Roi toute la liberté de la voir, quand il voudroit.

Le Connétable fut transporté de la proposition de Charles, qui lui promet de mener cette négociation adroitement auprès du Roi. En effet il le voyoit fort souvent en secret, & se rendoit dans ce particulier tout à fait familier avec lui. L'Empereur n'est pas ce qu'il paroist en public. Cet air grave & serieux le quitte dès qu'il se veut montrer dans son naturel; & j'ai ouï dire qu'il est charmant avec ses maîtresses. Mais c'est le plus dissimulé de tous les hommes, & qui paroist le moins ce qu'il est. Il fit donc faire des propositions au Roi pour son mariage avec la Reine Eleonor, & pour celui du Connétable avec la Duchesse d'Alençon. Le Roi pour for-

tir de l'état où il étoit , & qui l'ennuyoit infiniment , accepta tout.

Il vit la Reine de Portugal. Elle est admirablement bien faite , comme vous l'avez entendu dire. Il lui parla des desseins de l'Empereur ; & quoi qu'elle aimast le Connétable , elle trouva le Roi si bien fait , que cela joint avec les charmes d'une Royauté si illustre , elle murmura en secret contre son cœur de tenir encore pour ce premier engagement où son frere l'avoit portée.

Le Roi qui est naturellement l'homme du monde le plus galant , se jetta auprès d'elle dans quelque galanterie. Il disoit quelquefois à l'Empereur quand il l'alloit voir *incognito* , comme il le faisoit souvent , qu'il n'étoit pas amoureux , mais qu'il en sen-

toit autant qu'il en faloit pour conclure leur alliance avec plaisir ; & Charles luy répondoit en riant , qu'il n'en vouloit pas davantage.

Le Roi s'acoûtuma à aller souvent chez la Reine , où toutes les filles du Palais qui étoient destinées pour l'Imperatrice , se trouvoient tous les jours. Entre tant de beautez charmantes , la tendre inclination du Roi eut bientôt de quoi s'occuper, Il fut touché des agrémens de la jeune Chimene , fille du Duc de l'Infantalde. Elle entroit dans sa dix-septième année. Sa taille est des plus hautes, extrêmement aisée ; Elle a l'air le plus noble qu'on puisse voir , quelquefois fier. Je ne sçai comme cela s'accommode avec des regards aussi tendres que ceux qu'elle a. Ses yeux sont de grands yeux noirs, pleins

d'amour & de feu. Elle a le nez beau , la bouche merveilleuse , de belles dents. Son esprit est doux , ses sentimens sont élevez , sa famille est une des plus illustres d'Espagne. Vous sçavez l'orgueil de ces superbes Maisons qui comptent des Rois dans leurs races. Celle de l'Infantalde s'en glorifioit , & la jeune Chimene en comptoit des deux costez. Aussi l'accusoit-on d'estre glorieuse. Depuis prés d'un an qu'elle étoit à la Cour , elle avoit dédaigné tous les Amans qu'elle avoit eus , & nous commencions à la croire tout à fait insensible.

Le Roi la trouva charmante, Il lui disoit toujours quelque douceur en passant. Enfin la fiere Chimene trouva aussi le Roi tel qu'il est , c'est à dire l'homme du monde le plus aima-

ble. Sa gloire souffrit dans les premiers mouvemens de sa tendresse, & sa liberté eut peine à se voir soumise. Elle ne connut pas d'abord son mal. Elle regardoit le Roi avec attachement & avec plaisir : mais quand ce plaisir fut devenu assez dangereux pour se faire sentir, & qu'elle démesla l'état où elle étoit, elle en fut dans une confusion qui l'accabla de douleur. Que veux-je, disoit-elle ? que puis-je prétendre ? Aimable idée du plus grand Roi du monde, laissez moi. N'ai-je résisté à l'amour de tant d'autres qui m'ont aimée, que pour me rendre sans nulle résistance à un homme qui ne m'aime point, & qui ne m'aimera sans doute jamais ? Ah malheureuse Chimene : cache ta honte, & cache toi toi-même aux yeux de tout l'Univers.

Cette jeune fille se perſecutoit ainſi elle - même. Après avoir fait de vains efforts pour ſurmonter ſa paſſion , elle abandonna ſon cœur malgré elle à ce penchant invincible , bien reſoluë de cacher ſon mal.

Aimons donc , diſoit-elle, comme elle me l'a redit depuis , aimons ce Roi adorable , & que le ſecret & la pureté de ma paſſion la rende digne de mon cœur.

Le Roi qui la trouvoit belle, ſouffroit auſſi de ſon côté. Il n'avoit garde dans le perſonnage qu'il jouoit auprès de la Reine Eleonor , de ſe livrer à nul témoignage d'éclat auprès de Chimene , & il n'oſoit auſſi confier à ſa jeuneſſe un ſi important ſecret que celui de ſa paſſion. Comme il étoit dans l'embarras de la conduite qu'il devoit tenir , il remarqua que la jeune Infantalde

rougissoit toutes les fois qu'elle rencontroit ses yeux. Elle le regardoit souvent d'une maniere si passionnée, que le Roi oubliant toutes ses précautions, y répondoit de la même maniere. & la rencontre de leurs regards amoureux leur causoit une émotion si sensible, que rien de si vif ne s'est peut-estre jamais fait sentir.

Ces deux personnes connurent qu'elles s'aimoient long - temps avant que de se le pouvoir dire; & le Roi m'a avoué plusieurs fois que jamais rien ne lui a fait tant de plaisir que de démesler les mouvemens de cette jeune fille, & qu'il a été plus satisfait de connoître le trouble de son cœur par celui de son visage, qu'il ne l'a été des dernières faveurs qu'il a eues des personnes qu'il a le plus aimées. Je l'ai

cent fois veu jouir de sa conquête en superbe vainqueur ; voir tout l'amour imaginable dans les regards & dans les manieres de Chimene, & y en chercher encore davantage ; aimer la confusion où il la mettoit. Souvent quand elle s'étoit oubliée dans le plaisir de le considerer, elle baissoit les yeux avec une pudeur pleine de modestie ; & si charmante pour le Roi , qu'il se livra lui-même à la plus tendre affection qu'il ait jamais ressentie.

Belle Chimene , lui disoit-il une fois que la Reine Eleonor parloit au Connétable , je me suis apperçû qu'il y a long temps que vous entendez ce que mes yeux vous ont dit ; permettez-moi d'oser lire dans les vôtres. Ils ont un beau langage pour qui les entend. Il la quitta , n'osant

en dire davantage, & craignant que la Princeſſe de Salerne qui ſ'avançoit vers elle, ne pût ſe douter de ce qu'il diſoit.

Vous ſçavez la maniere de faire l'amour de ce païs-là. A peine une Eſpagnole le ſent-elle, qu'elle fait ſçavoir à ce qu'elle aime, & qu'après cela on ne penſe plus qu'à trouver le moyen de ſe voir en particulier. Chimene ſçavoit cette pratique, elle l'entendoit dire tous les jours, & la voyant obſerver à la pluspart de ſes Compagnes, elle avoit une modeſtie dans l'humeur qui lui donnoit une repugnance horrible pour un tel aveu. Elle ſe reſiſta long-temps à elle-même, & aux pourſuites du Roi, qui lui diſoit toujours en paſſant quelques mots paſſionnez, qu'il voyoit bien qui faiſoient leurs effets ſur elle, ſoit par ſa rou-

geur , soit par sa crainte , & par un continuel embarras.

Un jour qu'on sortoit d'un spectacle , une machine se défit. Le Roi qui la vit prête d'aller écraser Chimene , s'élança avec legereté jusqu'à elle , & la prenant entre ses bras , il la porta à trois pas de là , en se mettant au devant d'elle de peur qu'elle ne fust blessée. Il la pressoit un peu. Elle repoussa doucement le Roi avec la main : Ce danger est plus grand , lui dit-elle avec émotion , en voulant se retirer. Mais le Roi prenant cette belle main , & la serrant tendrement entre les siennes : Que je suis heureux , adorable Chimene , lui dit-il : quel mot charmant ! Dites-moi encore une parole avant que nous nous sepaions. Pourquoi nous séparer , lui dit-elle avec un soupir , & en le regardant

d'une maniere capable de tout embraser ? Le Roi fut si transporté de ces deux mots , qu'il faillit à en perdre la raison. Mais enfin il la laissa aller rejoindre les autres Dames.

Le Roi lui écrivit plusieurs billets qu'il lui donnoit lui-même ; & comme jusques-là elle n'avoit osé répondre, le Roi qui desiroit passionnément qu'elle entraist en commerce avec lui, lui écrivit de cette sorte.

A CHIMENE.

Vous m'aimez , adorable Chimene , vous m'aimez pour vous seule ; faites-en passer la charmante douceur jusqu'à mon cœur. Dites le moi ; Rompez un silence trop rigoureux pour l'un & pour l'autre. Vos yeux m'ont si bien expliqué votre tendresse , achevez mon bonheur , & ne me laissez rien à desirer

Après bien des résolutions, & qui étoient trop longues pour une Espagnole, Chimene se déterminâ à écrire au Roi. Mais elle n'avoit pas assez de hardiesse pour lui donner son billet, Elle le tenoit dans sa main, avec un embarras qu'il étoit aisé de remarquer si on y eust pris garde. Le Roi s'en apperçût tout aussi-tôt; & plein d'amour & de joye il s'appuya contre une tapisserie auprès de la Princesse de Salerne. Chimene étoit de l'autre côté, & avoit son bras passé derrière son dos, & dans sa main elle avoit son billet. Il fut aisé au Roi de le prendre. Il lui serra le bout des doigts en le recevant. Qui l'eust observée dans cet instant, on eust crû qu'elle eust fait une action bien terrible, tant elle étoit éperduë. Le Roi la remercia par un regard passionné.

& par une inclination de corps qui avoit du rapport à ce qu'il disoit à la Princesse de Salerne. Il se retira rempli d'esperance, & lut avec transport ce billet.

Je vous aime, Seigneur. Il m'a esté cruel de le sentir, je trouve insupportable de le dire : Je vous aime mais depuis que je le dis, je prends du plaisir à sentir & à dire que je vous aime.

Vous sçavez, Madame, que le Roi a l'ame tendre. Ainsi il vous est aisé de juger de plaisir qu'il ressentoit. Je puis dire qu'il ne souffroit plus de la rigueur de sa prison, depuis qu'il aimoit la jeune Infantalde, & qu'il s'en croioit aimé. Il étoit fort assidu auprès de la Reine de Portugal, parce qu'il y voyoit perpetuellement la personne qui le char-

moit. La Reine expliquoit ces empressements à son avantage; & comme ce jeune Roi étoit d'une figure charmante, qu'il avoit toutes les qualitez brillantes & essentielles que l'on pouvoit souhaiter en un homme, le Connétable aimable & aimé avoit peine à tenir dans le cœur de la Reine, contre tant de raisons qui lui parloient pour le Roi.

Les choses en étoient là quand il arriva à la Cour une fille d'une beauté incomparable. Elle étoit à la Gouvernante des Pays bas, qui l'envoyoit à la Reine Eleonor pour être quelque temps avec elle, afin de voir les magnificences du mariage de l'Empereur. Voila ce que le public disoit. Les plus fins croyoient que Marguerite n'avoit envoyé sa favorite que chargée de quelque dessein d'état : mais enfin les Cour-

risans éclairer découvrirent avec le temps , que Charles l'avoit aimée en Flandre , & qu'il pouvoit encore l'aimer en Espagne. On crut même que peut-être la Gouvernante ne l'ignoroit pas, & qu'elle donnoit cette legere complaisance aux inclinations de l'Empereur son neveu. Quoi qu'il en soit , Vangeste parut à la Cour , & on la trouva extraordinairement belle.

L'Empereur qui l'aimoit avec tendresse, fut ravi de la revoir; mais il se rendit maître des dehors , & ne laissa rien échaper qui découvrist sa passion. Il est le plus caché & le plus dissimulé de tous les hommes , comme je vous j'ai déjà dit. Jamais Prince n'a eu plus de penchant à l'amour. Il est idolatre du beau sexe. Un portrait de la Reine de Navarre l'a rendu pendant

plus d'un mois amoureux de cette Princesse : ce fut lors qu'il rompit son mariage avec Madame Renée de France, & qu'il demanda avec tant d'empressement la Princesse de Valois. Mais ne l'ayant pû obtenir, il n'a voulu ensuite si obstinément se marier avec l'Infante Isabelle, que parce qu'on dit que c'est une beauté accomplie. Nous avons sçu depuis que Vangeste n'étoit venuë à Madrid que sur une jalousie qu'elle avoit eüe de la Princesse d'Arragon, qu'elle avoit crû que l'Empereur aimoit.

Cependant cet homme si sensible à l'amour, sçait le cacher aussi bien que le panchant naturel qu'il a à la raillerie & à la joye. Il déguise ses inclinations galantes sous un maintien si froid & si severe, qu'on le croiroit à

le voir, l'ennemi des plaisirs du Genre humain.

Comme ce n'est pas son histoire que je raconte, je ne vous en dirai, Madame, que ce que je suis nécessairement obligé d'en dire. Le soir même que la Maîtresse arriva, il en passa la plus grande partie dans la chambre; & l'heureuse Vangeste eut la satisfaction de voir son Amant & son Empereur, tendre & soumis comme le sont les autres hommes.

Vous croyez bien qu'elle ne fit pas une particulière amitié avec la Princesse d'Aragon, ni avec Alphonsine : mais en revanche elle en eut une tres-forte pour Chimene de l'Infantalde. L'humour & la personne de cette jeune fille luy plurent infiniment. Elle s'apperçût bien-tôt que son cœur étoit touché, & après une legere observation elle en con-

nut aussi le vainqueur. Cette conformité de fortune la lia encore davantage. Elle parla de ses remarques à la jeune Amante, qui troublée de ce que l'autre avoit découvert ses sentimens; craignoit déjà qu'ils ne vinssent à la connoissance de tout l'Univers. Vangeste la rassura, & lui promit son assistance. Elle lui demanda où elle en étoit avec le Roi. Chimene comprit à peine ce que cela vouloit dire. Enfin elle lui conta comme le Roi & elle s'étoient entendus avant que de se parler; le peu de choses qu'ils avoient eu occasion de se dire depuis plus de huit mois; & qu'ils s'écrivoient quand ils le pouvoient. Vangeste fit un grand cri d'étonnement, de voir une affaire si peu avancée depuis un si long-temps. Elle sçavoit qu'elles alloient plus viste en

Espagne ; elle demandoit incessamment s'ils ne s'étoient jamais vûs en particulier. Chimene disoit que non, mais que le Roi le souhaitoit fort , & lui en écrivoit souvent ; qu'il la prioit de lui aider , mais qu'elle n'avoit jamais compris comme cela se pouvoit faire ; que depuis peu il avoit mis Pomperan dans sa confiance ; qu'il sçavoit les coutumes d'Espagne , & qu'il cherchoit tous les jours des moyens pour pouvoir les faire voir : mais que jusqu'alors tout lui avoit paru difficile & peu seur. Vangeste rêva un peu , & fut quelque temps sans parler. Vous me paroissez tres-discrette, lui dit-elle. Si vous voulez faire ce que je vous dirai, je vous servirai mieux que Pomperan , & vous verrez votre Amant sans nul risque. Ah ? dit la jeune Chimene , qui

n'avoit garde de comprendre les consequences d'un teste à teste amoureux : Vous me feriez voir le Roi , ma chere Vangeste : Si je lui parle un moment en ma vie, je ne me soucie plus de mourir. Quoi : je lui pourrois dire que je l'aime : Je pourrois entendre de lui ces mots charmans : J'en mourrois de plaisir, & le passage seroit court de la vie à la mort. Vous ne mourrez point , aimable Chimene, lui repliqua Vangeste, & vous verrez le Roi. J'ai un Amant , continua-t-elle , aussi bien que vous. Il m'aime, & je l'aime : mais il est plus heureux que vous, ni le Roi. Nous nous voyons quasi toutes les nuits Ne me demandez pas qui il est ; je vous en dis assez pour le present. Tout ce que je puis faire, c'est de vous donner la même facilité qu'il a

pour me voir , & de vous en fournir les moyens. En disant cela , elle lui presenta un passe-par-tout qui ouvroit toutes les chambres du Palais. Elle lui dit de l'envoyer par moi au Roi , & de lui mander qu'il eût une lanterne sourde , & qu'il se gardât bien de venir au quartier des Dames , mais qu'il convinst d'un lieu avec moi où elle se trouveroit à une heure de la nuit. Cette heure de la nuit effraya un peu Chimene ; mais comme le fond de son cœur étoit plus pur que la lumiere du Soleil , rien ne lui parut difficile pour voir ce qu'elle aimoit si éperdument.

Vous voyez bien que Vangeste la servoit comme elle étoit servie : car l'Empereur la venoit voir de la sorte. Vangeste lui conseilla encore de lui

marquer le Cabinet de l'Aurore pour le lieu de leur rendez-vous, parce qu'il ne se trouvoit pas sur la route que l'Empereur tenoit quand il l'alloit voir.

Chimene me parla aussi-tost qu'elle le put, & me donna cette heureuse clef qui devoit rendre mon Roi si heureux. Je ne vous dirai point avec quel ravissement il la reçut. Il parut le soir si content chez la Reine, que tout le monde s'apperçut de sa bonne humeur. Chimene sçut qu'elle le verroit la nuit même. Elle donna une heure un peu avancée, parce qu'elle voulut attendre que tout fust endormi au quartier des Dames. Le Roi estoit dans une impatience & dans des desirs extraordinaires. Il me retint à coucher dans sa chambre; comme cela m'arrivoit quelquefois,

Quand nous fumés tous deux seuls, je le vis équiper pour son voyage amoureux ; & prenant d'une main son passe-par-tout, & de l'autre sa lanterne sourde, il alla en Amant heureux où l'amour le conduisoit.

Le Roi passa sans nulle rencontre, comme il le souhaitoit, dans tous les lieux où il fut, & il arriva enfin à celui où son cœur étoit depuis quelques heures. Il tira sur lui la porte du Cabinet de l'Aurore, & il connut bien qu'on ne l'y avoit pas devancé. Il referma sa lanterne, & fut quelque temps à attendre, appuyé près d'une table. Enfin il entendit ouvrir doucement une porte. Il toussa, & fit les signes dont il étoit convenu ; & s'approcha à pas lents vers la personne qu'il entendoit venir. Il avoit les bras étendus, il la tou-

cha bien-tôt ; & la toucher & l'embrasser fut la même chose. Il étoit si transporté , que je ne suis pas capable de le bien dépeindre : mais je vous dirai que la personne qu'il tenoit ainsi étroitement , fit tourner une lanterne sourde qu'elle avoit, & qu'à sa lumière le Roi reconnut que c'étoit l'Empereur qu'il embrassoit. L'Empereur parut fort surpris de voir là le Roi. Jamais étonnement n'a été semblable au leur. Le Roi se crut trahi , ou que du moins il ne verroit pas cette nuit-là son aimable Maîtresse. Pour l'Empereur , il ne sçut que penser. Il regardoit cette aventure comme un enchantement , qu'un Roi captif fust libre à ces heures - là , & Maître , pour ainsi dire, dans son propre Palais. Il recula deux pas en arriere. Que vois je , dit-il ?
que

que vois - je ? Vous Seigneur en ce lieu - ci ? Et qu'y venez - vous faire ? J'y viens chercher la mort, lui dit le Roi en s'asseyant sur une chaise , puis que je suis assez malheureux pour vous rencontrer.

L'Empereur rêva quelques momens, & ramassant avec beaucoup de promptitude tout ce qui lui vint dans la tête , il connut bien que l'amour seul caufoit les démarches du Roi. Si bien que s'égayant tout d'un coup le visage : Mon prisonnier, lui dit - il d'un ton de plaisanterie, vous en voulez à la liberté des autres. Mais sans vous donner tant de peine , mettez - moi de vôtre confiance , je m'engage à vous livrer la beauté que vous cherchez. Ah ! Seigneur. ne railions point , lui dit le Roi qui étoit au desespoir , & qui

craignoit que Chimene ne vint dans ce fatal Cabinet. Rame-
nez-moi dans ma prison. Ache-
vez vôtre heureuse course : car
je vois bien que c'est pour vous,
que l'amour reserve ses dou-
ceurs.

L'Empereur vit un air si triste dans le visage du Roi , que tout d'un coup il s'imagina que c'é-
toit Vangeste qui lui étoit infi-
delle. Cet accès si facile dans
ses appartemens , cet équipage
pareil au sien , tout cela fut assez
fort pour lui faire venir cette
cruelle pensée. Si bien que re-
gardant le Roi d'une maniere
fort serieuse : Au nom de Dieu,
Seigneur , lui dit-il , ne nous re-
gardons point comme suspects
l'un à l'autre. Dites - moi qui
vous aimez. Ne m'en faites pas
un mystere , je vous engage ma
parole d'honneur , qu'hors une

seule personne je vous servirai en sincere ami, & que j'abregerai utilement les difficultez que vous avez à vous voir. Ces mots que l'Empereur lâcha avec impetuosité, porterent le même trouble dans l'ame du Roi. Comme rien à ses yeux n'étoit plus aimable que Chimene, il alla s'imaginer que l'Empereur l'aimoit aussi, & que c'étoit elle seule qu'il vouloit excepter : Ah Seigneurs s'écria-t'il, que vous m'êtes fatal en toutes choses ! L'Empereur lui alloit répondre, quand il entendit un petit bruit. Il ferma sa lanterne, & alla où il l'avoit entendu. Il s'arrêta en conjecturant qu'une personne qui avoit marché s'étoit aussi arrêtée. Le Roi étoit sur sa chaise, résolu d'en venir à toute extrémité avec l'Empereur, & il se levoit sans sçavoir ce qu'il al-

loit faire , quand l'Empereur aussi troublé que lui demeura immobile à sa place. Mais enfin une voix craintive & basse le fit revenir à lui. Est-ce vous, lui dit-on , mon cher Prince? L'agitation de l'Empereur étoit si grande , que ce son de voix lui parut être celui de Vangeste ; si bien qu'ouvrant sa lanterne avec précipitation , il vit avec beaucoup de joye que ce ne l'étoit pas ; & Chimene lui parut si belle & si charmante , qu'il fut contraint d'avoüer en lui-même que le bonheur du Roi étoit grand. Cette jeune creature pensa mourir en reconnoissant le visage terrible de son Empereur. O Ciel ! s'écria-t'elle , quel méconte ! elle se laissa tomber à demi morte sur des piles de carreaux dont tout ce Cabinet étoit plein.

L'Empereur revenu & de sa jalousie & de sa surprise, rit de la peur de cette pauvre fille; & se tournant vers le Roi d'une façon toute gaye: Venez, Seigneur, venez, lui dit-il, Chimene a besoin de vôtre secours. Je repasserai dans quelques tems pour voir si elle aura repris ses esprits. Je vous laisse le soin, continua-t'il plaisamment, de la ranimer.

L'Empereur le quitta & alla trouver Vaugeste: vous jugerez tout à l'heure lequel des deux fut le plus heureux du Roi ou de lui.

Mais avant de passer outre, je vous dirai ce qui avoit causé leur rencontre. Je vous ai fait entendre que Charles alloit presque toutes les nuits trouver Vaugeste & comme il y alloit ce soir-là, il avoit entendu Chi-

mene , qui ayant été impatiente de se trouver au rendez - vous avec le Roi, en devançoit l'heure. L'Empereur crut qu'il y avoit encore quelques Dames qui n'étoient pas retirées. Il se jeta dans un Coridor , & résolut d'aller attendre quelque tems dans le Cabinet de l'Aurore. Chimene de son côté ayant eu peur que quelque personne dans leur quartier ne fût point encore couchée , étoit retournée sur ses pas dans son appartement.

A peine l'Empereur fut-il sorti; que le Roi se voyant seul avec son aimable Maîtresse , posa sa lanterne à terre pour avoir le plaisir de la considérer. Il la vit sans aucun sentiment , couchée sur des carreaux. Il se mit à genoux auprès d'elle , & tâcha en toute maniere de la faire revenir. Il l'appelloit , il la tenoit entre

ses bras , il étoit quasi mort lui-même. Enfin une voix si chérie lui fit ouvrir ses beaux yeux. Elle les tourna d'abord vers le Ciel d'une façon toute languissante ; ensuite les baissant sur le Roi , ils furent dans un moment tous noyez de ses larmes. Ce Monarque éperdu les recueillit précipitemment avec sa bouche. Il la pressa tendrement sur ses beaux yeux : mais Chimene le repoussant , & reprenant toutes ses forces , se releva ; & s'asseyant sur ces carreaux: *Que faites-vous , Seigneur , lui dit-elle ? Oubliez-vous que c'est Chimene qui vous aime , qui veut bien se trouver seule avec vous , & qui n'a pas crû trouver aucun peril ? Vous m'aimez , lui dit le Roi , & vous me faites de la résistance ? Non , Chimene , on n'aime pas ainsi ; & lors voulant lui donner*

quelque marque emportée de passion : Arrêtez-vous Seigneur, lui dit-elle, ou ma voix va veiller tout ce qu'il y a dans ce Palais. Je ne suis pas venuë ici pour combattre, & pour mesurer mes forces avec les vôtres. J'ai cru que mon cher Prince seroit content de tout ce que je puis pour lui; je n'avois pas prévu qu'il dût avoir une autre volonté que la mienne. Jouïssons innocemment du plaisir de nous voir sans témoins, & de nous dire tout ce que l'amour nous a fait si tendrement sentir. Le Roi qui n'étoit pas content d'un entretien si frivole, l'interrompoit à chaque mot par une action d'amour. Il lui baisoit la main, les pieds; il lui embrassoit les genoux, & se servoit en desordre de toutes ces expressions vives qui marquent si bien la

grandeur de la passion. Mais Chimene lui resistoit , & faisant couler de nouvelles larmes de ses yeux : Je me suis bien trompée , disoit-elle , d'un ton tendre & mécontent. Je croyois être aimée , & être aimée d'une manière aussi parfaite que je vous aime. Helas ! que ne va point penser l'Empereur ? Il me croit du caractère des autres femmes. Il a raison , poursuivoit-elle , & l'action que je fais n'a qu'une apparence criminelle. Vous le sçavez, Dieu tout-puissant , reprochoit-elle , vous le sçavez , & s'il n'y avoit pas autant de pureté que d'amour dans l'intention qui m'a conduit ici. Je ne sçavois pas le danger qui s'y trouve. Mais , Seigneur , il ne n'importe que l'Empereur ne me rende pas justice , pourveu que la personne que j'adore connoisse

le fond de mon cœur, où l'amour & l'innocence regnent également. Mais, ma divine Maîtresse, lui disoit le Roi en lui serrant la main, comment puis-je croire que vous m'aimez, si vous m'en refusez la moindre marque ? Eh ne comptez-vous pour rien ce que je suis presentement, lui répondit-elle ? Je suis seule au milieu de la nuit avec vous ; je hasarde ma gloire, & je l'ai perduë, reprit-elle, auprès de mon Empereur & de mon Maître. Je vous sacrifie de bon cœur ce qu'il en peut croire : mais vous, mon cher Prince, ne faites pas d'injustice à mon amour. Ne perdons point le tems, disons-nous tout ce qu'il nous a fait souffrir à l'un & à l'autre. Abandonnons-nous à la joye de nous voir, goûtons-en les charmantes douceurs. Elle s'animoit

en disant ces paroles , parce qu'elle suivoit naturellement la tendresse de son cœur. Le Roi en fut touché , & espera qu'il en pourroit tirer quelque avantage. Il la regardoit d'une maniere passionnée , elle y répondoit. Enfin il tourna sa lanterne , & crut que l'obscurité lui seroit favorable. Mais s'il fut plus hardi, elle devint encore plus timide, ou plutôt elle fut plus conrageuse à repousser les tendres caresses du Roi. Ouvrez vôtre lanterne , Seigneur , lui dit-elle. Ne me privez pas du seul plaisir que je puis avoir avec vous, après celui de vous entendre. Eh quoi , poursuivit - elle après avoir été obeïe, ne serois-je pas en pleine assurance avec vous dans le fond des deserts? Qu'aurois-je à craindre? Vous êtes le gardien de ma gloire. Mon cher

Prince continuoit-elle, lui voyant un air peu satisfait, ne m'affligez pas de cet air qui me glace & qui m'épouvante. Non, Madame, lui dit le Roi, je ne vous tourmenterai plus. Ma présence vous est importune, retournez si vous le voulez dans vôtre appartement, vous n'aurez plus à souffrir d'un Prince que vous haïssez, & qui meurt pour vous. Moi vous hair, s'écria-t'elle ! Ah ! Seigneur, je vous adore ; & pût à Dieu que vous m'aimassiez de la manière que je vous aime ! Pendant qu'elle parloit ainsi : le Roi s'étoit levé, & se tenoit debout contre la table : les deux bras croisez sur son estomach ; & la tendre Chimene le regardant avec des yeux capables de le faire mourir d'amour ! Mon cher Roi, lui disoit elle, voulez-vous ma vie ?

je suis prête à vous la donner, Ecoutez la raison. Finissez cette froideur, ou je vais mourir dans ce moment même. Ses larmes lui ôtèrent en cet endroit la parole. Ses sanglots étoient si fréquens, & la violence de sa douleur si terrible, que le Roi tout attendri fut si ému que les larmes coulerent insensiblement sur ses jouës. O miraculeuse vertu s'écria-t'il aussi ! Je me rends, tout est adorable en Chimene. Pardon, ma belle Maîtresse, lui dit-il, en se rejettant à genoux : Pardonnez à un malheureux, à qui vos bontez étoient si nécessaires, qu'il va mourir puisqu'il n'a pû vous toucher.

Comme le Roi en étoit-là, l'Empereur se montra à leurs yeux. Il étoit dans le Cabinet : il y avoit déjà quelque temps : mais ils n'étoient pas en état ni

l'un ni l'autre de s'en appercevoir. Ce Prince fut surpris de les trouver de la sorte , surpris de ce qu'il voyoit, & plus surpris de ce qu'il venoit d'entendre.

Le Roi tourna la tête de son côté d'une manière toute triste. Chimene n'eut pas la force de se lever. Eh quoi Seigneur, lui dit l'Empereur : n'avez-vous pas mieux employé le temps ? Sa vertu est inébranlable, lui repliqua le Roi. Elle m'a vaincu, mais elle m'a desespéré. Ah Chimene ! lui dit l'Empereur, est-ce ainsi que vous traitez mon frere ? & avez vous si peu d'amitié pour moi, que vous me mettiez en état de vous faire des reproches : Seigneur, lui dit-elle en se levant, je ne sçaurois vous répondre , pardonnez mon desordre. Elle tenoit son mouchoir sur son visage, elle l'ôta en passant près

du Roi ; & lui tendant la main, en la lui ferrant : Adieu, lui dit-elle, vous sçavez bien que je vous aime, aimez-moi encore si vous voulez que je vive. Elle passa vite, & s'en alla après ces paroles, & l'Empereur demeura aussi interdit que le Roi étoit affligé.

Il le ramena dans sa Chambre, où je fus merveilleusement étonné de les voir encore ensemble. Vous avez été plus heureux que moi, Seigneur, lui dit le Roi, en tâchant de sourire, il est juste que vous vous alliez reposer. L'Empereur entroit dans son chagrin, & il lui dit qu'il vouloit en parler avec lui. En effet il fut encore plus d'une heure auprès de nous, fort étonné de la vertu de Chimene dans une aussi grande tendresse qu'étoit celle qu'elle ressentoit pour le Roi.

Elle parut fort mélancolique le lendemain chez la Reine Eleonor; & quand elle vit entrer le Roi, elle eut autant de confusion que si elle n'eust pas été la plus sage personne du monde. L'Empereur lui parla beaucoup pour le Roi, & voulut l'engager à le voir la nuit suivante : mais cette modeste personne s'en défendit avec fermeté. Elle dit à Charles qu'elle aimoit trop le Roi pour vouloir s'exposer à l'aimer moins. Voila toute la réponse qu'il en put tirer. Le Roi parla lui-même, il n'obtint rien. Il la conjura d'accorder ce qu'on lui demandoit, & lui jura avec mille sermens, qu'il ne manqueroit jamais de respect pour elle : mais toutes ces assurances ne changerent pas sa résolution; elle lui dit qu'elle ne se rencontreroit jamais

avec lui sans témoins.

Elle fut encore plusieurs jours importunée par eux , & même par Vangeste que Charles en avoit priée , & qui ne pouvoit assez s'étonner de la résistance de cette jeune fille , elle qui n'en oppofoit pas une semblable à l'amour de l'Empereur. Chime-ne lui avoua qu'elle ne se seroit point trouvée à ce rendez-vous si elle eust prévu que les choses s'y fussent passées de la sorte : tant il est vrai qu'une ame pure n' imagine pas seulement ce qui la peut mettre en quelque hazard quand la bonne foi la conduit.

Le Roi ne se laissoit point de prier , elle lui écrivit les plus touchantes lettres du monde , elle ne perdoit pas une occasion de lui montrer sa tendresse , mais elle ne voulut plus de rendez-

vous. Vangeste qui étoit touchée de l'état pitoyable dans lequel le Roi vivoit, proposa à Charles de faire venir le Roi la nuit chez elle avec lui. Chimene consentoit de le voir de cette sorte, mais l'Empereur toujours caché ne voulut pas que le Roi sçut ses amours, & ne se pût résoudre à le soulager par ce moyen-là.

De sorte, Madame, que le Roi accablé de la rigueur de son impitoyable Maîtresse, tomba dans une langueur qui degenera bien-tôt en une dangereuse maladie. Tout le monde craignit pour sa vie, & elle fut en un si grand danger, qu'on aprit que la Reine de Navarre qui étoit pour lors la Duchesse d'Alençon, alloit venir, ayant obtenu tous ses sauf-conduits de l'Empereur, qui ne fut pas marri de

voir une si belle personne. Mais la veille de son arrivée, on crut absolument que le Roi mourait. Les apparences d'austerité vont si loin en Espagne, que la Reine de Portugal qui envoyoit vingt fois le jour sçavoir de ses nouvelles, n'osa jamais y aller elle-même.

L'Empereur qui étoit allé faire un petit voyage à Toledé, revint brusquement sur ses pas, & alla voir le Roi, justement dans le tems de l'arrivée de la Duchesse d'Alençon. Je ne vous dirai point les honneurs qu'on lui rendit, il suffit de vous dire qu'elle parut comme un soleil qui répand sa lumière. Tout brûla de ses feux si beaux & si nobles. L'Empereur fut frappé & touché d'une passion extraordinaire, il n'y eut point de cœur qui ne fût ému; & si on vouloit dire la vérité, il

n'y eut gueres d'amans qui ne devinssent infidèles.

Après les premières civilités qu'elle rendit à l'Empereur, qui avoit été au devant d'elle, elle demanda avec empressement qu'on lui fît voir le Roi son frere. L'Empereur l'y conduisit lui-même, & à peine la Princesse avoit-elle mis le pied dans la chambre du Roi, qui avoit voulu être debout pour la recevoir, qu'elle quitta l'Empereur, & courut se jeter entre les bras de ce cher frere, avec de si grands transports de joye, de tendresse & de pitié, qu'elle en causa à tous ceux qui la consideroient. Le Roi la reçut en pleurant; & il eut besoin que le Connétable le soutint tant il étoit foible. On n'entendoit que les noms de frere & de sœur; car dans cet état la Duchesse observoit moins son

respect , qu'elle ne suivoit les mouvemens de sa tendresse.

L'empereur les laissa seuls, & fit une profonde reverence à la Duchesse en l'assurant qu'elle étoit plus Maîtresse que lui-même de tout ce qui étoit à lui. Je passe les caresses du Roi & de sa sœur , & tout ce qu'ils se dirent, parce que ce n'est que l'histoire des amours de ce Prince que je me suis engagée de vous apprendre.

Je vous dirai donc que Charles ayant revû le soir la Princesse , ne songea plus qu'à l'aimer , & à s'en faire aimer. Pour cet effet , il prit dans un instant un esprit de complaisance pour le Roi , & sans plus aimer Vangeste , & par consequent ne se souciât plus que le Roi sçût qu'il étoit bien avec elle. Il prit un pretexte de politique avec cette

filles , & dès la nuit même il alla avec elle & Chimene dans la Chambre du Roi. Il ne dormoit pas encore , il fut étonné de voir l'Empereur relever un pavillon de drap d'or qui couvroit son lit. Il lui presenta Chimene. Voila cette belle personne, Seigneur, lui dit-il, qui vient aider la Princesse vôtre sœur , afin de vous faire reprendre bien-tôt vôtre santé. Il la laissa en disant cela ; & Vangeste après avoir salué le Roi , fut s'asseoir avec l'Empereur dans les derniers sieges de la ruelle. La tendre & timide Chimene se mit à genoux en s'apuyant sur le dit du Roi ; il fut troublé de sa veüe , & ne la vouloit pas souffrir en cette posture : mais elle sans l'écouter , & sans essuyer quelques larmes qu'elle ne pouvoit retenir , lui prenant une main avec les sien-

nes : Vous vouliez donc mourir, lui disoit-elle. Mon Roi croyoit-il mourir sans moi ? Helas ! Madame, lui répondoit-il, m'aimez-vous assez pour consentir que nous vivions ensemble ? Oüi, lui dit-elle, si vous pouvez vous accommoder de la maniere dont je veux être aimée. Songez à vous guerir, à épouser la Reine Eleonor, & à vous redonner à vos peuples qui languissent après la presence de leur grand Roi. Mais suivrez-vous la Reine Eleonor, lui dit ce Prince ? Voudrez-vous venir avec elle regner plus qu'elle dans mes Etats ? Le Ciel sçait, aimable Chimene, si je ne regarde pas avec horreur une alliance qui me donne à une autre. Si j'étois libre, je ne dis point que je ne serois jamais qu'à vous. Nous sommes des miserables qui ne dépendons pas

de nous. Victime de nos peuples, nous leur sommes toujours sacrifiés : mais tout ce que je puis vous jurer , c'est que si j'étois maître de mes actions , ne pouvant être à vous , vous ne me verriez jamais à une autre. Je sçai trop , lui dit elle , l'obstacle qui nous separe. Je sçai que vous ne pouvez vous abbaïsser jusqu'à moi ; mais permettez moi , Seigneur , de m'élever jusqu'à vous , en vous donnant mes conseils. Vous voyez qu'ils sont desintéressés , poursuivit-elle en soupirant , & voulant néanmoins sourire : mais vôtre Chimene vous veut paroître en tout digne de l'honneur que vous lui faites.

L'Empereur haussa la parole en cet endroit , & l'adressa au Roi. Sa conversation fut un moment generale , après cela il se retira,

retira , & emmena Vangeste & Chimene.

Dés le lendemain il parut un grand amandement dans la santé du Roi , on l'attribua à la veüe tant desirée de sa chere sœur.

Cette Princesse loüa fort la beauté de la Princesse d'Aragõ, celle de la Princesse de Salerne, & celle de Chimene : elle leur faisoit bien des caresses, les ayant touÿjours avec elle. Enfin elle leur donna - cent témoignages d'amitié. Elle ne fut pas long-temps à connoître la passion du Roi son frere pour Chimene. Elle lui en parla , & prit pour elle une estime extraordinaire. Elle lui proposa , connoissant sa vertu , de la mener en France. & qu'elles ne se separeroient jamais l'une de l'autre. Mais Chimene touÿjours fidelle à sa gloire, reçût la proposition de la Prin-

cesse avec respect , elle lui dit que la passion que le Roi avoit pour elle , & l'attachement qu'elle osoit avouer qu'elle avoit pour lui , ne lui permettoit pas d'accepter une honneur qu'elle auroit achetée de sa propre vie.

La Duchesse d'Alençon lui trouvant tant d'esprit , de raison & de sagesse , lui confia l'état des affaires du Roi , & la pria de l'aider   finir ces traitez avec l'Empereur. Mais ma Princesse, lui dit Chimene , si un de ces traitez dépend de vous, si l'intention de l'Empereur est de vous faire Imperatrice , il ne faudra pas que je vous suive en France ; & je pourrai vous donner tous les momens de ma vie   Madrid. A Dieu ne plaise , dit Madame d'Alençon en rougissant , que je fasse ce tort   l'Infante   Isabelle, Non ma chere

Chimene , je ne regnerai point en Espagne , mon destin m'appelle ailleurs.

La Princesse passa quelque temps avec son frere à traiter elle-même toutes les negociations. Elle refusa le principal article qui étoit son mariage avec Charles. Toute la terre a sçû que cet Amant impetueux voyant le terme de son sauf-conduit prochain , la vouloit retenir si elle l'eût passé d'une heure seulement. La Princesse en fut avertie, & elle s'en alla, ou pour mieux dire elle prit la fuite de la maniere precipitée que personne n'a ignorée.

Le Roi qui souffroit de la misere de ses Sujets qui ne respiroient qu'après sa presence, qui étoit pressé par la Regente d'accomplir ses traitez, qui se ressouvenoit de tout ce que la Du-

chesse d'Alençon lui avoit dit, & qui étoit continuellement sollicité par Chimene, qui vouloit qu'il les executât en grand Roi, & comme tel qu'il se rendit à ses peuples, se resolut enfin de bonne foi à les executer. Il fut donc question de fiancer la Reine de Portugal la veille de son départ. Il eut sur cela une conversation fort tendre avec la passionnée & genereuse l'Infantalde que je ne vous redis point, parce que ce discours n'est déjà que trop long. Je vous apprendrai seulement que toute la Cour se preparoit à ce grand jour avec une pompe extraordinaire; chaque personne ne songeoit qu'à son ajustement, & on ne parloit que de la magnificence des habits de Chimene.

Enfin le Roi fit cette action solennelle de bonne grace &

en donnant la main à la Reine de Portugal, il perça des yeux toute l'assemblée pour chercher Chimene, & l'assurer par un regard que le cœur ne suivoit pas la main : mais il ne la vit pas. Il tourna la tête de tous côtez ; & jettant les yeux sur l'Empereur, il remarqua de l'inquietude sur son visage, & de la douleur dans celui de Vangeste. Il acheva pourtant la cérémonie sans marquer trop d'embarras. Il repassa chez lui le plutôt qu'il le pût pour m'envoyer sçavoir des nouvelles de Chimene. On me dit qu'elle s'étoit trouvée mal. L'Empereur évita de parler au Roi ; mais le soir comme il étoit retiré, il entra dans sa chambre avec un visage fort triste : Il lui dit, que sans qu'il en eût rien sçu. Chimene s'étoit mise dans un Convent. Le Roi

penſa tomber de ſon haut à ces paroles , & un homme ayant dans ce moment demandé à lui parler , il lui preſenta un paquet de la part de Chimene. Le Roi le prit & le décacheta ſans ſçavoir ce qu'il faiſoit. Il y trouva une boucle de ſes cheveux. Cette veuë le fit friſſonner & pâlir , & voyant une lettre il la lût avec precipitation , mais non pas ſans s'interrompre par de frequents ſoupirs. Elle étoit telle.

AU ROI DE FRANCE.

*je prends congé de vous, Seigneur,
 & je vous écris de ce même Palais
 où nous ſommes encore tous deux , &
 dont nous allons tous deux partir.
 Les routes que nous prenons ſont bien
 différentes ; vous allez en France
 porter la joie & l'amour dans tous
 les cœurs de vos Sujets. Vous allez*

demain donner la foi à une Reine à qui vous vous donnerez ensuite. Ah! Seigneur, avez vous dû penser que je pusse voir un si triste spectacle? En donnant la main à Eleonor, vous donnez le dernier coup à ma vie. Pourrai-je vivre, bon Dieu! & vous voir entre les bras d'une autre? Vous me direz peut-estre, Seigneur, que c'est moi-même qui vous ai conseillé ce funeste mariage. Eh! Seigneur, ne sçavez-vous pas que je fais toujours impitoyablement ce que ma gloire me demande? Je n'en ai pas moins souffert dans ces penibles occasions. Je puis dire que je vous rends à vostre liberté, à vostre patrie, à vos peuples: & ce qui passe toutes les cruautés, que je vous donne une épouse. Je n'avois pas pretendu à cet honneur. Peut-être aurois-je bien voulu qu'il ne fust jamais tombé sur personne. Aucune vision ne m'a passé dans la teste sur cela; mais il n'y a

pas moins eu d'extravagance dans mes chimeres. j'ai désiré cent fois que vous ne fussiez qu'un simple Cavalier. En cet état j'aurois fait pour vous plus que vous n'aurez fait pour moi. dans celui où vous êtes. Quelle idée, hélas ! elle me flatte encore dans ce moment ; & je ne vois dans le reste de mes pensées que de l'horreur & du désespoir. Si je vis quand vous ferez la cérémonie de vostre mariage , ce sera pour passer le reste de ma vie dans un lieu austere. Des pointes de fer affreuses, herissées , terribles vont être entre vous & moi. Là livré à la rigueur de mon amour , je ferai mille efforts inutiles pour le soumettre à celui qui demande les cœurs. Mes larmes , mes sanglots font trembler ma main. Mon imagination se trouble , je ne puis plus écrire. Je ne sçai ce que je dis. Adieu, Seigneur. Le peu de vie qui me reste ne se soutiendra que par

*mes souvenirs. O souvenirs char-
mans que ferez-vous de moi ? que
ferai je de nous ? Je perds la raison.
Adieu, Seigneur, pour la dernière
fois.*

Après la lecture de cette lettre, le Roi tomba de son haut pâle & transi. Nous accourumes à son secours, sa foiblesse dura long-temps ; & quand il en sortit ce fut pour faire des regrets si tristes, que la cruauté même en auroit été attendrie. Je passe cet endroit, il est encore épouvantable à ma mémoire. Le Roi demanda à voir Chimene, mais on lui dit qu'elle avoit supplié qu'on l'avertît que ce desir seroit inutile. Après bien des instances qu'il fit pour cela, la Superieure de ce Monastere, où il alla avec l'Empereur, mais où il ne voulut pas qu'il se servît de

son autorité , il prit la résolution de partir & de quitter un lieu où il avoit eu des douleurs si sensibles. Il fit donc ses adieux à l'Empereur & à la Reine de Portugal , & se rendit avec assez de diligence sur les bords de la riviere de Bidossa , où les ôtages se donnerent , & où l'échange se fit. Le Roi ne respiroit nullement l'air de la liberté. Il avoit une profonde mélancolie , qu'on attribuoit à la longueur de sa prison ; & il ne sortit point de cet état affreux quand il vit la Regente à Bayonne. La seule satisfaction fut de conter son aventure à sa chere sœur , & de parler avec elle de la vertueuse & tendre Chimene. Il acheva son voyage comme il pût ; car il se faisoit une violente contrainte pour se montrer plus gai à ses peuples, dont les cœurs voloient

par tout au devant de lui, & faisoient voir un zele & un amour que ses qualitez heroïques meritoient bien.

Vous vous souvenez, Madame, qu'il arriva un jour un demêlé entre deux Amans de l'aimable Helli, qui étoit depuis peu à Madame la Regente. Ce demêle fit un grand éclat. Le Roi en fut informé comme les autres. Cette fille est d'une beauté si agréable, comme vous le sçavez, qu'on ne peut assurément rien voir de plus charmant. Le Roi ne l'avoit pas seulement remarquée; ce qu'on disoit alors fit qu'il la voulut voir, & qu'il lui parla. Il fut surpris de ne s'être pas apperçû qu'elle avoit les regards de sa chere Chimene, & quelques-uns de ses traits. Il loüa sa beauté, & la considerant avec attention, il soupira. Depuis ce jour-là, il

lui parla souvent , & les Courtisans crurent qu'il l'aimoit. Ce bruit n'a point cessé. Mais il est constant que le Roi n'a regardé long temps en elle que la ressemblance qu'elle avoit avec Chimene. Il est vrai que presentement je crois qu'Helli peut y avoir beaucoup de part , soit à cause de Chimene , soit par ses propres charmes. Il est constant qu'il l'aime. On m'a dit depuis que je suis ici , qu'on s'apperçût de cet attachement à cent petites choses qui se passerent aux noces de la Reine de Navarre. Cette fille a mille charmes. On droit qu'elle a de la tendresse pour le Roi ; & il est à croire que sa complaisance lui promet plus de douceur qu'il n'en a reçu de la vertueuse & infortunée Chimene.

Pomperan finit de la sorte les

avantures de la prison du Roi ; on lui avoit donné une attention entiere , & la Duchesse d'Etouville étant encore émeuë de la triste fin de Chimene : Je n'eusse jamais crû , dit-elle , être attendrie au point que je le suis. Je chercherois au bout du monde une personne du caractère de Chimene pour en faire mon amie. Il faut qu'elle vous ait fait une grande impression , reprit la Princesse, puisque vous dites une pareille chose. Je suis trop heureuse de n'avoir pas été en Espagne avec la Reine , continua Madame de Sancerre, je l'aurois infailliblement aimée , & je serois au desespoir de son malheur. Jugez donc de ma douleur , interrompit Madame de Caumont. en ôtant son mouchoir de dessus ses yeux qui étoient tous remplis de larmes. Je l'ai veuë , je l'ai

aimée. Je me la représentai vivement dans sa tendresse & dans sa vertu ; & en admirant son courage , je plains tout-à-fait sa destinée. J'en ai encore le cœur ferré de tristesse, dit le Comte de saint Pol. Une personne qui sçavoit si bien aimer devoit être moins malheureuse. Aussi ne l'auroit-elle pas été, reprit la Princesse, si elle eût aimé un autre homme que le Roi. Un Amant dont le rang auroit plus approché du sien , auroit lié sa fortune à la sienne , & leur amour n'eût pas manqué d'être satisfait. Si j'étois capable d'aimer une personne née dans le peuple , reprit le Prince Hercule, & qu'elle eût pour moi des sentimens pareils à ceux de Chime-ne, je serois heureux de lui donner de l'élevation. Je lui donnerois tous les momens de ma

vie, & ceux que je passerois sans elle, me seroient affreux. Je ne pardonne pas au Roi Je sçai bien que les Rois ne sont pas comme les autres hommes; qu'ils ont des maximes auxquelles ils sont assujettis : mais j'eusse sacrifié Eleonor, tout le Portugal & Charles-Quint lui-même, s'il l'eût fallu. La Princesse Renée sourit du petit emportement du Prince de Ferrare; & ayant envoyé sçavoir des nouvelles de la Reine, on lui dit qu'elle reposoit. Elle voulut prendre ce temps-là pour aller à la promenade ; elle envoya chercher les Princesses Espagnoles, qui se rendirent auprès d'elle, & toutes les Dames qui étoient dans sa chambre l'accompagnèrent avec plaisir.

Madame de Sancerre avoit fait une partie dès le matin pour aller voir une de ses belles-sœurs qui

étoit indisposée , & qui demeureroit en une belle maison près de Meulan. La Princesse de Salerne avoit été bien - aise de faire ce petit voyage avec elle. Et comme elle prevoit que selon toutes les apparences elle passeroit sa vie en France avec le Prince de Melphe , qui s'étoit absolument engagé avec le Roi, elle avoit dessein de lier une particulière amitié avec Madame de Sancerre, étant déjà très - unie avec Madame de Caumont qu'elle avoit vuë en Espagne. Quoique cette Princesse fût fort gaye, elle étoit très - réservée à se lier dans les nouveaux commerces. Elle n'aimoit pas facilement : mais se trouvant une grande inclination pour Madame de Sancerre , elle n'étoit pas fâchée de suivre son penchant.

Elles allerent donc toutes deux :

dans l'équipage de la Comtesse. & partirent sans aucune suite. Après avoir été quelque temps dans le bois, elles tournerent du côté de la riviere en s'entretenant de toutes les personnes de la Cour, Alphonsine desirant avoir quelque connoissance d'un lieu où elle alloit demeurer pour toujours. Ensuite elles parlerent de la Reine à laquelle elles étoient fort attachées toutes deux. Son mal les inquietoit. Elles raisonnerent sur l'obstination de son malheur, & sur celui du Connétable. Ils ont l'un & l'autre une étoile bien cruelle, dit la Princesse de Salerne. Je ne pardonne point à la Reine d'avoir crû si legerement qu'il vouloit épouser l'Infante Isabelle. Quoi que l'artifice de ses ennemis fut bien mené, je ne me serois jamais piqué de vou-

loir faire le premier pas vers l'inconstance, & j'aurois veu la feste des Nôces du Connétable avant que de penser à l'appareil des miennes. Je suis de vôtre avis, reprit Madame de Sancerre, mais la chose est faite. Et si vous voulez faire quelque consideration sur tout ce qui leur est arrivé, vous verrez qu'ils ont été comme entraînez à toutes leurs infortunes par une puissance plus qu'humaine, qui fait bien voir que l'esprit, la prudence & le courage échoüent contre les decrets du destin. Mais, dit Alphonse, la Reine voit bien maintenant que le Duc étoit fidele; & puis qu'elle vient de le rendre le plus malheureux de tous les hommes, pourquoi refuse-t-elle de le consoler, & d'adoucir sa peine par quelques bõtez qu'elle devoit bien avoir?

Elle s'arme d'une rigueur affreuse pour lui, & cruelle pour elle : car enfin son mal ne vient que des efforts qu'elle se fait à contraindre une douleur véritable, & qu'elle ressent vivement. N'a-t-elle pas parlé au Marquis du Guast & à Pomperan, repartit Madame de Sancerre ? Peut-être que nous la ferons résoudre à écrire au Duc de Bourbon. Je sçai un secret, reprit Alphonfine, que je voudrois que vous sçussiez, & je crois que je suis résoluë à vous le dire.

Comme elle en étoit-là, & qu'elle alloit poursuivre & découvrir à la Comtesse de Sancerre ce qu'elle croyoit lui devoir apprendre ; elle en fut empêchée par l'attention qu'elle eut à considérer deux femmes qui couroient avec une grande legereté. Elles étoient hors de

leur route , mais une de ces personnes ayant tourné la tête , & les ayant apperçûës , elle tourna aussi-tôt ses pas de leur côté, en criant & faisant des signes qui firent bien connoître à la Princesse de Salerne & à Madame de Sancerre , qu'elles vouloient leur parler. Elles firent donc arrêter le Chariot , & ces deux femmes s'étant avancées , celle qui paroissoit la Maîtresse à la richesse de ses habits , mais bien plus à la majesté de sa personne, s'adressant à Alphonfine qui étoit panchée vers elle , & l'abordant d'une maniere supliante : Je suis Madame , lui dit-elle en assez mauvais françois ; je suis des mains d'un Barbare qui me retient depuis long - temps captive. Trouvez bon, je vous conjure , que je me sauve auprès de vous, & que je vous demande

vôtre protection. Le Roi ne me refusera pas la sienne, quand il sçaura ma naissance, & le nom de celui à qui j'appartiens. Alphonsine étoit surprise de voir ainsi seule & sans secours, une personne qui lui paroissoit de grande dignité. mais elle étoit encore plus étonnée de voir en elle une beauté qui pouvoit aller de pair avec les plus grandes beautez de la terre. Elle la consideroit attentivement, & se tournant vers Madame de Sancerre, elle lui faisoit voir par son action une partie de ce qu'elle pensoit. Mais Madame de Sancerre qui remarquoit comme elle ce qu'elle voyoit, pria civilement l'Etrangere de monter dans son Chariot, l'assurant qu'elle la defendroit contre tous ses ennemis. Elle la fit mettre entre Alphonsine & elle. La

filles que la suivoit s'assit à leurs pieds. Cette jeune personne étoit encore toute effrayée. Madame, lui dit-elle, ne me menez pas du côté où pourroit être mon persecuteur. Ne craignez rien. Madame, reprit la Comtesse, je suis connue en ces lieux ; je ne vous abandonnerai pas ; quand vôtre ennemi voudroit vous reprendre, nous aurions bien-tôt du secours : & dès ce moment croyez-vous en sûreté , je vous en supplie , il ne vous arrivera rien que je ne veille partager avec vous ; & je vous répond que nous n'avons rien à apprehender.

Madame de Sancerre alloit témoigner à la belle Inconnue sa curiosité pour sçavoir son nom quand le Chariot tournant elles aperceurent à deux cens pas d'elles un combat épouvantable à voir, puisque six hommes

à cheval en attaquoient un seul à cheval aussi , qui se défendoit avec une valeur extraordinaire.

A cette veüe l'Etrangere pâlit :

Ah ! dit-elle , voila le traître Marquis de Montferrat qui veut

tuer un vaillant homme qui m'a voulu sauver de sa violence il y

a une heure. Juste Ciel ! s'écria-

t-elle , sauvez celui qui m'a protégée. Les vœux de la belle E-

trangere semblerent être exau-

cez , elle vit au même instant tomber morts deux de ces lâ-

ches , & portant sa veüe par tout , comme si elle eût cherché

par là quelques secours , elle aperçut de loin un Cavalier qu'

elle montra à la Comtesse , qui avant considéré ce combat si

inégal , poussa son cheval à toute bride , & ayant jetté les yeux sur ce redoutable Guerrier , il se rangea soudain à son côté , & fit

bien-tôt l'sentir à ses ennemis la pesanteur de ses coups. Il ne sembloit plus que ces vaillans hommes se defendissent. Il attaquoit ces assassins, dont l'un d'entre eux paroissoit extrêmement brave. Il s'attacha au premier Inconnu qui venoit encore de tuer un de ses compagnons, & celui qui l'assistoit avec tant de valeur venoit de priver de la vie le plus déterminé de cette lâche troupe, & avoit coupé le bras à un autre ; de sorte qu'il n'y avoit plus que leur Chef qui faisoit encore quelque resistance contre celui qui avoit soutenu toute leur fureur. La Comtesse de Sancerre voyant un si heureux succès, commanda qu'on l'aménât vers l'endroit du combat. Elle en étoit tout près quand l'Invincible Inconnu acheva de vaincre son ennemi. Elle étoit

étoit charmée de tant d'actions si prodigieuses quand elle vit que ces deux vaillans hommes descendirent de cheval & s'embrasserent avec des transports qui faisoient bien voir qu'ils se connoissoient, & qu'ils s'aimoient. La jeune Etrangere n'eut pas plutôt considéré un des deux, que faisant un grand cri, elle se précipita hors du Chariot ! & aux premiers accens de sa voix, ces deux hommes ayant tourné la tête de ce côté-là, Madame de Sancerre & Alphonfine reconnurent Dragut, qui s'écria à son tour, & courant vers l'Etrangere : O Dieu ! dit-il, c'est l'adorable Aphrighia. Alphonfine admiroit cette aventure ; & elle en vouloit parler à Madame de Sancerre, quand elle la vit descendre de son Chariot avec précipitation : Que

vois-je ! s'écria-t-elle ; & en repetant souvent ces paroles , elle s'alla jeter entre les bras de l'Inconnu.

F I N.







